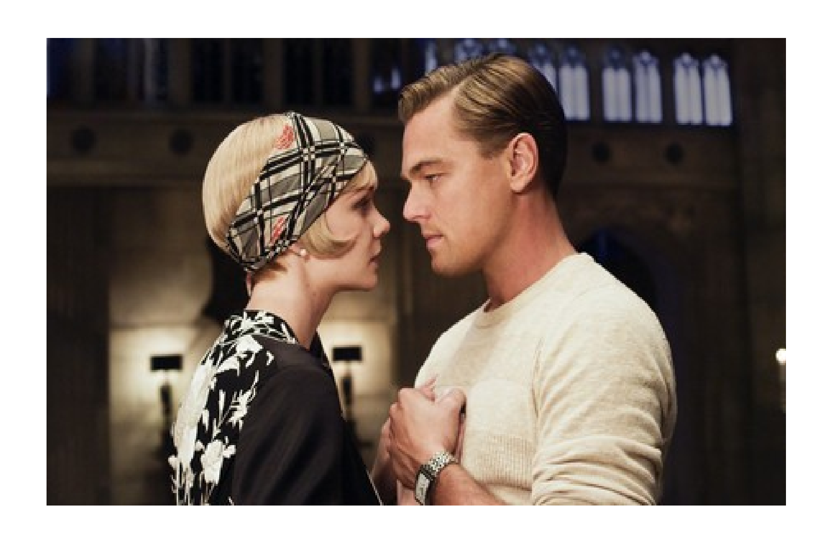
Francis Scott Fitzgerald

Gatsby le magnifique



Be*Q*

Francis Scott Fitzgerald

Gatsby le magnifique

roman

Traduit de l'américain
par Victor Llona

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20e siècle*
Volume 180 : version 1.0

Gatsby le magnifique

Image de couverture :

Film réalisé par Baz Luhrmann (2013).

Numérisation : Ebooks libres et gratuits.

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

1

Quand j'étais plus jeune, ce qui veut dire plus vulnérable, mon père me donna un conseil que je ne cesse de retourner dans mon esprit :

– Quand tu auras envie de critiquer quelqu'un, songe que tout le monde n'a pas joui des mêmes avantages que toi.

Il n'en dit pas davantage, mais comme lui et moi avons toujours été exceptionnellement communicatifs tout en y mettant beaucoup de réserve, je compris que la phrase impliquait beaucoup plus de choses qu'elle n'en exprimait. En conséquence, je suis porté à réserver mes jugements, habitude qui m'a ouvert bien des natures curieuses, non sans me rendre victime de pas mal de raseurs invétérés. Un esprit anormal est prompt à découvrir cette qualité et à s'y attacher, quand elle se montre chez quelqu'un de normal ; voilà pourquoi, à l'Université, on m'a

injustement accusé de politicailler parce que j'étais le confident des chagrins secrets de garçons déréglés et inconnus. La plupart de ces confidences, je ne les avais pas recherchées – j'ai souvent feint le sommeil, la préoccupation ou une hostile légèreté quand, à un de ces signes qui ne trompent jamais, je reconnaissais qu'une révélation d'ordre intime pointait à l'horizon ; car d'habitude les révélations intimes des jeunes hommes, ou tout au moins les termes dans lesquels ils les expriment, sont entachées de plagiat et gâtées par de manifestes suppressions. Réserver son jugement implique un espoir infini. J'aurais encore un peu peur de rater quelque chose si j'oubliais, comme le suggérait mon père avec snobisme et comme avec snobisme je le répète ici, que le sentiment des décences fondamentales nous est réparti en naissant d'une manière inégale.

Or, ayant fait ainsi étalage de tolérance, j'en viens à l'aveu que la mienne a ses limites. Notre conduite peut avoir pour fondation un roc dur ou de fluides marécages, mais passé un certain point, peu me chaut sur quoi elle est fondée. Quand je

rentrai de New-York, l'automne dernier, j'aurais voulu que le monde entier portât un uniforme et se tînt figé dans une sorte de garde à vous moral ; je ne souhaitais plus d'excursions tumultueuses avec coups d'œil privilégiés dans le cœur humain. De cette réaction, je n'excluais que Gatsby, l'homme qui donne son nom à ce livre. Gatsby représentait pourtant tout ce à quoi je porte un mépris dénué d'affectation. S'il est vrai que la personnalité est une suite ininterrompue de gestes réussis, il y avait en cet homme quelque chose de magnifique, je ne sais quelle sensibilité exacerbée aux promesses de la vie, comme s'il s'apparentait à une de ces machines compliquées qui enregistrent les tremblements de terre à dix milles de distance. Une telle promptitude à réagir ne présentait rien de commun avec cette mollasse impressionnabilité qu'on dignifie du nom de « tempérament créatif » – c'était un don d'espoir extraordinaire, un romanesque état de préparation aux événements comme jamais je n'en avais trouvé de pareil chez un être humain et comme il n'est guère probable que j'en rencontre de nouveau. Non – en fin de compte, Gatsby se

révéla sympathique ; c’est ce qui le rongeait, la poussière empoisonnée qui se levait derrière ses rêves, qui avait pour un temps fermé mon intérêt aux chagrins abortifs et aux joies à courte haleine de l’humanité.

Ma famille se compose de gens connus et à leur aise, établis depuis trois générations dans cette ville du Middle West. Les Carraway forment en quelque sorte un clan et la tradition veut que nous descendions des ducs de Buccleuch, mais le véritable fondateur de la lignée à laquelle j’appartiens fut le frère de mon grand-père, lequel vint ici en mil huit cent cinquante et un, se fit remplacer pendant la Guerre de Sécession et inaugura le commerce de quincaillerie en gros que mon père continue à diriger.

Je n’ai jamais vu ce grand-oncle, mais il paraît que je lui ressemble – si l’on en croit surtout le portrait à l’huile pendu dans le bureau de papa où il apparaît sous un aspect inflexible et sceptique. J’obtins mes diplômes à Yale en 1915, tout juste

un quart de siècle après mon père, et un peu plus tard affrontai cette émigration teutonique qu'on réussit à endiguer, temporairement du moins, et qu'on a nommée la Grande Guerre. Je pris tant de plaisir au contre-raid que j'en revins fort agité. Le Middle West, où je m'attendais à retrouver le centre brûlant du monde, me fit l'effet de n'être que sa lisière effilochée – à telles enseignes que je pris la décision d'aller à New-York pour y faire mon apprentissage dans une banque d'émission. Tous les jeunes gens que je connaissais travaillaient dans des banques d'émission, ce qui m'autorisa à supposer que le métier pouvait nourrir un célibataire de plus. Mes tantes et mes oncles assemblés au complet débattirent la question, comme s'il s'était agi de me choisir une école enfantine et firent en fin de compte : « Après tout, pourquoi pas », avec des visages fort graves et dubitatifs. Mon père consentit à m'entretenir pendant une année et, après divers retards, je me rendis dans l'Est pour toujours, du moins je le croyais, au printemps de l'an 1922.

Le bon sens aurait voulu que je cherchasse un

logement à New-York, mais la saison était chaude et je venais de quitter une ville pleine de larges pelouses et d'arbres fraternels. Aussi, lorsqu'un de mes jeunes camarades de bureau suggéra que nous prissions ensemble une maison dans la banlieue, la proposition me sembla-t-elle géniale. Il trouva la maison, un bungalow en carton-pâte fatigué par les intempéries, d'un loyer de quatre-vingts dollars par mois, mais à la dernière minute, la firme l'envoya à Washington et j'allai à la campagne tout seul. J'avais un chien – du moins je l'eus pendant quelques jours jusqu'à ce qu'il prît la clef des champs – une vieille auto Dodge et une Finlandaise qui faisait mon lit, préparait mon petit déjeuner et marmottait des proverbes finnois, en s'affairant devant le fourneau électrique.

Je me sentis assez dépaysé pendant un jour ou deux, jusqu'à ce qu'un matin, un homme plus récemment arrivé que moi m'arrêta sur la route.

– Le village de West-Egg, je vous prie ? me demanda-t-il, désorienté.

Je le renseignai. Et, continuant mon chemin, je

ne me sentis plus dépaysé. J'étais un guide, un indicateur de routes, un des premiers colons. Sans s'en douter, cet homme m'avait conféré le droit de cité dans le patelin.

Si bien qu'avec le soleil et les grandes poussées de feuilles qui croissaient sur les arbres à l'allure dont grandissent les choses dans les films à mouvement accéléré, je ressentis cette conviction bien connue que la vie recommençait à neuf avec l'été.

En premier lieu, il y avait tant de livres à lire, tant de belle santé à cueillir aux branches de l'air jeunet et dispensateur de souffle. J'achetai une dizaine de tomes traitant des affaires bancaires, de crédits, de placements, qui s'alignèrent en rouge et or, sur une planchette, comme du numéraire frais émoulu de la Monnaie, promettant de me révéler de reluisants secrets exclusivement connus de Midas, Morgan et Mécène. D'ailleurs je nourrissais sérieusement l'intention de lire bien d'autres livres encore. Au collège j'avais été assez féru de littérature – une année entière j'avais écrit pour le *Yale News* une

série d'articles de fond, fort solennels et totalement dépourvus de subtilité – et maintenant j'allais réincorporer à ma vie toutes les choses de cet ordre et redevenir un de ces si rares spécialistes : « l'homme d'un talent universel. » Ceci n'est pas qu'une épigramme – après tout on obtient beaucoup plus de succès quand on regarde la vie par une seule fenêtre.

C'est tout à fait par hasard que la maison que j'avais louée se trouvait située dans une des plus étranges communautés de l'Amérique du Nord. Elle s'élevait sur cette île mince et turbulente qui s'allonge à l'est de New-York – et où, entre autres curiosités naturelles, on remarque deux formations de terrain peu ordinaires. À vingt milles de la grande cité, une paire d'œufs énormes, identiques quant au contour et séparés seulement par une baie, ainsi nommée par pure courtoisie, s'avancent dans la nappe d'eau salée la plus apprivoisée de l'hémisphère occidental, cette vaste basse-cour humide qu'on appelle le détroit de Long-Island. Il ne s'agit point d'ovales parfaits – comme l'œuf de Christophe Colomb, ils sont tous deux aplatis au bout de contact –

mais leur ressemblance physique doit être une source de confusion perpétuelle pour les mouettes qui volent au-dessus d'eux. Pour les êtres sans ailes, un phénomène plus intéressant est leur dissemblance en tout ce qui n'est point forme et grandeur.

Je demeurais à West-Egg – l'œuf occidental – qui est, avouons-le, le moins chic des deux, bien que ce soit là une étiquette des plus superficielles pour exprimer le contraste bizarre et assez sinistre qui existe entre eux. Ma maison se trouvait à la pointe extrême de l'œuf, à cinquante yards à peine du détroit, et resserrée entre deux énormes bâtisses qu'on louait douze ou quinze mille dollars pour la saison. Celle que j'avais à ma droite était un monument colossal, quel que soit l'étalon d'après lequel on veuille la juger – de fait, c'était une copie de je ne sais quel hôtel de ville normand avec une tour à un de ses angles, d'une jeunesse saisissante sous sa barbe de lierre cru, une piscine de marbre et plus de vingt hectares de pelouses et de jardins. C'était le château de Gatsby. Ou, pour mieux dire, étant donné que je ne connaissais point M. Gatsby,

c'était un château habité par un gentleman de ce nom. Quant à ma maison, elle offensait la vue, mais en petit, et on l'avait oubliée là, de sorte que j'avais vue sur la mer, vue en partie sur la pelouse de mon voisin et la consolante proximité de millionnaires – le tout pour quatre-vingts dollars par mois.

De l'autre côté de la petite baie, les blancs palais du fashionable East-Egg étincelaient au bord de l'eau, et l'historique de cet été commence réellement le soir où je pris le volant pour y aller dîner avec les Tom Buchanan. Daisy était ma cousine éloignée, j'avais connu Tom à l'Université, et, tout de suite après la guerre, j'avais passé deux jours avec eux à Chicago.

Parmi d'autres prouesses d'ordre physique, le mari avait été un des plus puissants athlètes qui eussent jamais joué au rugby à Yale – un personnage jouissant en quelque sorte d'une renommée nationale, un de ces hommes qui, à 21 ans, atteignent à un degré d'excellence si aigu, quoique d'un ordre limité, que tout ce qu'ils font par la suite a la saveur d'un contre-effet. Sa

famille était fabuleusement riche – même au collège sa prodigalité était un sujet de reproche – mais maintenant il avait quitté Chicago et était venu à New-York dans un équipage à couper la respiration. Un exemple : il avait apporté de Lake-Forest toute une écurie de poneys pour jouer au polo. On avait peine à se convaincre qu'un homme de son âge pouvait être assez riche pour s'offrir un luxe pareil.

J'ignore pourquoi les Buchanan étaient venus dans l'Est. Ils avaient passé une année en France sans motif défini ; puis ils avaient erré de-ci de-là, irrésolument, partout où des gens jouaient au polo et étaient riches ensemble. Daisy m'avait dit par téléphone qu'ils s'étaient installés à East-Egg de façon permanente, mais je n'en crus rien – j'ignorais tout des dispositions de Daisy, mais je sentais que Tom vagabonderait indéfiniment, cherchant, avec un peu de nostalgie, la turbulence dramatique de quelque partie de ballon, à laquelle il ne devait jamais prendre part.

C'est ainsi que par une chaude et venteuse fin d'après-midi j'allai à East-Egg voir deux vieux

amis que je connaissais à peine. La somptuosité de leur logis dépassa mon attente – c'était une demeure de l'époque coloniale, blanche et rouge, très gaie, qui dominait la baie. La pelouse naissait sur la plage même et courait, pendant un quart de mille, vers la porte d'entrée, sautant par-dessus cadrans solaires, sentiers pavés de briques et jardins flamboyants, pour se briser enfin contre le mur en éclatantes gerbes de vigne vierge, comme emportée par son élan. La monotonie de la façade était rompue par une rangée de portes-fenêtres, étincelantes à cette heure de l'or qu'elles reflétaient et grandes ouvertes au vent du chaud après-midi. En habit de cheval, Tom Buchanan était planté, les jambes écartées, sur le perron.

Il avait changé depuis Yale. C'était à présent un robuste garçon de trente ans, aux cheveux paille, avec une bouche assez dure et des manières hautaines. Brillants d'arrogance, ses yeux occupaient à présent une place prépondérante dans sa physionomie ; ils lui donnaient l'air de toujours se pencher en avant d'un air agressif. Le chic efféminé de son costume ne parvenait pas à dissimuler l'énorme

puissance de ce corps : il semblait gonfler ses bottes brillantes à en faire craquer les boucles et l'on voyait bouger de grosses boules de muscles chaque fois que son épaule remuait sous son mince veston. C'était un corps capable, comme on dit en langage de mécanique, d'un « moment » formidable – un corps cruel.

Quand il parlait, sa voix, qui était celle d'un aigre ténorino enroué, accentuait encore l'impression de combativité qu'il dégageait. Il y avait en elle un soupçon de condescendance paternelle, même envers les gens qui lui étaient sympathiques – et certains à Yale l'avaient exécré jusqu'à la moelle.

– Allons, allons, semblait-il dire, n'allez pas croire que mon opinion soit sans appel parce que je suis plus fort et plus viril que vous.

Nous appartenions à la même société d'anciens élèves et bien que nous ne fussions jamais devenus intimes, j'avais toujours senti qu'il avait bonne opinion de moi et qu'avec je ne sais quelle douceur chargée d'âpreté et de bravade, qui lui était particulière, il aurait voulu

se faire aimer de moi. Nous causâmes quelques minutes sous le portique ensoleillé.

– C'est une gentille propriété que j'ai là, fit-il, tandis que son regard faisait le tour de l'horizon, par éclats vifs et courts.

Me forçant à pivoter en me tirant par le bras, il tendit une large main plate pour me montrer le panorama, ramassant, comme dans un coup de balai, un jardin creux à l'italienne, un quart d'hectare de roses au parfum profond et pénétrant, et un canot automobile au nez épaté qui, au large, chevauchait la marée.

– Elle appartenait à Demaine, l'homme au pétrole.

Il me fit tourner à nouveau, avec politesse, mais brusquerie :

– Entrons.

Nous pénétrâmes par une haute galerie dans une pièce claire, couleur de rose, qu'aux deux bouts des portes-fenêtres rattachaient fragilement à la maison ; elles étaient entrouvertes et étincelaient de blancheur contre le frais gazon qui

avait l'air de pousser jusque dans la villa. Une brise souffla dans la pièce, tendit les rideaux en dehors à l'un des bouts et en dedans à l'autre, comme de pâles drapeaux, pour les tordre ensuite et les lancer vers le gâteau de noces saupoudré de sucre glacé, le plafond. Puis elle rida le tapis lie de vin, en faisant une ombre dessus, comme le vent sur la mer.

Le seul objet qui restât tout à fait immobile dans cette pièce était un énorme divan sur lequel deux jeunes femmes étaient perchées comme dans la nacelle d'un ballon amarré. Toutes deux étaient en blanc ; leurs robes ondulaient, palpitaient comme si elles venaient d'être ramenées par la brise à leur point de départ après avoir fait le tour de la maison en voletant. Il me semble que je restai planté là un bon moment, à écouter les coups de fouet des rideaux et le grincement d'un tableau contre le mur. Puis il y eut un « boum ! » quand Tom Buchanan ferma les fenêtres de derrière. Prisonnier, le vent se coucha dans la chambre, et les rideaux, les tapis et les deux jeunes femmes descendirent lentement vers le plancher.

La plus jeune des deux m’était inconnue. Étendue tout de son long à l’une des extrémités du divan, elle restait parfaitement immobile, le menton soulevé, comme si elle portait dessus en équilibre quelque chose qui risquait de tomber. Si elle me voyait du coin de l’œil, elle n’en laissait rien paraître – de sorte que je faillis lui présenter des excuses pour l’avoir dérangée en entrant.

L’autre femme, Daisy, fit mine de se lever – elle se pencha légèrement en avant avec une expression tendue, puis rit d’un petit rire absurde et délicieux. Je ris aussi et m’avançai dans la pièce.

– Je suis paralysée de bonheur.

Elle rit de nouveau comme si elle avait dit quelque chose de très spirituel, et garda un instant ma main dans la sienne, les yeux levés vers ma figure, comme si j’étais l’être qu’elle désirait le plus revoir. C’était un genre qu’elle avait. Elle donna à entendre dans un murmure que le nom de famille de la jeune équilibriste était Baker. (J’ai ouï dire que Daisy ne murmurait de la sorte que pour forcer les gens à se pencher vers elle ;

critique déplacée qui ne lui ôtait rien de son charme.)

Quoi qu'il en fût de cela, les lèvres de miss Baker frissonnèrent ; elle hocha presque imperceptiblement la tête dans ma direction, puis très vite la rejeta en arrière – sans doute l'objet qu'elle portait en équilibre avait failli tomber à sa grande terreur. De nouveau, une sorte de justification me monta aux lèvres. N'importe quelle exhibition d'assurance m'extorque un tribut étonné.

Je regardai ma cousine qui se mit à me poser des questions de sa voix basse et émouvante. C'était une de ces voix que l'oreille suit dans ses modulations comme si chaque phrase était un arrangement de notes qui ne doit plus jamais être répété. Son visage était triste et charmant, plein de choses luisantes, des yeux luisants, une bouche luisante et passionnée ; mais sa voix était un excitant que les hommes qui l'avaient aimée trouvaient difficile d'oublier : une compulsion chantante, un murmure (« Écoutez-moi donc ! »), l'affirmation qu'elle venait de faire des choses

gaies et passionnantes et que des choses gaies et passionnantes planaient dans l’heure qui allait venir.

Je lui dis que je m’étais arrêté une journée à Chicago en venant à New-York et qu’une douzaine de personnes m’avaient chargé pour elle de leurs affectueuses salutations.

– On me regrette donc ? s’écria-t-elle d’une voix extasiée.

– La ville est plongée dans la désolation. Toutes les autos ont la roue gauche arrière peinte en noir comme une couronne funèbre. On entend toute la nuit le long du lac se traîner de longs gémissements.

– C’est magnifique ! Retournons là-bas, Tom, dès demain ! Puis elle ajouta, hors de propos : Je voudrais te montrer ma petite.

– J’en serais...

– Elle dort. Elle a trois ans. Tu ne l’as jamais vue ?

– Jamais.

– Eh bien, attends de l’avoir vue. Elle est...

Tom Buchanan, qui durant cette conversation avait arpenté fébrilement la pièce, fit halte et posa la main sur mon épaule.

– Qu'est-ce que tu fais, Nick ?

– Je travaille dans une banque d'émission.

– Laquelle ?

Je lui dis le nom.

– Jamais entendu parler de ça, fit-il, d'un ton tranchant.

Cela m'irrita.

– Ça viendra, répondis-je d'une voix brève. Ça viendra si tu restes dans l'Est.

– Ne t'en fais pas – je resterai dans l'Est, fit-il, jetant un coup d'œil vers Daisy, puis un autre vers moi, comme s'il s'attendait à de nouvelles reparties, et il ajouta :

– Je serais un sacré imbécile d'aller vivre ailleurs.

À ce moment miss Baker fit : « Absolument ! » avec une telle soudaineté que je sursautai. C'était la première parole qu'elle

prononçait depuis mon entrée. Elle-même n'en fut pas moins surprise que moi, car elle bâilla et, à la suite d'une série de mouvements habiles et rapides, elle fut debout sur le plancher.

– Je suis toute ankylosée, se plaignit-elle. J'étais couchée depuis une éternité sur ce divan.

– Ne me regarde pas, riposta Daisy. J'ai essayé tout l'après-midi de t'emmener à New-York.

– Non, merci, fit miss Baker aux quatre cocktails qui arrivaient de l'office. Je m'entraîne avec la dernière rigueur.

Son hôte la regarda avec incrédulité.

– Ah oui ? Il avala son cocktail comme si celui-ci n'avait été qu'une goutte au fond du verre. Que vous arriviez jamais à faire quoi que ce soit, voilà qui me dépasse.

Je regardai miss Baker, me demandant ce qu'elle pouvait bien « arriver à faire ». J'éprouvais du plaisir à la regarder. C'était une fille mince, à seins petits, qui se tenait toute droite et accentuait cette raideur en rejetant le

corps en arrière aux épaules comme un jeune élève officier. Ses yeux gris, fatigués par l'éclat du soleil, me rendaient mon regard avec la réciprocité d'une curiosité polie, dans un visage las, charmant et mécontent. Il me vint à l'esprit que je l'avais déjà vue, elle ou sa photo, quelque part.

– Vous demeurez à West-Egg, dit-elle d'un air méprisant. J'y connais quelqu'un.

– Moi, je n'y connais personne.

– Pas même Gatsby ?

– Gatsby ? fit Daisy. Quel Gatsby ?

Avant que j'eusse pu répondre que c'était mon voisin, on annonça que Madame était servie. Coinçant impérieusement son bras sous le mien, Tom Buchanan me fit sortir comme il aurait poussé un pion sur un damier.

Minces et languissantes, les mains légèrement posées sur les hanches, les deux jeunes femmes nous précédèrent sur une véranda colorée de rose, ouverte vers le soleil couchant, où les flammes de quatre bougies vacillaient sur la table au vent qui

avait faibli.

– Pourquoi des bougies ? protesta Daisy en fronçant les sourcils. Elle les éteignit avec les doigts.

– Dans deux semaines, reprit-elle, ce sera le jour le plus long de l’année. Elle nous regarda, radieuse : Est-ce que vous n’attendez pas toujours le jour le plus long de l’année et le ratez quand il arrive ? Moi j’attends toujours le jour le plus long de l’année, et quand il arrive, je le rate.

– Nous devrions nous concerter pour faire quelque chose, bâilla miss Baker en s’asseyant comme si elle se mettait au lit.

– C’est ça, fit Daisy. Mais quoi ?

Elle se tourna vers moi, tout indécise.

– Qu’est-ce qu’ils font, les autres gens ?

Avant que j’eusse pu répondre, ses yeux se fixèrent sur son petit doigt avec une expression de terreur.

– Regardez ! se plaignit-elle, j’ai mal au doigt !

Nous regardâmes – une phalange était noire et bleue.

– Tom, c’est toi qui m’as fait ça, dit-elle, accusatrice. Je sais bien que tu ne l’as pas fait exprès, mais *c’est toi.* C’est ma faute pour avoir épousé une brute d’homme, une grande, énorme carcasse d’...

– Je déteste le mot carcasse, même par taquinerie, riposta Tom de mauvaise humeur.

– Carcasse ! insista Daisy.

Parfois elle et miss Baker parlaient à la fois, avec discrétion et une inconséquence badine qui jamais n’était précisément du bavardage, qui était aussi fraîche que leurs robes blanches et leurs yeux impersonnels, en l’absence de tout désir. Elles étaient là, elles nous acceptaient, Tom et moi, ne faisant qu’un effort courtois et aimable pour nous divertir et se laisser divertir par nous. Elles savaient que le dîner s’achèverait bientôt, qu’un peu plus tard la soirée s’achèverait de même et qu’on la mettrait de côté sans y faire attention. Les choses se passaient autrement dans l’Ouest : on y poussait chaque soirée vers sa fin,

de phase en phase, dans une attente toujours déçue, ou bien dans une véritable terreur nerveuse du moment même.

J'avouai, ayant bu mon deuxième verre de vin, un bordeaux rouge qui sentait le bouchon, mais qui, par ces temps de prohibition, n'en était pas moins assez impressionnant :

– Daisy, près de toi je me fais l'effet d'un être pas civilisé du tout. Ne peux-tu pas parler de marchands de cochons ou d'autre chose du même genre ?

N'attribuant aucune signification particulière à cette remarque, je ne m'attendais pas à la façon dont on la releva.

– La civilisation s'en va par morceaux, éclata Tom avec violence. Je suis devenu terriblement pessimiste. As-tu lu l'*Ascension des Empires de gens de couleur,* par un type nommé Goddard ?

– Ma foi, non, répondis-je, assez surpris du ton dont il avait parlé.

– Eh bien, c'est un bouquin très fort que tout le monde devrait lire. L'idée qu'il y développe

est que si nous ne faisons pas attention, la race blanche finira par être com-plè-te-ment submergée. C'est de la science. La chose a été prouvée.

– Tom devient très profond, fit Daisy avec une expression de tristesse irréfléchie. Il lit des bouquins graves et farcis de mots longs comme ça. Quel était déjà le mot que nous...

– Mais ces livres, c'est de la science, insista Tom, en lui jetant un regard d'impatience. Ce type-là, il a étudié le sujet à fond. C'est à nous, qui sommes la race dominante, à nous méfier, sinon les autres races prendront la tête.

– Il faut les battre, chuchota Daisy, en clignant férocement l'œil vers le fervent soleil.

– C'est en Californie que vous devriez vivre, où les Japonais... commença miss Baker, mais Tom l'interrompit en se tournant pesamment sur sa chaise.

– L'idée de l'auteur est que nous sommes des Nordiques. Moi, vous, toi, et... (après une infinitésimale hésitation il comprit Daisy dans le

dénombrement par une légère inclination de tête ; ma cousine cligna l'œil de nouveau à mon intention.) Et c'est nous qui avons produit tout ce qui fait la civilisation – oh ! la science, et l'art, tout cela, quoi. Vous comprenez ?

L'effort qu'il faisait pour penser comportait un élément pathétique, comme si sa fatuité, plus aiguë qu'autrefois, ne lui suffisait plus.

Quand presque au même instant, le téléphone ayant sonné dans la maison, le maître d'hôtel sortit de la véranda, Daisy en profita pour se pencher vers moi.

– Je vais te révéler un secret de famille, murmura-t-elle, débordante d'enthousiasme. Il s'agit du nez du maître d'hôtel. Tu veux savoir ce qui est arrivé au nez du maître d'hôtel ?

– Je ne suis pas venu pour autre chose.

– Eh bien, il n'a pas toujours été maître d'hôtel. Il était fourbisseur chez des gens à New-York qui avaient un service d'argenterie pour deux cents personnes. Il fourbissait du matin au soir. Ça a fini par lui attaquer son nez...

– Les choses allèrent de mal en pis, lui souffla miss Baker.

– C'est ça. Les choses allèrent de mal en pis, si bien qu'il lui fallut abandonner le métier.

Un instant le dernier rayon du soleil se posa avec une affection romantique sur son visage resplendissant ; sa voix me forçait à me pencher vers elle en retenant ma respiration – puis le rayon s'effaça ; sa lueur l'abandonna comme à regret, tels des enfants qui s'éloignent d'une vue plaisante, au crépuscule.

Le maître d'hôtel revint et murmura quelques mots à l'oreille de Tom. Tom fronça les sourcils, repoussa sa chaise et, sans mot dire, entra dans la maison. Comme si son absence avait ranimé en elle je ne sais quoi, Daisy avança de nouveau le buste et sa voix se fit chaude et chantante.

– Je suis ravie de te voir à ma table, Nick. Tu me fais songer à... à une rose, absolument à une rose. N'est-ce pas qu'il ressemble à une rose ? – Elle se tourna vers miss Baker, quêtant une confirmation.

– Absolument à une rose ?

C’était faux. Je ne ressemble en rien à une rose. Elle improvisait, voilà tout, mais une chaleur troublante émanait d’elle, comme si son cœur s’efforçait de jaillir vers vous, caché dans une de ces paroles émouvantes, sans souffle. Tout à coup, elle jeta sa serviette sur la table, s’excusa et pénétra dans la maison.

Miss Baker et moi, nous échangeâmes un bref coup d’œil, consciemment dépourvu d’expression. J’allais parler, quand elle se redressa sur sa chaise et fit « chut ! » d’une voix significative. Un murmure contraint et passionné s’élevait dans la pièce voisine et miss Baker se pencha, sans honte, pour entendre. Le murmure tremblota au bord de la cohérence, baissa, monta avec surexcitation, puis cessa tout à fait.

– Ce M. Gatsby dont vous parliez est mon voisin, commençai-je.

– Taisez-vous donc. Je veux entendre ce qui se passe.

– Quelque chose se passe donc ? demandai-je

avec innocence.

– Vous ne savez pas ? demanda miss Baker sincèrement surprise. Je croyais que tout le monde savait.

– Pas moi.

– Eh bien... dit-elle en hésitant, Tom a une petite amie à New-York.

– Tom a une... ? répétai-je confondu. Miss Baker hocha la tête.

– Elle pourrait avoir la décence de ne pas lui téléphoner à l'heure du dîner. Qu'en pensez-vous ?

À peine avais-je compris, j'entendis le frou-frou d'une robe et un crissement de cuir de bottes. Tom et Daisy étaient revenus à table.

– Impossible de faire autrement ! s'écria Daisy avec une gaieté tendue.

Elle s'assit, scruta le visage de miss Baker, puis le mien, et reprit : « J'ai regardé une minute dehors, c'est très romantique. Il y a un oiseau sur la pelouse. Je crois que c'est un rossignol qui est arrivé par la Transatlantique ou la Cunard. Il

chante... (sa voix chanta) C’est romantique, pas vrai, Tom ?

– Très romantique, lui dit-il, puis à moi d’un air désemparé : S’il fait assez clair après le dîner, je te montrerai les écuries.

Le téléphone nous fit sursauter. Daisy secoua la tête d’un air définitif en regardant Tom, et le sujet des écuries, en fait tous les sujets, s’évanouirent dans l’air. Parmi les fragments brisés des cinq dernières minutes que nous passâmes à table, je me souviens qu’on ralluma les bougies, bien inutilement du reste, et j’étais conscient d’un désir de regarder franchement tout le monde et, en même temps d’éviter tous les regards. Je ne pouvais deviner les pensées de Tom et de Daisy, mais je doute que miss Baker elle-même, qui semblait avoir conquis un robuste scepticisme, fût capable de chasser de son esprit l’urgence aiguë et métallique de ce cinquième invité. Certains tempéraments auraient trouvé la situation curieuse. Quant à moi, l’instinct me poussait à téléphoner immédiatement à la police.

On ne parla plus des chevaux. Tom et miss

Baker, un mètre de clair de lune entre eux, pénétrèrent à pas nonchalants dans la bibliothèque, comme pour y veiller un cadavre tangible, tandis que, m'efforçant de paraître aimablement intéressé et un peu sourd, je suivis Daisy à travers une enfilade de vérandas qui communiquaient les unes avec les autres, jusqu'au portique de la façade. Dans l'ombre épaisse, nous nous assîmes côte à côte sur un petit canapé d'osier.

Daisy prit son visage dans ses mains, comme pour en tâter l'adorable contour, et son regard plongea dans le crépuscule velouté. Sentant qu'elle était en proie à de turbulentes émotions, je lui posai sur sa fillette un certain nombre de questions que je croyais de nature à la calmer.

– Nous ne nous connaissons pas très bien, Nick, fit-elle soudain. Nous avons beau être cousins. Tu n'es pas venu à mon mariage.

– Je n'étais pas rentré de la guerre.

– C'est vrai.

Elle hésita un instant.

– Eh bien, j'ai eu pas mal de chagrin, Nick, et maintenant, je fais du cynisme à propos de tout.

Évidemment, elle avait ses raisons. J'attendis, mais elle ne dit plus rien. Au bout d'un instant, je revins assez faiblement sur le sujet de sa fillette.

– Je suppose qu'elle parle... qu'elle mange... et ainsi de suite.

– Oh ! oui.

Elle me regarda d'un air absent.

– Écoute, Nick, je vais te dire quels furent les premiers mots que je dis après sa naissance. Tu veux savoir ?

– Bien sûr.

– Ça te fera comprendre ce que j'en suis venue à penser de la vie. Eh bien, voici, il n'y avait pas une heure qu'elle était née et Tom était Dieu sait où. Je sortis de l'éther avec un sentiment d'indicible abandon. Tout de suite, je demandai à l'infirmière si c'était un garçon ou une fille. C'était une fille. Je détournai la tête et me mis à pleurer. « Bon, dis-je alors, tant mieux que ce soit une fille. Et j'espère qu'elle sera bien sotte. C'est

ce qu'une jeune fille a le plus d'avantage à être dans ce monde – une jolie petite sotte. »

« Vois-tu, je trouve que la vie est une chose horrible, continua-t-elle d'un air convaincu. Tout le monde pense comme moi, les gens les plus avancés. Et moi, *je sais.* J'ai été partout, j'ai tout vu, j'ai tout fait. »

Ses yeux jetèrent autour d'elle des regards brefs, un peu comme Tom, et elle rit avec un mépris émouvant.

– À la page ! Dieu, que je suis à la page !

Dès que sa voix se fut brisée, cessant de contraindre mon attention, ma croyance, je sentis l'insincérité fondamentale de ce qu'elle venait de dire. Je me sentis mal à l'aise, comme si cette soirée n'avait été qu'un truc destiné à m'extorquer le tribut d'une émotion. J'attendis. Je ne m'étais pas trompé. Bientôt, elle me regarda, un sourire affecté et niais sur son joli visage, comme si elle venait de me faire comprendre qu'elle appartenait à je ne sais quelle société secrète assez distinguée dont Tom aurait fait partie lui aussi.

À l’intérieur, la pièce cramoisie se fleurissait de lumière. Tom et miss Baker étaient assis chacun à un bout du long divan. Elle lui lisait le *Saturday Evening Post* – les mots, murmurés sans aucune inflexion, s’enchevêtraient en un récitatif apaisant. La lueur des lampes, vive sur les bottes de l’homme, amortie sur la blondeur feuille d’automne des cheveux de la jeune fille, luisait sur le papier chaque fois qu’elle tournait une page avec un frémissement de muscles maigres sur ses bras.

Quand nous entrâmes, elle nous empêcha de parler, une main levée.

– La suite au prochain numéro, dit-elle enfin, en jetant le magazine sur la table.

Son corps se tendit avec un mouvement nerveux du genou. Elle fut debout.

– Dix heures, constata-t-elle (Apparemment, c’est au plafond qu’elle avait vu l’heure). Il est temps d’aller au dodo. Faut être bien sage.

– Jordan prend part au match de demain à

Westchester, expliqua Daisy.

– Oh ! vous êtes *Jordan* Baker !

Je compris alors pourquoi son visage m’était si familier – son agréable expression de dédain m’avait souvent regardé, photographiée à la rotogravure, aux pages des journaux où se trouve illustrée la vie sportive d’Asheville, Hot Springs et Palm Beach.

J’avais aussi connu sur elle je ne sais quelle histoire pas très propre, mais je l’avais oubliée depuis longtemps.

– Bonne nuit, fit-elle avec douceur. Réveille-moi à huit heures, veux-tu ?

– Si tu promets de te lever.

– Je te le promets. Bonne nuit, monsieur Carraway. Nous sommes gens de revue.

– Bien sûr, confirma Daisy. Au fait, je crois que je vais m’entremettre pour combiner un mariage. Reviens nous voir, Nick. Je m’arrangerai pour vous laisser souvent ensemble. Tu sais ce que je veux dire : je vous enfermerai par accident dans des placards, je vous pousserai

au large dans un bateau, enfin, je ferai ce qui est d'usage dans ces circonstances.

– Bonne nuit, répéta miss Baker sur l'escalier. Je n'ai pas entendu un mot de ce qu'elle vient de dire.

– C'est une bonne petite fille, dit Tom au bout d'un moment. On ne devrait pas la laisser se balader comme ça d'un bout à l'autre du pays.

– Qui ça, on ? demanda Daisy avec froideur.

– Sa famille.

– Sa famille se compose d'une tante âgée de mille ans ou peu s'en faut. Et puis Nick va s'occuper d'elle, pas vrai, Nick ? Elle passera presque toutes ses fins de semaine ici, cet été. Je crois que l'influence de notre vie familiale sera bonne pour elle.

Daisy et Tom se regardèrent un moment en silence.

– Elle est de New-York ? demandai-je très vite.

– De Louisville. Notre candide enfance s'écoula dans cette ville. Notre belle et candide...

– Tu as bavardé avec Nick à cœur ouvert sur la véranda ? demanda Tom soudain.

– Moi ?

Elle me regarda.

– Impossible de m'en souvenir. Je crois que nous avons parlé des races nordiques. Oui, j'en suis sûre. Ça nous a pris comme ça, par surprise, et avant que nous nous en fussions aperçus, nous...

– Il ne faut pas ajouter foi à tout ce que tu entends dire, Nick, me conseilla-t-il.

Je répondis d'un ton léger que je n'avais rien entendu dire et me levai quelques minutes plus tard pour prendre congé. Ils m'accompagnèrent jusqu'à la porte et restèrent debout, à côté l'un de l'autre, dans un gai carré de lumière. Comme je mettais en marche, Daisy cria d'un ton péremptoire :

– Un instant ! J'ai oublié de te demander quelque chose, et c'est important. Il paraît que tu es fiancé à une jeune fille qui vit là-bas dans l'Ouest.

– C’est vrai, corrobora Tom avec bonté. Il paraît que tu es fiancé.

– C’est une diffamation. Je suis trop pauvre.

– Mais nous l’avons entendu dire, insista Daisy qui me surprit en s’ouvrant de nouveau, comme une fleur. Nous l’avons entendu dire, par trois personnes. Ça doit donc être vrai.

Je savais, bien entendu, à quoi ils faisaient allusion, mais je n’étais pas fiancé, même vaguement. Le fait que les cancans s’étaient chargés de publier les bans était une des raisons pour lesquelles j’étais venu dans l’Est. On ne saurait cesser de fréquenter une vieille amie à cause de ce genre de rumeurs, et d’un autre côté, je ne voulais pas me laisser pousser au mariage par des rumeurs.

L’intérêt que venaient de me montrer les Buchanan me toucha assez. Il les rendait moins distants dans leur richesse. Pourtant, en m’éloignant, je me sentais troublé et un peu dégoûté. Il me semblait que Daisy aurait dû se sauver de cette maison, son enfant dans les bras – mais apparemment elle n’avait aucune intention

de ce genre. Quant à Tom, qu'il eût « une petite amie à New-York », voilà qui me surprenait moins de sa part que de le voir déprimé par la lecture d'un livre. Quelque chose le poussait à mordiller, comme un poisson l'hameçon, le bord des idées rancies, comme si son robuste égoïsme physique ne suffisait plus à nourrir son cœur autoritaire.

Déjà, c'était l'été sur les toits des auberges et devant les garages, au bord des routes, où les rouges pompes à essence, toutes neuves, se dressaient dans des flaques de lumière. Arrivé chez moi, à West-Egg, je rentrai l'auto dans sa cabane et m'assis un moment dans la cour, sur une tondeuse de gazon abandonnée. Le vent était tombé, laissant une claire nuit, bruyante de battements d'ailes dans les arbres et de l'orgue persistant des crapauds que tous les soufflets de la terre gonflaient d'un excès de vitalité. La silhouette d'un chat en maraude ondula au clair de lune. En tournant la tête pour le suivre des yeux, je vis que je n'étais pas seul – à cinquante pieds de moi, une forme surgie de l'ombre projetée par le château de mon voisin

contemplait, les mains dans les poches, le poivre argenté des étoiles. Un je ne sais quoi dans ses mouvements indolents et dans la ferme assise de ses pieds sur le gazon suggérait que c'était là M. Gatsby en personne, sorti pour s'enquérir de la part qui lui était dévolue dans notre ciel local.

J'eus envie de l'interpeller. Miss Baker avait parlé de lui pendant le dîner : cela pouvait suffire comme introduction. Mais je ne l'interpellai pas, car il signifia soudain par un avis indirect son contentement d'être seul – il étendit les bras vers l'eau sombre d'un geste curieux et, pour éloigné que je fusse, j'aurais juré qu'il tremblait. Involontairement, je regardai la mer – et n'y distinguai rien, hormis une solitaire lumière verte, toute petite et très lointaine, qui marquait peut-être le bout d'une jetée. Quand de nouveau je cherchai Gatsby du regard, il avait disparu et je me retrouvai seul dans l'obscurité inquiète.

2

À mi-chemin de West-Egg et de New-York, la route se rapproche soudain du chemin de fer qu'elle suit pendant un quart de mille, comme pour s'écarter d'un certain site plein de désolation. Il s'agit d'une vallée de cendres – fantastiques cultures où, comme le blé, les cendres poussent en ondulations, collines et grotesques jardins ; où les cendres assument la forme de maisons, de cheminées, d'ascendantes fumées et, en fin de compte, à la suite d'un effort transcendant, celles d'hommes gris-de-cendre, qui, à peine entrevus et tombant déjà en poussière, se meuvent dans l'air poudreux. De temps à autre, une file de wagonnets gris rampe sur d'invisibles rails, pousse un grincement spectral et s'arrête. Immédiatement, des hommes grisâtres, armés de pelles de plomb, s'affairent comme des fourmis, et soulèvent un nuage impénétrable qui dérobe à la vue la suite de leurs

opérations.

Mais au fond de ce pays de grisaille, par delà les tourbillons de poudre grise qui ne cessent d'errer sur sa surface, vous apercevez, après un moment, les yeux du docteur T. J. Eckleburg. Les yeux du docteur T. J. Eckleburg sont bleus et gigantesques, leurs rétines ont un mètre de haut. Ils regardent dans un visage inexistant, derrière une paire d'énormes lunettes jaunes qui chevauchent un nez absent. De toute évidence, un oculiste de New-York ami de la plaisanterie les a dressés sur ce paysage dans l'espoir d'y recruter des clients, puis s'est abîmé lui-même dans la cécité éternelle, à moins qu'il n'ait déménagé vers d'autres lieux, les oubliant là. Mais ses yeux, assez effacés par le temps et le manque de peinture, s'attristent encore sur le solennel terrain cinéraire.

La vallée de cendres est bornée d'un côté par une petite rivière malpropre et, quand le pont-levis est dressé, dans les trains qui attendent qu'il s'abaisse, les voyageurs doivent contempler un paysage sinistre, parfois pendant une demi-heure.

Toujours il se produit en cet endroit une halte d'au moins une minute et c'est à cause de cela que je rencontrai pour la première fois la maîtresse de Tom Buchanan. Partout où il était connu, on insistait sur le fait qu'il en avait une. Ses amis s'indignaient de ce qu'il l'accompagnât dans les restaurants les plus fréquentés où, la quittant après l'avoir installée à une table, il circulait avec désinvolture pour bavarder un instant avec toutes les personnes de connaissance. Pour curieux que je fusse de la voir, je n'avais pas le moindre désir de lui être présenté. Cela ne se produisit pas moins. Un après-midi, je pris avec Tom le train pour New-York. Quand on s'arrêta auprès des monticules de cendres, il sauta sur ses pieds et, saisissant mon coude, il me força littéralement à quitter le wagon. « Nous descendons, insista-t-il, je veux que tu connaisses ma petite amie. » Je crois qu'il avait entonné pas mal d'alcool pendant le déjeuner et sa détermination que je l'accompagnasse frisait la violence. Apparemment, comme c'était dimanche, il pensait que je n'avais rien de mieux à faire.

Je franchis derrière lui une petite palissade blanchie à la chaux et nous cheminâmes une centaine de mètres dans la direction d'où nous étions venus, sous le fixe regard du docteur Eckleburg. Les seuls bâtiments que nous eussions en vue formaient un petit pâté de briques jaunes posé sur la lisière de l'enclos à poussier ; amorce de Grand-Rue destinée à le desservir et n'avoisinant que le vide. Des trois boutiques qui le composaient, une était à louer ; la deuxième était une gargote ouverte toute la nuit ; une piste cendreuse y accédait ; la troisième, un garage – *Réparations,* GEORGE B. WILSON. *Achat et vente d'autos* – où j'entrai avec Tom.

L'intérieur était nu et dénué de prospérité ; la seule voiture qu'on y voyait était une Ford en ruine, accroupie dans un recoin obscur. Je me disais que cette ombre de garage n'était qu'un paravent, que des appartements aussi somptueux que romanesques se dissimulaient au premier, quand le propriétaire se montra sur le seuil d'un bureau, en s'essuyant les mains sur une boule de chiffons. C'était un blond sans énergie, anémique et vaguement joli garçon. En nous voyant, une

humide lueur d’espoir brilla dans son œil bleu.

– Hello, mon vieux Wilson, fit Tom en lui assenant des claques joviales sur l’épaule. Ça va, le business ?

– J’ai pas à me plaindre, répondit Wilson d’un ton qui manquait de conviction. Quand est-ce que vous allez me vendre cette voiture ?

– La semaine prochaine ; mon chauffeur travaille après en ce moment.

– Il travaille bien lentement, pas vrai ?

– Pas du tout, fit Tom avec froideur. Puisque c’est comme ça, je ferai peut-être bien après tout de la vendre à un autre.

– Ce n’est pas ça que je voulais dire, expliqua rapidement Wilson. Je disais simplement... sa voix s’effaça. Tom jeta dans le garage des regards impatients. Puis j’entendis un pas dans l’escalier et la silhouette d’une femme assez trapue intercepta la lumière qu’encadrait la porte du bureau. C’était une femme d’environ trente-cinq ans, plutôt forte, mais qui portait sa chair sensuellement, comme certaines femmes. Elle

était vêtue d’une robe en crêpe de Chine bleu foncé, toute parsemée de taches. Son visage ne présentait pas la moindre facette, pas la moindre étincelle de beauté, mais il y avait en elle une vitalité que l’on percevait immédiatement comme si, couvant sous la cendre, ses nerfs étaient toujours prêts à s’enflammer. Elle sourit posément et, passant à travers son mari comme s’il avait été une ombre, elle serra la main de Tom en le regardant dans les yeux. Puis elle se mouilla les lèvres avec sa langue et, sans se retourner, parla à son mari d’une voix molle et vulgaire :

– Amène donc des chaises, que les gens puissent s’asseoir.

– Bon, bon, acquiesça Wilson avec empressement et il se dirigea vers le petit bureau où il se confondit tout de suite avec la couleur des murs en ciment. Une poussière de cendres blanches voilait ses vêtements sombres et ses cheveux pâles, comme elle voilait tout aux environs, sauf sa femme, qui se rapprocha de Tom.

– Je veux te voir, fit Tom avec fermeté. Prends le prochain train.

– Bien.

– Je t'attendrai près du kiosque à journaux, au rez-de-chaussée de la gare.

Elle hocha la tête et s'écarta au moment même où George Wilson, chargé de deux chaises, sortait du bureau. Nous attendîmes la femme sur la route, hors de vue. Dans quelques jours, c'était la Fête Nationale, et un petit Italien gris et malingre alignait des pétards le long de la voie du chemin de fer.

– Un sale patelin, pas vrai ? fit Tom en échangeant un regard courroucé avec le docteur Eckleburg.

– Un patelin épouvantable.

– Ça lui fait du bien d'en sortir de temps à autre.

– Et son mari, il ne dit rien ?

– Wilson ? Il croit qu'elle va voir sa sœur à New-York. Il est si bête qu'il ne s'aperçoit même pas qu'il existe.

C'est ainsi que Tom Buchanan, son amie et moi-même allâmes ensemble à New-York – à mieux dire, pas tout à fait ensemble, car Mrs. Wilson, par discrétion, prit place dans un autre compartiment. Tom consentit à accorder cette marque de déférence aux susceptibilités des habitants d'East-Egg qui pouvaient se trouver dans le train.

Mrs. Wilson avait changé de robe. Elle portait maintenant une mousseline beige à ramages qui se tendit sur son large derrière quand, arrivés à New-York, Tom l'aida à descendre sur le quai. Au kiosque à journaux, elle acheta *Les Potins de New-York* et une revue de cinéma et, à la pharmacie de la gare, un pot de cold-cream et un flacon de parfum. En haut, sur la rampe solennelle et résonnante d'échos, elle dédaigna quatre taxis avant d'en choisir un, lavande à coussins gris, dans lequel nous nous glissâmes hors de l'embouteillage de la gare, vers le brillant soleil. Tout de suite, elle s'écarta vivement de la portière et, se penchant en avant, tapa sur le carreau.

– Je veux un de ces petits chiens, fit-elle d'une voix ardente, j'en veux un pour l'appartement. C'est si gentil, un chien.

La voiture fit marche arrière et s'arrêta devant un vieillard tout blanc qui ressemblait absurdement à John D. Rockefeller. Dans un panier suspendu à son cou s'entassaient une douzaine de tout jeunes chiens, d'une race imprécise.

– De quelle espèce ils sont ? demanda Mrs. Wilson avec empressement au vieillard qui s'approchait de la portière.

– De toutes les espèces. Laquelle préférez-vous, Madame ?

– Je voudrais un chow. Je suppose pas que vous en ayez, de ceux-là.

L'homme scruta le contenu de son panier d'un œil sceptique, y plongea la main et en tira un chiot, tout frétillant, par la peau du cou.

– C'est pas un chow, ça, fit Tom.

– Non, c'est pas précisément un chow, dit l'homme d'une voix lourde de désappointement.

Il a davantage de l'airedale.

Il passa la main sur le dos de la bête, qui ressemblait à un torchon brun.

– Regardez-moi cette fourrure. Pour une fourrure, c'est une fourrure. V'là un chien qui vous causera jamais d'embêtements en prenant froid.

– Il est mignon comme tout, fit Mrs. Wilson, enthousiasmée. Combien en voulez-vous ?

– De ce chien-là ? Il le contempla avec admiration. Ce chien-là vous coûtera dix dollars.

La bête – elle comptait à coup sûr un airedale parmi ses ancêtres, bien que ses pattes fussent blanches, ce qui n'était pas sans détonner – la bête changea de maître et se pelotonna dans le giron de Mrs. Wilson. Celle-ci se mit à caresser son poil, imperméable jaune, en s'extasiant.

– C'est un petit garçon ou une petite fille ? demanda-t-elle délicatement.

– C'chien-là ? C'chien-là est un petit garçon.

– C'est une femelle, fit Tom avec décision. Voici l'argent. Allez acheter dix autres chiens

avec.

Nous filâmes vers la Cinquième Avenue, si chaude et si amollie, et quasi pastorale en cet après-midi d'été, que je n'aurais pas été autrement surpris d'y voir déboucher un troupeau de blancs moutons.

– Arrêtez un instant, fis-je, il faut que je vous quitte ici.

– Pas du tout, s'interposa Tom avec vivacité. Myrtle sera vexée si tu ne montes pas dans l'appartement. Pas vrai, Myrtle ?

– Venez donc, supplia-t-elle. Je téléphonerai à ma sœur Catherine. Des gens qui doivent savoir de quoi ils causent disent qu'elle est très belle.

– Ce serait avec plaisir, mais...

On continua de rouler, traversant le Parc vers l'ouest. Parvenus à la 158e rue, le taxi s'arrêta devant un immeuble de rapport qui, encadré d'autres immeubles identiques, avait l'air d'une tranche découpée dans un long gâteau blanc. Jetant autour d'elle le regard d'une souveraine qui réintègre son royaume, Mrs. Wilson

rassembla son chien et ses autres emplettes et effectua son entrée avec hauteur.

– Je vais faire monter les McKee, annonça-t-elle dans l'ascenseur. Et puis faut pas que j'oublie de téléphoner à ma sœur.

L'appartement était au dernier étage – un petit salon, une petite salle à manger, une petite chambre à coucher et une salle de bains. Le salon s'encombrait jusqu'aux portes d'une collection de sièges en tapisserie d'un format disproportionné, si bien qu'on y trébuchait à chaque pas sur de belles dames se trémoussant dans des escarpolettes aux jardins de Versailles. Une seule image au mur : une photo exagérément agrandie représentant, à première vue, une poule perchée sur un rocher estompé de brouillard. Avec un peu de recul, la poule se transformait en un bonnet et le rocher en un visage de vieille femme corpulente qui laissait tomber un sourire dans la pièce. Plusieurs numéros des *Potins de New-York* jonchaient la table, pêle-mêle avec un exemplaire d'un roman douceâtre et tout un assortiment de revues à scandale. Mrs. Wilson

s'occupa en premier lieu de son chien. Non sans maugréer, le groom de l'ascenseur alla chercher un peu de paille et du lait, à quoi, de sa propre initiative, il ajouta une boîte de biscuits de chien – énormes et fort durs. L'un d'eux se décomposa apathiquement tout l'après-midi dans la soucoupe de lait. Entre temps, Tom avait sorti une bouteille de whisky d'un secrétaire fermé à clef. Je n'ai été ivre que deux fois dans ma vie. La seconde, ce fut cet après-midi-là. C'est pourquoi tout ce qui arriva me paraît recouvert de brume, bien que l'appartement fût inondé de soleil jusqu'à huit heures passées. Assise sur les genoux de Tom, Mrs. Wilson téléphona à plusieurs personnes ; puis il n'y eut plus de cigarettes et je sortis en acheter à la pharmacie du coin. Quand je revins, le couple s'était éclipsé. Je m'assis discrètement dans le salon et lus un chapitre du roman que je pris sur la table. Je ne sais si c'est parce que cette prose était du pur charabia ou parce que le whisky déformait tout dans ma cervelle, mais cela me fit l'effet de n'avoir ni queue ni tête.

À l'instant même où Tom et Myrtle effectuaient leur rentrée (à partir du premier

verre, Mrs. Wilson et moi nous nous interpellions par nos petits noms) les invités commencèrent à arriver.

Catherine, la sœur de Mrs. Wilson, était une fille élancée, l'air averti, d'une trentaine d'années, aux cheveux rouges coupés courts de façon à former une masse solide et lisse et que la poudre dotait d'un teint d'une blancheur laiteuse. Ses sourcils épilés étaient peints selon une courbe qu'elle voulait plus affriolante, mais les efforts de la nature pour reconstituer le tracé primitif donnaient à son visage l'air d'avoir été estompé. Sa marche s'accompagnait du cliquetis d'innombrables bracelets en terre cuite qui glissaient sans cesse le long de ses bras. Elle entra avec la hâte d'une maîtresse de maison en jetant sur les meubles un regard de propriétaire, si bien que je me demandai si elle vivait dans l'appartement. Mais quand je lui posai la question, elle rit sans mesure, répéta ma phrase à voix haute et me dit qu'elle vivait à l'hôtel avec une amie.

M. McKee était un être pâlot et efféminé qui

occupait l’appartement au-dessous. On voyait qu’il venait de se raser, car une tache de savon était restée sur sa pommette. Il s’appliqua à saluer avec respect chacun des membres de la société. Il m’informa qu’il « s’occupait d’art » ; par la suite je compris qu’il était photographe et l’auteur du trouble agrandissement de la mère de Mrs. Wilson qui flottait sur le mur comme un ectoplasme. Sa femme était criarde, languide, belle et répugnante. Elle m’informa avec orgueil que son mari l’avait photographiée cent vingt-sept fois depuis leur mariage.

Mrs. Wilson avait encore changé de vêtements. Elle portait maintenant une robe d’après-midi très ornée, en chiffon crème, qui froufroutait quand elle circulait dans la pièce de son allure décidée. Sous l’influence du costume, sa personnalité s’était modifiée. L’intense vitalité que j’avais remarquée dans le garage avait cédé le pas à une hauteur impressionnante. L’affectation brutale de son rire, de ses gestes, de ses affirmations alla croissant de minute en minute ; à mesure qu’elle s’épanchait, le salon se rétrécissait autour d’elle, si bien qu’elle finit par

donner l’impression de tourner sur un pivot grinçant dans l’air fumeux.

– Ma chère, disait-elle à sa sœur d’une voix de tête aiguë et maniérée, la plupart des gens ne pensent qu’à vous rouler. Ils ne songent qu’à l’argent. La semaine dernière j’ai fait venir une femme pour m’examiner les pieds et quand elle m’a remis sa note, t’aurais cru qu’elle m’avait ôté *l’appendicite.*

– Quel était le nom de cette femme ? demanda Mrs. McKee.

– Mrs. Eberhardt. Elle examine les pieds des gens à domicile.

– J’adore votre robe, fit Mrs. McKee. Elle est ravissante.

Mrs. Wilson repoussa cet éloge d’un haussement dédaigneux de ses sourcils.

– C’est une vieillerie, fit-elle. Je ne la mets que quand ça m’est égal quelle tournure que j’ai.

– Mais elle fait un effet merveilleux sur vous, si vous comprenez ce que je veux dire, reprit Mrs. McKee. Si Chester pouvait seulement vous

prendre dans cette pose, je crois qu'il ferait quelque chose d'épatant.

Tout le monde regarda Mrs. Wilson en silence. Elle écarta une mèche de ses yeux et nous rendit notre regard avec un sourire éblouissant. M. McKee la contempla fixement, la tête penchée, en passant la main à plusieurs reprises avec lenteur devant sa figure.

– Moi, je changerais la lumière, fit-il au bout d'un moment. Je ferais ressortir le modelé des traits. Puis j'essaierais de prendre tous les cheveux de derrière.

– Moi, je ne toucherais pas à la lumière, cria Mrs. McKee, je trouve qu'elle...

Son mari fit « chut ! » et tous nous regardâmes de nouveau le sujet. Là-dessus, Tom Buchanan bâilla de manière à être entendu et se leva.

– Vous, les McKee, vous allez boire un coup, dit-il. Myrtle, redonne de la glace et de l'eau minérale avant que tout le monde s'endorme.

– J'ai dit au groom pour la glace.

Myrtle leva les sourcils, désespérée du peu de

fond que l’on peut faire sur les sous-ordres : « Ces gens-là ! Il faut être tout le temps sur leur dos ! » Elle me regarda et rit sans motif. Puis elle se jeta sur le chien, l’embrassa avec extase et pénétra dans la cuisine, comme si une douzaine de maîtres queux l’y attendaient.

– J’ai fait plusieurs choses pas mal du tout à Long-Island, affirma M. McKee.

Tom le regarda, ahuri.

– J’en ai encadré deux qui sont en bas.

– Deux quoi ? demanda Tom.

– Deux études. L’une je l’appelle « Montauk Point – Les Mouettes », et l’autre je l’appelle « Montauk Point – La Mer ».

Sœur Catherine s’assit près de moi sur le divan.

– Vous habitez à Long-Island, vous aussi ? me demanda-t-elle.

– J’habite West-Egg.

– Ah ! Vraiment ? J’y ai assisté à une fête il y a environ un mois. Chez un monsieur qui

s’appelle Gatsby. Vous connaissez ?

– C’est mon voisin.

– Eh bien, on dit qu’il est le neveu ou le cousin du Kaiser. C’est de là que vient toute sa galette.

– Pas possible ?

Elle hocha la tête.

– Il me fait peur. Pour rien au monde j’voudrais qu’il puisse mettre son nez dans mes affaires.

L’énoncé de ces passionnants renseignements sur mon voisin fut interrompu par Mrs. McKee qui, montrant Catherine du doigt, s’écria tout à coup :

– Chester, je crois que tu ferais quelque chose de bien d’après *elle.*

Mais M. McKee se contenta de hocher la tête d’un air ennuyé et concentra toute son attention sur Tom.

– J’aimerais travailler encore à Long-Island, s’il m’était possible de me faire présenter. Tout

ce que je demande, c'est qu'on me mette le pied dans l'étrier.

– Demandez ça à Myrtle, fit Tom avec un court et bruyant éclat de rire comme Mrs. Wilson rentrait, chargée d'un plateau. Elle vous donnera une lettre d'introduction, pas vrai, Myrtle ?

– Je lui donnerai quoi ? demanda-t-elle, interloquée.

– Tu donneras à McKee une lettre d'introduction pour ton mari, pour qu'il puisse faire quelques études d'après lui.

Ses lèvres remuèrent sans bruit un instant tandis qu'il improvisait : « George B. Wilson à la Pompe à essence », ou quelque chose de ce genre.

Catherine se pencha à me toucher et murmura dans mon oreille :

– Ni l'un ni l'autre ne peuvent souffrir la personne avec laquelle ils sont mariés.

– Ah ! Oui ?

– C'est comme je vous le dis.

Elle regarda Myrtle, puis Tom, et reprit :

– Moi je dis une chose : pourquoi continuer à vivre ensemble quand on ne peut pas se souffrir ? Si j'étais eux, je divorcerais et me marierais ensemble tout de suite.

– Alors, elle n'aime pas Wilson ?

La réponse me fit sursauter. Elle vint énoncée par Myrtle, qui m'avait entendu, en termes aussi violents qu'obscènes.

– Vous voyez ! s'écria Catherine, triomphante. Puis elle baissa de nouveau la voix : « En réalité, c'est sa femme à lui qui les sépare. Elle est catholique et les catholiques n'admettent pas le divorce. »

Daisy n'était pas catholique. Le « fini » du mensonge me choqua.

– Quand ils se marieront, continua Catherine, ils iront vivre dans l'Ouest jusqu'à ce que l'affaire soit oubliée.

– Il serait plus discret d'aller en Europe.

– Oh ! ça vous plaît, l'Europe ? s'exclama-t-elle inopinément. Moi j'arrive de Monte-Carlo.

– Vraiment ?

– Pas plus tard que l’année dernière. J’y étais allée avec une amie.

– Vous y êtes restées longtemps ?

– Non, Monte-Carlo et retour, c’est tout. Nous y sommes allées par Marseille. On avait plus de douze cents dollars en partant, mais on nous les a filoutés en deux jours dans les salons particuliers. On a eu un mal de chien pour rentrer, ça je peux le dire. Bon Dieu ce que j’ai pu la détester, cette ville !

Le ciel de cette fin d’après-midi s’épanouit un instant à la fenêtre comme le miel azuré de la Méditerranée – puis la voix perçante de Mrs. McKee me rappela dans la pièce.

– Moi aussi j’ai failli faire une gaffe, déclara-t-elle vigoureusement. J’ai failli épouser un petit youpin qui était après moi depuis des années. Moi je savais qu’il était mon inférieur. Tout le monde me répétait : Lucile, cet homme est de beaucoup ton inférieur ! Mais si je n’avais pas rencontré Chester, il m’aurait eue, c’est certain.

– Oui, mais écoutez, fit Myrtle Wilson en hochant la tête de bas en haut, vous, au moins, vous ne l’avez pas épousé.

– Je le sais bien.

– Tandis que moi, je l’ai épousé, continua Myrtle avec ambiguïté. Voilà toute la différence qu’il y a entre votre cas et le mien, ma chère.

– Pourquoi que tu as fait ça, Myrtle ? demanda Catherine. Personne ne te forçait.

Myrtle réfléchit un moment.

– Je l’ai épousé parce que je croyais que c’était un gentleman, dit-elle enfin. Je croyais que c’était quelqu’un de distingué, mais il n’était pas digne de lécher mes souliers.

– Tu as été folle de lui un certain temps, dit Catherine.

– Moi, folle de lui ? cria Myrtle avec incrédulité. Qui c’est qui dit que j’étais folle de lui ? J’ai pas plus été folle de lui que de cet homme-là.

Elle me montra soudain du doigt et tout le monde me regarda d’un air accusateur. Je

m'efforçai de montrer par l'expression de mon visage que je n'avais joué aucun rôle dans son passé.

– Je n'ai été folle que le jour où je l'ai épousé. J'ai vu de suite que j'avais fait une gaffe. Il avait emprunté à quelqu'un son meilleur complet pour le mariage, sans même m'en souffler mot, et puis l'homme est venu le chercher un jour qu'il était sorti. « Oh ! c'est à vous le complet ? que je lui fais. Première nouvelle ! » Mais je le lui ai rendu. Après, je me suis jetée sur mon lit et j'ai pleuré tout l'après-midi comme une Madeleine.

– Elle devrait vraiment le quitter, résuma Catherine à mon intention. Voilà onze ans qu'ils vivent au-dessus de ce garage. Et Tom est le premier petit ami qu'elle a jamais eu.

La bouteille de whisky – c'était la deuxième – passait de main en main. Seule s'abstenait Catherine qui, disait-elle, n'avait pas besoin de ça pour être gaie. Tom sonna le concierge et l'envoya chercher je ne sais quels sandwiches renommés, qui à eux seuls composaient un repas complet. Je voulais m'en aller, pour marcher vers

le parc dans la mollesse du crépuscule, mais chaque fois que j'essayais de partir, je m'empêtrais dans quelque discussion ardente et échevelée qui me rasseyait de force, comme avec des cordes, dans mon fauteuil. Et pourtant, très haut au-dessus de la ville, notre rangée de fenêtres dorées contenait sans doute une part de l'humain mystère aux yeux du passant distrait qui peut-être la regardait au même moment de la rue où l'ombre s'entassait. Et moi j'étais aussi ce passant, le front levé, interrogateur. J'étais à la fois dedans et dehors, enchanté et repoussé par l'inépuisable diversité de la vie.

Myrtle tira sa chaise contre la mienne et soudain son haleine chaude me souffla le récit de sa première rencontre avec Tom.

– C'était sur les deux places en face l'une de l'autre qui sont toujours les dernières qui restent libres dans le train. J'allais à New-York voir ma sœur et passer la nuit avec elle. Lui était en habit et souliers vernis et je ne pouvais ôter les yeux de dessus lui, mais chaque fois qu'il me regardait, il fallait que je fasse semblant de contempler la

réclame qu'il avait au-dessus de sa tête. En sortant de la gare, il était à côté de moi, son plastron blanc pressé contre mon bras et je lui dis que j'allais faire venir un agent mais il savait que je bluffais. J'étais si troublée qu'en montant en taxi avec lui je ne me rendais pas tout à fait compte que ce n'était pas dans le métro que j'entrais. Je me répétais sans cesse : On ne vit qu'une fois, on ne vit qu'une fois.

Elle se tourna vers Mrs. McKee et emplit la pièce de son rire artificiel.

– Ma chère, je vous ferai cadeau de cette robe dès que je n'en aurai plus besoin. Je dois m'en acheter une autre demain. Je fais faire une liste de tout ce qu'il me faut. Un massage, une ondulation, un collier pour le chien, un de ces ravissants petits cendriers avec un ressort qu'on touche et une couronne avec un ruban noir pour la tombe de maman qui durera tout l'été. Faut que j'en fasse une liste pour que je n'oublie rien de ce que j'ai à faire.

Il était neuf heures – presque tout de suite après je consultai ma montre et constatai qu'il

était dix heures. M. McKee dormait sur sa chaise, les poings serrés sur les cuisses comme un homme d'action devant l'objectif. Tirant mon mouchoir, j'essuyai sur sa joue la tache de savon qui m'avait agacé tout l'après-midi.

Assis sur la table, le petit chien regardait la fumée avec des yeux aveugles, poussant de temps à autre un léger gémissement. Des gens disparaissaient, réapparaissaient, faisaient des projets pour aller quelque part, puis égaraient leurs interlocuteurs, se cherchaient pour se retrouver quelques pas plus loin. Un peu avant minuit, Tom Buchanan et Mrs. Wilson se dressèrent, face à face, discutant d'une voix passionnée, sur le point de savoir si Mrs. Wilson avait le droit de prononcer le nom de Daisy.

– Daisy ! Daisy ! Daisy ! hurlait Mrs. Wilson. Je le dirai toutes les fois que ça me chantera ! Daisy ! Dai...

D'un geste court et bien calculé, Tom Buchanan lui cassa le nez avec le revers de la main.

Puis il y eut des serviettes sanglantes sur le

carrelage de la salle de bains, des voix de femmes, grondeuses, et, planant sur le tumulte, un long cri de douleur entrecoupé. M. McKee, s'étant réveillé, se mit en marche, tout ahuri, vers la porte. À mi-chemin il se retourna pour contempler la scène – sa femme et Catherine grondaient et consolaient à la fois, des objets divers dans les mains, en trébuchant ici et là sur les meubles entassés, et, sur le divan, le corps en proie au désespoir, saignant abondamment, et qui cherchait à étaler un numéro des *Potins de New-York* sur les tapisseries de Versailles. Puis M. McKee fit volte-face et se remit en route. Cueillant mon chapeau sur le lustre, je lui emboîtai le pas.

– Venez déjeuner un de ces jours, fit-il comme nous descendions, tout gémissants, dans l'ascenseur.

– Où ça ?

– N'importe où.

– Ôtez vos mains de dessus le levier, fit le groom d'un ton sec.

– Je vous demande pardon, fit M. McKee avec dignité. Je ne m'étais pas aperçu que je le touchais.

– Entendu, dis-je, avec plaisir.

... Je fus debout contre son lit, lui assis entre les draps, vêtu de son gilet et de son caleçon, un vaste portefeuille entre les mains.

– La Belle et la Bête... Solitude... Vieux cheval de labour... Pont de Brook'n.

Puis je fus étendu, à moitié endormi, au premier étage – il faisait froid – de la gare de Pennsylvanie, les yeux collés sur la *Tribune* du matin, attendant le train de quatre heures.

3

La musique s’épanouit aux soirs de cet été dans la maison de mon voisin. Dans ses bleus jardins des hommes et des jeunes femmes passèrent et repassèrent comme des phalènes parmi les chuchotements, le champagne et les étoiles. L’après-midi, à marée haute, je regardais ses invités plonger du haut de la charpente dressée sur son radeau ou s’offrir au soleil sur le sable brûlant de la plage, tandis que ses deux canots automobiles fendaient l’eau du détroit, remorquant des « aquaplanes » sur des cataractes d’écume. En fin de semaine, sa Rolls se transformait en autobus, charriant les invités de la ville au château, et vice versa, de neuf heures du matin jusqu’à minuit passé, cependant que sa camionnette Ford s’affairait, tel un hanneton jaune, pour être à la gare à l’arrivée de tous les trains. Et les lundis dix domestiques, y compris un jardinier surnuméraire, travaillaient toute la

journée, armés de lavettes, de brosses, de marteaux et de sécateurs, à réparer les ravages de la nuit précédente.

Tous les vendredis, cinq grandes caisses d'oranges et de citrons arrivaient de chez un fruitier de New-York – tous les lundis, les mêmes oranges et les mêmes citrons sortaient par la porte de service en une pyramide de moitiés vidées de pulpe. Dans la cuisine il y avait un appareil capable d'extraire le jus de deux cents oranges en une demi-heure, mais il fallait qu'un valet appuyât deux cents fois de suite sur un petit bouton avec le pouce.

Une fois au moins par quinzaine, un détachement de décorateurs arrivait avec plusieurs centaines de mètres de toile et une quantité de lumières de couleur suffisante pour transformer le parc de Gatsby en un gigantesque arbre de Noël. Sur des tables, garnies de hors-d'œuvre luisants, s'entassaient des jambons épicés et cuits au four parmi des salades multicolores comme des manteaux d'arlequin, des pâtés de porc et des dindes qu'un sortilège

avait teintes de brun doré. Dans la galerie principale, on installait un bar muni de son appuie-pied en cuivre et garni de gin, de liqueurs et de cordiaux depuis si longtemps oubliés que la plupart des invités étaient trop jeunes pour les distinguer les uns des autres.

Vers sept heures arrive l'orchestre, non pas un petit orchestre de cinq exécutants, mais une pleine fosse de hautbois, trombones et saxophones, de violes, de clarinettes et de piccolos, de tambours altos et bassos. Les derniers nageurs sont rentrés de la plage et s'habillent dans les chambres ; les autos de New-York sont garées, cinq de front, dans l'allée, et déjà les galeries, les salons et les vérandas s'égaient de couleurs, de cheveux coupés suivant d'étranges modes et de châles qui éclipsent tous les rêves de Castille. Le bar fonctionne à plein rendement et les cocktails flottent sur des plateaux dans le parc qu'ils imprègnent de leurs parfums, si bien que bientôt l'air se met à vibrer de bavardages et de rires, d'insinuations nonchalantes, de présentations sitôt oubliées que faites et d'enthousiastes rencontres entre femmes

qui n’ont jamais connu leurs noms respectifs.

Les lumières s’avivent à mesure que la terre accomplit l’embardée qui la détourne du soleil : à présent l’orchestre joue une musique jaune-cocktail et le chœur des voix monte d’un ton. De minute en minute, le rire devient plus facile, s’épanche avec plus de prodigalité, s’écoule comme d’une coupe qu’un mot joyeux suffirait à renverser. Les groupes changent plus rapidement, s’enflent de nouveaux arrivés, se dissolvent et se reforment, le temps de prendre haleine ; déjà on voit des vagabondes, filles confiantes qui font la navette ici et là, parmi leurs sœurs plus corpulentes et plus stables, deviennent pendant un instant vibrant et gai le centre d’un groupe, puis, animées par leur triomphe, s’éloignent en glissant sur l’océan changeant des visages, des voix et des couleurs, sous la lumière qui change sans cesse.

Soudain une de ces bohémiennes, vêtue d’une robe qui la transforme en une tremblotante opale, cueille un cocktail dans l’atmosphère, l’avale d’un trait pour se donner courage et, agitant les

mains comme le danseur Frisco, danse seule sur la plate-forme de toile. Un silence se fait ; l'obligeant chef d'orchestre altère pour elle le rythme et des rires éclatent quand circule la nouvelle, fausse d'ailleurs, que c'est la doublure de Gilda Gray, l'étoile des Folies. La fête a commencé.

Je crois bien que le premier soir où j'allais chez Gatsby, j'étais un des rares assistants qui eussent été invités. On n'y était point invité – on y allait sans plus de cérémonie. On montait dans des autos qui vous menaient à Long-Island et, je ne sais comment, on se trouvait déposé devant la porte de Gatsby. Une fois là, on était présenté par quelqu'un qui connaissait Gatsby ; ceci fait, on se conduisait suivant l'étiquette de mise dans un quelconque Luna-Park. Il arrivait que, venu à la fête avec une simplicité de cœur qui tenait lieu de carte d'admission, on s'en retournât sans même avoir fait la connaissance de son hôte.

Moi, j'avais été invité suivant les règles. Un chauffeur en uniforme œuf de rouge-gorge avait traversé ma pelouse de bonne heure ce samedi-là,

porteur d'un billet étonnamment cérémonieux de son patron : tout l'honneur serait pour Gatsby, disait le carton, si je voulais bien assister à sa « petite réunion » du soir même. Il m'avait aperçu à plusieurs reprises, avait depuis longtemps l'intention de me rendre visite, mais un bizarre enchaînement de circonstances l'en avait empêché – signé Jay Gatsby, d'une écriture impressionnante.

En flanelle blanche, je me transportai sur son gazon un peu après sept heures et me mis à errer, assez mal à mon aise, au milieu des remous et des tourbillons de gens qui m'étaient inconnus – bien que de-ci de-là il y eût des figures déjà remarquées dans le train de banlieue. Je fus immédiatement frappé par la quantité de jeunes Anglais que contenait la foule – tous bien vêtus, tous l'air un peu affamés, tous conversant à voix basse et fervente avec des Américains solides et prospères. J'étais sûr qu'ils vendaient quelque chose : actions, assurances ou autos. Tout au moins, ils sentaient avec une intensité douloureuse l'argent facile à prendre qui circulait aux alentours, convaincus qu'il serait leur pour

peu qu'ils prononçassent quelques paroles sur le ton qu'il fallait.

Sitôt arrivé, je me mis à la recherche de mon hôte, mais les deux ou trois personnes auprès desquelles je m'enquis de lui me regardèrent si étonnées et nièrent avec une telle véhémence qu'elles fussent au courant de ses déplacements que je me glissai vers la table aux cocktails – unique endroit dans le jardin où un homme privé d'une compagne pouvait s'attarder sans se révéler solitaire et désorienté.

Par pur embarras, j'allais m'enivrer à en hurler, quand, sortant de la maison, Jordan Baker se posta sur le perron de marbre, légèrement penchée en arrière, les yeux abaissés vers le jardin qu'elle se mit à examiner avec un intérêt dédaigneux.

Que je fusse ou non le bienvenu, je jugeai nécessaire de m'attacher à quelqu'un avant de me laisser aller à adresser des paroles cordiales aux passants.

Je rugis : « Hello ! » et m'avançai vers elle. Ma voix résonna d'un timbre inaccoutumé à

travers le parc.

– Je pensais bien que vous étiez ici, répondit Jordan d'un air distrait tandis que je montais vers elle. Je me rappelais que vous viviez à côté de...

Elle me tendit la main, mais sans chaleur, comme pour me promettre qu'elle s'occuperait de moi dans un instant, et prêta l'oreille à deux jeunes filles en robes jaunes de sœurs jumelles, qui s'étaient arrêtées au pied du perron.

– Hello ! crièrent-elles à la fois. Je regrette que vous n'ayez pas gagné !

Cela, c'était pour le match de golf. Elle avait perdu la semaine dernière dans les finales.

– Vous ignorez qui nous sommes, dit une des filles en jaune, mais nous vous avons rencontrée ici, il y a un mois.

– Vous vous êtes teint les cheveux depuis, fit remarquer Jordan.

Je sursautai, mais les jeunes filles s'étaient paisiblement éloignées et le commentaire s'adressa à une lune prématurée, sortie sans doute, comme le souper, d'un des paniers du

fournisseur. Le mince bras doré de Jordan posé sur le mien, nous descendîmes les marches et nous nous promenâmes dans le jardin. Un plateau de cocktails glissa vers nous dans le crépuscule et nous prîmes place à une table avec les deux filles en jaune et trois hommes, qu'on présenta tous trois sous le nom de M. M-m-m-m.

– Vous venez souvent à ces fêtes ? demanda Jordan à sa voisine.

– La dernière fois c'est quand je vous ai rencontrée, répondit la jeune fille d'une voix alerte et assurée.

Elle se tourna vers sa voisine : « Et toi, Lucile, c'est pas comme ça pour toi ? »

C'était comme ça pour Lucile.

– J'aime venir ici, fit Lucile. Comme je ne fais jamais que ce qui me passe par la tête, je m'amuse toujours. La dernière fois, j'ai déchiré ma robe après une chaise et il me demanda mon nom et mon adresse. Dans la semaine, je recevais un paquet de chez Croirier avec une robe de soirée, toute neuve, dedans.

– Vous l’avez gardée ? s’enquit Jordan.

– Moi ? Mais bien sûr. Je comptais la mettre ce soir, mais elle est trop large de ceinture, et il faut que je la fasse arranger. Elle est bleu gaz avec perles lavande. Deux cent soixante-quinze dollars.

– Il y a quelque chose d’étrange chez un homme qui fait une chose comme ça, fit l’autre fille avec conviction. Il ne veut pas avoir d’ennuis avec qui-que-ce-soit.

– Qui ça ? demandai-je.

– Gatsby. Quelqu’un m’a dit...

Les deux filles et Jordan se penchèrent l’une vers l’autre confidentiellement.

– ... qu’il paraît qu’il a tué un homme dans le temps.

Un frisson passa sur nous tous. Les trois M. M-m-m-m. se penchèrent et prêtèrent l’oreille avec empressement.

– Je ne crois pas que ce soit tant *cela,* chicana Lucile avec scepticisme ; c’est plutôt qu’il faisait de l’espionnage pour les Allemands pendant la

guerre.

Un des trois messieurs hocha la tête en signe d'approbation.

– Moi je tiens cela d'un homme qui le connaît comme sa poche, qui a été élevé avec lui en Allemagne, nous assura-t-il d'un air profondément convaincu.

– Oh ! non, fit la première jeune fille, ça ne peut être ça, puisqu'il servait dans l'armée américaine pendant la guerre.

Comme notre crédulité refluait vers elle, elle se pencha avec enthousiasme :

– Regardez-le pour voir quand il croit que personne ne l'observe. Moi, je parie qu'il a tué.

Ses yeux se rétrécirent ; elle frissonna. Lucile frissonna. Nous nous retournâmes tous pour chercher des yeux Gatsby. C'était un véritable tribut au romanesque des suppositions inspirées par cet homme que rendaient ces gens en chuchotant à son sujet, eux qui en ce monde avaient trouvé si peu de choses dont ils crussent nécessaire de parler à voix basse.

On servait le premier souper – un autre devait suivre après minuit – et Jordan m'invita à me mettre à sa table, à l'autre bout du jardin. Il y avait là trois couples légitimes et le compagnon de Jordan, un tenace étudiant fort adonné aux insinuations violentes et manifestement convaincu que tôt ou tard Jordan finirait par lui accorder l'usufruit de sa personne à un degré plus ou moins complet. Au lieu de se disperser, cette société avait maintenu une homogénéité fort digne et assumé la fonction de représenter l'aristocratie sérieuse du pays – East-Egg condescendant à fréquenter West-Egg et prudemment en garde contre sa spectroscopique gaieté.

Au bout d'une demi-heure gâchée en efforts assez peu adéquats aux circonstances, Jordan chuchota à mon oreille :

– Plaquons ces gens ; ils sont trop distingués pour moi.

Nous nous levâmes. Elle expliqua que nous allions chercher notre hôte : je ne lui avais pas encore été présenté et cela me gênait. L'étudiant

hocha la tête d'un air cynique et attristé.

Le bar, où nous jetâmes tout d'abord un coup d'œil, était plein de monde, mais Gatsby ne s'y trouvait pas. Jordan ne put l'apercevoir du haut du perron et il n'était point dans la véranda. Au hasard, nous poussâmes une porte d'aspect solennel et nous pénétrâmes dans une haute bibliothèque gothique, garnie de boiseries en chêne sculpté à l'anglaise et probablement transportée, tout entière, de quelque château en ruine d'au-delà des mers.

Un homme gras, d'âge moyen, portant d'énormes lunettes qui lui donnaient l'apparence d'un hibou, était perché, dans un état d'ivresse assez avancé, sur le bord d'une vaste table. Il regardait avec fixité et une concentration dépourvue d'assurance les rayons chargés de livres. En nous entendant entrer, il se retourna nerveusement et examina Jordan de la tête aux pieds.

– Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il.

– De quoi donc ?

Il agita la main vers les rayons.

– De ça. Inutile de vérifier. C'est déjà fait. Ils sont vrais.

– Les livres ?

Il hocha la tête.

– Absolument vrais. Ils ont des pages et tout ce qui s'ensuit. Moi je croyais qu'ils étaient en carton. Eh bien, pas du tout. Ce sont de vrais livres. Pages et... Vous allez voir.

Ne doutant pas un instant de notre scepticisme, il se précipita vers les rayons et revint chargé du tome 1 des *Conférences* de Stoddard.

– Vous voyez ! cria-t-il triomphalement. C'est pas du chiqué. J'ai été bien attrapé. Ce type est un metteur en scène de premier ordre. Quelle perfection ! Quel art ! Quel réalisme ! Et puis il sait où s'arrêter – n'a pas coupé les pages. Mais que voulez-vous ? À quoi pouvait-on s'attendre ?

Il m'arracha le livre et se hâta de le remettre sur son rayon, en marmottant que si on ôtait une seule brique, la bibliothèque était capable de

s’écrouler.

– Qui vous a amenés ? s’informa-t-il, ou êtes-vous venus tout seuls ? Moi, on m’a amené. La plupart des gens qui sont ici, on les a amenés.

Jordan le regarda, alerte, gaie, sans répondre.

– J’ai été amené par une femme qui s’appelle Roosevelt, continua-t-il. Mrs. Claude Roosevelt. Vous connaissez ? Je l’ai rencontrée la nuit dernière, quelque part. Je suis ivre depuis une semaine. J’ai pensé que ça me dessaoulerait de m’asseoir un moment dans une bibliothèque.

– Et ça vous a réussi ?

– Un tout petit peu, je crois. Peux pas encore me prononcer. Je ne suis ici que depuis une heure. Je vous ai dit pour les livres ? Ce sont de vrais livres. Ils sont...

– Vous nous l’avez dit.

Nous échangeâmes gravement avec lui des poignées de main et retournâmes dans le jardin.

On dansait maintenant sur le parquet de toile ; des hommes âgés poussaient devant eux des jeunes filles en traçant d’éternels cercles

dépourvus de grâce ; des couples orgueilleux s'étreignaient tortueusement, suivant les rites de la mode, et tournaient dans les coins. Beaucoup de filles dansaient seules, avec personnalité, ou soulageaient quelques instants l'orchestre du labeur des banjos ou de la batterie. Vers minuit, l'hilarité avait grandi. Un ténor célèbre avait chanté en italien et un contralto notoire en jazz. Entre les numéros, des gens se livraient à des excentricités, un peu partout dans le jardin, tandis que des rafales d'un rire niais et béat s'élevaient vers le ciel estival. Un couple de jumeaux de théâtre, qui n'étaient autres que les jeunes filles en jaune, jouèrent un sketch habillées en bébés. On servait le champagne dans des verres plus vastes que des rince-bouche. La lune était plus haute et, flottant dans le détroit, il y avait un triangle d'écailles d'argent, qui tremblait un peu au sec friselis en fer-blanc des banjos installés sur la pelouse.

J'étais toujours avec Jordan Baker. Nous étions assis à une table avec un homme à peu près de mon âge et une petite fille mal élevée, qui, sur la moindre provocation, s'abandonnait à un rire

irrépressible. Je m’amusais à présent. J’avais bu deux rince-bouche de champagne et la scène s’était muée sous mes yeux en quelque chose de significatif, d’élémentaire et de profond.

Pendant une accalmie des réjouissances, l’homme me fit un sourire.

– Votre visage m’est familier, dit-il avec politesse. Ne faisiez-vous pas partie de la Troisième Division pendant la guerre ?

– Mais oui. J’appartenais au 9e bataillon de Mitrailleurs.

– Moi, je suis resté au 7e d’Infanterie jusqu’à juin 1918. Je savais bien que je vous avais vu quelque part.

Nous parlâmes un instant de certains villages, gris et humides, de France. Sans doute demeurait-il aux environs, car il me dit qu’il venait d’acheter un hydroplane et qu’il comptait l’essayer le lendemain matin.

– Voulez-vous venir avec moi, vieux frère ? On ne s’éloignera pas du rivage, le long du Détroit.

– À quelle heure ?

– À l’heure qui vous conviendra.

J’allais lui demander son nom quand Jordan se tourna vers moi en souriant.

– Vous vous amusez maintenant ? s’enquit-elle.

– Oui, beaucoup mieux.

Je me retournai vers mon nouvel ami :

– Voyez-vous, des fêtes comme celle-ci, je n’y suis pas habitué. Je n’ai même pas vu le maître de céans. J’habite par là... (J’agitai la main dans la direction de la haie invisible) et ce Gatsby m’a envoyé son chauffeur avec une invitation.

Il me regarda un moment comme s’il ne comprenait pas.

– C’est moi, Gatsby, fit-il tout à coup.

– Quoi ! m’écriai-je. Oh ! je vous demande pardon !

– Je croyais que vous saviez, vieux frère. J’ai bien peur de ne pas être un très bon maître de maison.

Il sourit avec compréhension – beaucoup mieux qu’avec compréhension. C’était un de ces rares sourires, doués de la faculté de rassurer, qu’on rencontre, quand on a de la chance, quatre ou cinq fois dans sa vie. Il affrontait un instant – ou paraissait affronter – le monde extérieur dans son ensemble, pour se concentrer ensuite sur *vous*, avec un parti pris irrésistible en votre faveur. Il ne vous comprenait qu’autant que vous désiriez être compris, il croyait en vous dans la mesure où vous auriez voulu croire en vous-même, il vous persuadait qu’il avait exactement de vous l’impression que, en mettant tout au mieux, vous espériez produire. À ce moment précis, le sourire s’évanouit – et je n’eus plus devant moi qu’un jeune et élégant mauvais sujet, âgé de trente et un ou trente-deux ans, dont le langage recherché frisait l’absurdité. Un peu avant qu’il se fût présenté, j’avais fortement eu l’impression qu’il cherchait ses mots avec soin.

Au moment même où M. Gatsby s’identifiait, un valet de chambre accourait pour l’informer que Chicago le demandait au téléphone. Il s’excusa d’une légère inclination de tête qui

s'adressa à chacun de nous tour à tour.

– Si vous désirez quelque chose, vieux frère, vous n'avez qu'à parler, me dit-il avec force. Excusez-moi. Je vous rejoindrai plus tard.

Lui parti, je me tournai tout de suite vers Jordan – j'éprouvais le besoin de l'assurer de ma surprise. Je m'étais attendu à trouver en M. Gatsby un personnage rougeoyant et replet, entre deux âges.

– Qui est-ce ? demandai-je. Le savez-vous ?

– Rien qu'un homme qui s'appelle Gatsby.

– Je veux dire, d'où vient-il ? Et qu'est-ce qu'il fait ?

– Vous voilà, vous aussi, parti sur ce sujet, répondit-elle avec un sourire las. Eh bien, il m'a dit une fois qu'il a été à Oxford.

Un fond de tableau commença à se composer vaguement derrière lui, mais la phrase suivante le dissipa.

– Toutefois, je n'en crois rien.

– Et pourquoi ?

– Je l’ignore, insista-t-elle. Mais je ne pense pas qu’il y soit jamais allé.

Quelque chose dans le ton de sa voix me rappela l’autre jeune fille (« Je crois qu’il a tué un homme »). Ma curiosité en fut stimulée. J’aurais accepté sans le mettre en doute le renseignement que Gatsby était issu des marécages de la Louisiane ou des bas quartiers de New-York. Cela aurait été compréhensible. Mais – je le croyais du moins, dans mon inexpérience de provincial – les jeunes gens ne sortaient point froidement de nulle part pour acheter des palais sur le détroit de Long-Island.

– Quoi qu’il en soit, il reçoit beaucoup de monde à la fois, fit Jordan en changeant le sujet avec un dégoût bien urbain pour le concret. Et moi j’aime les grandes réceptions. Elles ont un caractère si privé. Dans les petites, il n’y a jamais d’intimité.

Il y eut un « boum ! » de grosse caisse et la voix du chef d’orchestre s’éleva soudain au-dessus du hourvari.

– Mesdames et messieurs, à la requête de

M. Gatsby, nous allons avoir l'honneur de vous jouer l'œuvre la plus récente de M. Vladimir Tostoff, qui fit sensation à Carnegie-Hall, au mois de mai. Si vous lisez les journaux, vous savez quelle fut cette sensation.

Il sourit avec une condescendance joviale et ajouta :

– Une grrrande sensation !

Rire général.

– Le morceau, reprit-il avec énergie, est de Vladimir Tostoff et s'intitule « L'Histoire universelle racontée par le jazz. »

La nature de la composition de M. Tostoff m'échappa, car, au moment même où elle commençait, mes yeux tombèrent sur Gatsby, qui, debout et seul sur les degrés de marbre, regardait les groupes l'un après l'autre d'un air approbateur. Sa peau tannée se tendait sur son visage d'une façon seyante et on aurait dit qu'il se faisait couper les cheveux tous les jours. Je ne voyais en lui rien de sinistre. Je me demandai si le fait même qu'il s'abstenait de boire ne

contribuait pas à le distinguer à ce point de ses hôtes, car il semblait que sa correction augmentait à mesure que croissait l'hilarité générale. « L'Histoire universelle racontée par le jazz » n'était pas terminée que des filles posaient leurs têtes sur des épaules masculines avec une câlinerie de petits chiens, que d'autres filles, feignant de s'évanouir, se laissaient tomber entre des bras d'hommes, voire au milieu des groupes, sachant bien que quelqu'un arrêterait leur chute – mais personne ne s'évanouissait sur Gatsby, nulle tête tondue à la française ne touchait l'épaule de Gatsby, nul quatuor ne se formait dont un des chaînons fût la tête de Gatsby.

– Je demande pardon...

Le valet de chambre de Gatsby était debout à nos côtés.

– Miss Baker ? s'enquit-il. Je prie Mademoiselle de m'excuser, mais M. Gatsby voudrait parler à Mademoiselle en particulier.

– À moi ? s'exclama-t-elle, surprise.

– Oui, Mademoiselle.

Elle se dressa avec lenteur en me regardant, les sourcils levés en signe d'étonnement, et suivit le valet vers la maison. Je remarquai qu'elle portait sa robe du soir, ainsi que toutes ses robes, comme un costume de sport – il y avait une telle prestesse dans ses mouvements qu'on aurait juré qu'elle avait appris à marcher sur des terrains de golf, par de purs et piquants matins.

Je me retrouvai seul. Il était près de deux heures. Depuis quelque temps, des bruits confus et curieux sortaient d'une longue pièce percée de nombreuses fenêtres, qui donnait sur la terrasse. J'entrai, esquivant l'étudiant de Jordan qui discutait d'obstétrique avec deux *chorus girls* et me suppliait de me joindre à son groupe.

Le grand salon était plein. Une des filles en jaune jouait du piano. À côté d'elle, chantait une jeune femme de haute taille, à cheveux rouges, qui appartenait aux Folies Ziegfeld. Elle avait bu le champagne en grandes quantités et, au milieu de sa chanson, la conviction lui était venue, inepte, que tout était triste, bien triste – elle ne se contentait plus de chanter, elle pleurait en même

temps. Quand il se produisait une pause dans le morceau, elle la remplissait de sanglots entrecoupés, tout en cherchant sa respiration. Puis elle reprenait le chant d'une voix de soprano qui tremblotait. Les larmes se poursuivaient sur ses joues – non sans interruption toutefois, car lorsqu'elles entraient en contact avec les sourcils fortement peints de la chanteuse, elles prenaient la couleur de l'encre et continuaient leur chemin en lents ruisselets noirs. Comme un humoriste suggérait qu'elle chantât les notes qui s'inscrivaient sur son visage, elle jeta les mains au plafond, s'écroula dans un fauteuil et se laissa emporter par un profond sommeil vineux.

– Elle s'est chamaillée avec un monsieur qui se dit son mari, expliqua une jeune fille contre mon coude.

Je jetai un coup d'œil autour de moi. La plupart des dames encore présentes se chamaillaient avec des messieurs qu'on disait être leurs maris. Les premiers compagnons de Jordan, les deux couples d'East-Egg, étaient eux-mêmes cruellement déchirés par une discussion. L'un des

hommes parlait à une jeune actrice avec une sérieuse intensité et sa femme, après s’être efforcée d’en rire d’un air indifférent et digne, perdit enfin toute contrainte et se livra à des attaques de flanc – par intervalles, elle apparaissait soudain à ses côtés, étincelante de colère comme un diamant, et sifflait à son oreille : « Tu avais pourtant promis ! »

La répugnance à rentrer ne se limitait pas aux hommes déréglés. La galerie était occupée par deux messieurs lamentablement tempérants et leurs épouses – au comble de l’indignation. Les épouses compatissaient l’une avec l’autre d’une voix légèrement montée.

– Quand il voit que je m’amuse, il veut toujours rentrer.

– Jamais je n’ai vu quelqu’un de plus égoïste.

– Nous sommes toujours les premiers à partir.

– Nous aussi.

– Mais, ce soir, fit timidement l’un des deux hommes incriminés, nous sommes presque les derniers. Il y a une demi-heure que l’orchestre est

parti.

Nonobstant l'opinion des épouses qu'un tel mauvais vouloir dépassait les bornes de la vraisemblance, la querelle se termina par une courte lutte et les deux épouses, soulevées à bras-le-corps, furent emportées, malgré leurs ruades, dans la nuit.

Comme j'attendais mon chapeau dans le vestibule, la porte de la bibliothèque s'ouvrit, laissant passer Jordan Baker et Gatsby. Il disait un dernier mot à la jeune femme, mais la chaleur de son attitude se transforma brusquement en une politesse mondaine quand plusieurs personnes s'approchèrent pour prendre congé de lui.

Sur le perron, les compagnons de Jordan l'appelaient avec impatience, mais elle s'attarda un instant à me serrer la main.

– Je suis stupéfaite de ce que je viens d'entendre, chuchota-t-elle, combien de temps sommes-nous restés là-dedans ?

– Ma foi, une heure environ.

– C'est... tout simplement renversant, répéta-t-

elle d'un air absorbé. Mais j'ai juré de ne pas le répéter et me voici en train de vous faire subir le supplice de Tantale.

Elle me bâilla gracieusement en pleine figure.

– Venez me voir, voulez-vous ?... L'annuaire des téléphones... sous le nom de Mrs. Sigourney Howard... ma tante...

Tout en parlant elle se hâtait – sa main brune me lança un léger adieu et Jordan se confondit dans le groupe qui l'attendait devant la porte.

Assez honteux d'être resté si tard en cette première visite, je me joignis aux derniers invités qui entouraient leur hôte. Je voulais lui expliquer que je l'avais cherché au début de la soirée et m'excuser de ne point l'avoir reconnu dans le parc.

– N'en parlez pas, fit-il avec empressement. N'y pensez plus, vieux frère. (L'expression ne comportait pas plus de familiarité que la main qui, d'un geste rassurant, brossait mon épaule.) Et n'oubliez pas que nous volons en hydroplane demain matin, à neuf heures.

Puis le valet de chambre, derrière son épaule :

– Philadelphie demande Monsieur au téléphone.

– Bien, bien, dans un instant. Dites que j'y vais tout de suite... Bonne nuit.

– Bonne nuit.

– Bonne nuit.

Il sourit, et soudain il me sembla que le fait que j'étais un des derniers à partir comportait un sens agréable, comme si mon hôte eût désiré tout le temps qu'il en fût ainsi.

– Bonne nuit, vieux frère... Bonne nuit.

Mais comme je descendais le perron, je m'aperçus que la soirée n'était pas tout à fait terminée. À cinquante pas de la porte, une douzaine de phares d'autos illuminaient une scène bizarre et tumultueuse. Dans le fossé qui bordait la route, d'aplomb, mais violemment amputé d'une de ses roues, reposait un coupé neuf qui avait quitté l'allée de Gatsby il y avait à peine deux minutes. La saillie d'un mur expliquait l'ablation de la roue qui obtenait un vif

succès de curiosité auprès d'une douzaine de chauffeurs. Cependant, comme ceux-ci avaient abandonné leurs voitures au milieu de la route, un vacarme âpre et discordant causé par les trompes des autos que ce barrage empêchait d'avancer s'entendait depuis un certain temps, aggravant la confusion déjà violente de la scène.

Un homme vêtu d'un ample cache-poussière était descendu de l'épave et se tenait au milieu du chemin. Ses yeux se portaient alternativement sur l'auto et sur la roue, sur la roue et sur les badauds, avec une expression d'aimable perplexité.

– Vous voyez, expliquait-il, il est tombé dans le fossé.

Le fait l'étonnait prodigieusement. Je reconnus en premier lieu la peu commune qualité de cet étonnement, puis l'homme – c'était celui-là même qui pour se recueillir avait choisi la bibliothèque de Gatsby.

– Comment est-ce arrivé ?

Il secoua les épaules.

– J’ignore tout de la mécanique, fit-il avec décision.

– Mais comment l’accident s’est-il produit ? Vous êtes entré dans le mur ?

– Ne me le demandez pas, dit Œil-de-hibou, se lavant les mains de l’affaire. Je ne sais même pas conduire – ou si peu. La chose est arrivée, voilà tout.

– Mais alors, si vous conduisez si mal que ça, il ne fallait pas essayer la nuit.

– Mais je n’ai même pas essayé, expliqua-t-il avec indignation. Je n’ai même pas essayé.

Un silence se fit parmi les assistants impressionnés.

– Vous voulez donc vous suicider ?

– Vous avez de la veine que ça ne soit qu’une roue. Il sait à peine conduire et il n’essayait même pas !

– Vous ne comprenez pas, expliqua le criminel. Je ne conduisais pas. Il y a un autre homme dans la voiture.

La sensation qui suivit s'exprima par un « Ah-h-h ! » soutenu. Au même instant la portière du coupé s'ouvrit avec lenteur. La foule – c'était à présent une foule – recula involontairement. Quand la portière fut grande ouverte, il se fit un silence de mort. Puis, par degrés successifs, une fraction après l'autre, un individu pâle et dégingandé mit pied à terre, en tâtant soigneusement le sol avec un vaste escarpin dépourvu d'assurance.

Aveuglée par l'éclat des phares, assourdie par l'incessant lamento des trompes, l'apparition resta là un moment, chancelante, avant d'apercevoir l'homme au cache-poussière.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle avec calme. Panne d'essence ?

– Regardez donc !

Une demi-douzaine de doigts pointaient vers la roue amputée. Lui la contempla un instant, puis leva les yeux comme si la pensée lui était venue qu'elle avait chu du ciel.

– Elle s'est détachée, commenta quelqu'un.

Il hocha la tête.

– D’abord ch’ m’étais pas aperçu qu’on ne roulait pus.

Un silence. Puis, ayant pris longuement haleine et redressé les épaules, il dit d’une voix assurée : – Quéqu’un peut-il m’dire où ch’peux trouver de l’essence ?

Une douzaine d’hommes au moins, dont plusieurs en meilleur état que lui, entreprirent de lui démontrer que la roue et l’auto n’étaient plus réunies par le moindre lien physique.

– Faites-la reculer, suggéra-t-il au bout d’un instant. Mettez-la en marche arrière.

– Mais la roue est *partie !*

Il hésita.

– Y a pas de mal à essayer, fit-il.

Le charivari des trompes avait atteint son paroxysme. Je tournai les talons et me dirigeai à travers la pelouse vers ma maison. Je jetai un regard en arrière. Semblable à une hostie, la lune brillait au-dessus du château de Gatsby, conservant sa beauté à la nuit, survivant aux rires

et au vacarme de son parc encore illuminé. Un vide soudain semblait ruisseler des fenêtres et des portes, investissant d'un isolement total la silhouette de l'hôte qui se dressait sur le perron, la main levée dans un cérémonieux geste d'adieu.

En relisant ce qui précède je crains d'avoir donné l'impression que les événements de trois soirées séparées par des intervalles de plusieurs semaines avaient occupé exclusivement tout mon temps. Au contraire, ce n'était qu'autant d'incidents dans un été fort rempli. Ils m'absorbèrent infiniment moins que mes affaires personnelles : ce ne fut que beaucoup plus tard que tout cela devait changer.

La plupart du temps je travaillais. Dès potron-minet, le soleil couchait mon ombre vers l'occident, tandis que je me hâtais au fond des blancs abîmes de Wall-Street, vers ma banque. Je connaissais par leurs petits noms les autres employés et les jeunes courtiers et c'est avec eux, dans des restaurants sombres et regorgeant de consommateurs, que je déjeunais de saucisses de

porc, de pommes-purée et de café. J'eus même une intrigue amoureuse avec une fille qui habitait Jersey-City et travaillait dans notre comptabilité, mais son frère se mit à me regarder de travers, de sorte que lorsqu'elle partit en vacances, au mois de juillet, je la laissai tomber.

D'habitude, je dînais au Yale Club – je ne sais pourquoi c'était l'événement le plus sombre de la journée – puis je montais dans la bibliothèque et étudiais avec conscience placements et valeurs pendant une heure. Il y avait là en général quelques membres turbulents, mais ils n'entraient jamais dans la bibliothèque qui était par conséquent un endroit propice au travail. Après cela, si la nuit était belle, je descendais à pas lents Madison Avenue, et, passant devant le vieil hôtel de Murray-Hill, gagnais la 33e rue pour me rendre à la gare de Pennsylvanie.

Je me pris à aimer New-York, la sensation capiteuse et aventureuse qu'il donne la nuit et la satisfaction que le constant papillonnement d'hommes, de femmes et d'automobiles offre à l'œil privé de repos. J'aimais remonter la

Cinquième Avenue, choisir dans la foule des femmes romanesques, imaginer que dans quelques minutes j'allais m'immiscer dans leur existence, sans que personne le sût ou me désapprouvât. Parfois, en imagination, je les suivais jusque chez elles. Elles habitaient des appartements aux carrefours de rues secrètes. Elles tournaient la tête et me rendaient mes sourires avant de disparaître par une porte, dans l'obscurité chaude. Aux crépuscules enchantés de la métropole, j'éprouvais de temps en temps la hantise de la solitude et je la sentais aussi chez d'autres – pauvres employés qui flânaient devant des vitrines en attendant l'heure de dîner tout seuls au restaurant – jeunes employés gâchant, à la brune, les instants les plus émouvants de la nuit, de la vie.

Derechef à huit heures, quand les rues sombres des quartiers contigus aux théâtres s'encombraient de taxis grondants, en files de cinq, je sentais mon cœur défaillir. Des ombres se penchaient l'une vers l'autre dans les taxis qui trépidaient, des voix chantaient ; des plaisanteries inentendues provoquaient des rires ; des

cigarettes allumées faisaient des cercles incompréhensibles à l’intérieur des voitures. Rêvant que, moi aussi, je me hâtais vers la gaieté et partageais la surexcitation de ces gens, je leur souhaitais de trouver le plaisir.

Pendant un certain temps, je perdis de vue Jordan Baker, puis la retrouvai à la mi-été. Au début, cela me flattait d’être vu avec elle, parce qu’elle était championne de golf et que tout le monde savait son nom. Et puis il y avait autre chose. Sans être amoureux d’elle j’éprouvais une espèce de curiosité tendre. Le visage ennuyé et hautain qu’elle présentait au monde dissimulait quelque chose – il en est ainsi de la plupart des affectations, même quand elles n’ont rien dissimulé pour commencer – je finis par découvrir ce que c’était. Un jour que nous étions invités chez quelqu’un qui demeurait à Warwick, elle laissa sous la pluie l’auto qu’elle avait empruntée, la capote rabattue, puis mentit à ce propos. D’un seul coup, je me rappelai l’histoire qui m’avait échappé, le soir où je l’avais rencontrée chez Daisy. Lors du premier match important auquel elle avait participé, il se

produisit un esclandre qui faillit parvenir à la presse – l'insinuation qu'elle avait poussé la balle pour la sortir d'une position défavorable lors de la demi-finale. L'histoire faillit assumer les proportions d'un scandale – puis elle se dissipa. Un caddy rétracta ses déclarations, l'autre témoin reconnut qu'il pouvait s'être trompé. L'incident et le nom étaient restés liés dans mon esprit.

Instinctivement Jordan Baker évitait les hommes avisés et perspicaces. Je me rendis compte enfin que c'était parce qu'elle se sentait plus en sûreté dans des milieux qui tenaient la moindre divergence d'un code quelconque pour impossible. Elle était incurablement malhonnête. Elle ne pouvait même pas endurer de se sentir dans une situation désavantageuse pour elle. Ceci posé, je présume qu'elle avait commencé par pratiquer des subterfuges quand elle était toute jeune pour pouvoir continuer de tourner vers le monde ce froid et insolent sourire, tout en satisfaisant les exigences d'un corps alerte et dur.

Cela me laissait indifférent. Chez une femme, la malhonnêteté est chose qu'on ne blâme jamais

profondément – chez celle-ci, je la regrettai en passant, puis l'oubliai. Ce fut lors de la visite dont je viens de parler que nous eûmes ensemble une curieuse conversation. Il s'agissait de la façon de conduire une auto. Elle avait commencé parce que nous étions passés si près de quelques manœuvres que l'aile avait touché un bouton sur la veste d'un de ces hommes. Je protestai :

– Vous conduisez comme un sabot. Vous devriez montrer plus de prudence ou ne pas vous mêler de conduire.

– Je suis prudente.

– Ce n'est pas vrai.

– Eh bien, les autres le sont, fit-elle d'un air léger.

– Qu'est-ce que cela a à voir ?...

– Ils se gareront devant moi, insista la jeune femme. Il faut être deux pour causer un accident.

– Mais si vous rencontrez un jour quelqu'un d'aussi imprudent que vous ?

– J'espère que cela n'arrivera jamais. Je déteste les imprudents. Voilà pourquoi vous me

plaisez tant.

Ses yeux gris, fatigués par le soleil, regardaient droit devant elle, mais, de propos délibéré, elle venait d'altérer le sens de nos relations et pour l'instant je crus que je l'aimais. Mais je pense avec lenteur, je suis farci de règles qui servent de freins à mes désirs et je savais que tout d'abord il fallait me libérer une fois pour toutes des entraves où je m'étais empêtré, chez moi, dans l'Ouest. J'écrivais des lettres une fois par semaine que je terminais par « Affectueusement, Nick », sans pouvoir penser à autre chose qu'à la légère moustache de sueur qui apparaissait sur la lèvre supérieure d'une certaine jeune fille, quand elle jouait au tennis. Néanmoins, il y avait entre nous un vague accord qu'il convenait de rompre avec tact avant de pouvoir m'estimer libre.

Chacun de nous soupçonne qu'il possède pour le moins une des vertus cardinales, et voici la mienne : je suis un des rares hommes honnêtes que j'aie jamais connus.

4

Le dimanche matin, tandis que sonnaient les cloches dans les villages de la côte, chacun avec sa maîtresse revenait chez Gatsby et scintillait avec hilarité sur la pelouse.

– C’est un bootlegger, disaient les jeunes femmes, tout en se pavanant parmi ses cocktails et ses fleurs. Il a tué un homme qui avait découvert qu’il est le neveu d’Hindenburg, et le cousin du diable. Attrape-moi donc une rose, ma jolie, et verse une dernière goutte dans c’te coupe de cristal.

J’inscrivis un jour sur les pages blanches d’un horaire les noms des gens qui fréquentèrent cet été-là chez Gatsby. Aujourd’hui l’indicateur est périmé, coupé dans les plis, et marqué : « Service modifié au 5 juillet 1922. » Mais je puis encore déchiffrer les noms devenus gris : mieux que mes généralisations, ils vous donneront une idée des

gens qui acceptaient l'hospitalité de Gatsby en lui payant le subtil tribut de ne rien connaître à son sujet.

D'East-Egg, donc, venaient les Chester Becker, et les Leech, et un homme du nom de Bunsen, que j'avais connu à Yale, et le docteur Webster Civet, qui se noya l'été dernier dans le Maine. Et les Hornbeam et les Willie Voltaire et tout un clan nommé Blackbuck, qui se groupait toujours dans un coin et levait le nez, telles des chèvres, quand quelqu'un s'approchait. Et les Ismay et les Chrystie (ou plutôt Hubert Auerbach et la femme de M. Chrystie) et Edgar Beaver, dont les cheveux, disait-on, étaient devenus blancs comme coton un après-midi d'hiver sans motif valable.

Clarence Endive était d'East-Egg, si j'ai bonne mémoire. Il ne vint qu'une fois, en culottes blanches de golf, et se battit dans le jardin avec un vaurien qui s'appelait Etty. De plus loin dans l'île venaient les Cheadle et les O. R. P. Schraeder et les George Washington Cohen, de Georgie, et les Fishguard et les Ripley Snell.

Snell était là trois jours avant son incarcération, ivre sur le gravier de l'allée au point que l'auto de Mrs. Ulysses Swett lui passa sur la main droite. Les Daney venaient aussi et S. B. Whitebait, qui avait largement passé la soixantaine, et Maurice A. Flink, et les Hummerhead et Beluga, l'importateur de tabac, et les petites amies de Beluga.

De West-Egg venaient les Pole et les Mulready et Cecil Roebuck et Cecil Schoen et Gulick, le député, et Newton Oerchid, qui « contrôlait » les *Films par excellence* et Eckhaust et Clyde Abrams et Don S. Schwartze (fils) et Arthur Mc Carty, tous s'occupant de cinéma d'une façon ou d'une autre. Et les Catlip et les Bemberg et J. Earl Muldoon, frère de ce Muldoon qui, plus tard, devait étrangler sa femme. Da Fontan, le lanceur d'affaires, fréquentait là, et Ed. Legros et James B. Ferret, dit *Tord-Boyaux,* et les De Jongh et Ernest Lilly – ceux-là venaient pour jouer et quand Ferret rôdait dans le jardin, cela voulait dire qu'il était nettoyé et que les Transports en Commun subiraient le lendemain des fluctuations compensatrices.

Un nommé Klipspringer s'y trouvait si souvent et si longtemps qu'on finit par le connaître sous le sobriquet du « pensionnaire » – je doute fort qu'il eût un autre domicile. Parmi les gens de théâtre, il y avait Gus Waize et Horace O'Donavan et Lester Myer et Georges Duckweed et Francis Bull. De New-York également venaient les Chrome et les Blackhysson et les Dennicker et Russel Betty et les Corrigan et les Kellehr et les Dewar et les Scully et S. W. Belcher et les Smirk et les jeunes Quinn, divorcés aujourd'hui, et Henry L. Palmetto qui se tua en sautant devant une rame du métro à la station de Times-Square.

Benny McClenahan arrivait toujours avec quatre jeunes femmes. Elles n'étaient jamais tout à fait les mêmes, mais se ressemblaient tant qu'inévitablement elles paraissaient avoir déjà été présentes. J'ai oublié leurs noms – Jacqueline, je crois, ou bien Consuela, ou Gloria ou Judy ou June et leurs noms de famille étaient ceux, mélodieux, des fleurs ou des mois de l'année, ou, plus sévères, ceux des grands capitalistes américains dont, pour peu qu'on les pressât, elles

s’avouaient cousines.

En sus de tous ces gens, je me rappelle que Faustina O’Brien vint, au moins une fois, ainsi que les filles Baedeker et le jeune Brewer, celui qui a perdu le nez à la guerre, et M. Albrucksburger et miss Haag, sa fiancée, et Ardita Fitz-Peters et M. P. Jewett, naguère président des Anciens Combattants, et miss Claudin Hip, accompagnée d’un homme qu’on disait être son chauffeur, et un prince de quelque chose, qu’on appelait le duc, et dont j’ai oublié le nom en admettant que je l’aie jamais connu.

Tous ces gens vinrent chez Gatsby cet été.

À neuf heures, un matin de la fin de juillet, la somptueuse auto de Gatsby monta avec des embardées la rocailleuse allée conduisant à ma porte et lança une bouffée de mélodie de sa trompe à trois notes. C’était la première fois que Gatsby me rendait visite, bien que j’eusse assisté à deux de ses garden-parties, volé dans son hydroplane et, sur ses instances, fait un fréquent usage de sa plage.

– Bonjour, vieux frère, comme vous déjeunez aujourd'hui chez moi, j'ai pensé que nous pourrions aller ensemble à New-York.

Il se tenait en équilibre sur le marchepied de sa voiture, avec cette aisance de mouvements qui est si essentiellement américaine – qui vient, je le suppose du moins, de ceci que nous n'avons jamais eu à soulever des fardeaux dans notre jeunesse et, davantage encore, de la grâce informe de nos jeux nerveux et sporadiques. Cette qualité perçait sans cesse à travers ses manières pointilleuses sous les espèces d'un état d'agitation constante. Il ne restait jamais tout à fait tranquille ; toujours il tapait du pied, ouvrait ou fermait la main avec impatience.

Il s'aperçut que je contemplais sa voiture avec admiration.

– Elle est belle, hein, vieux frère ?

Il sauta à terre pour me permettre de la voir mieux.

– Vous ne l'avez pas encore vue ?

Je l'avais vue. Tout le monde l'avait vue. Elle

était peinte d'une riche couleur crème, étincelante de nickel, triomphalement enflée ici et là dans sa monstrueuse longueur par des coffres à chapeaux, des coffres à pique-nique, des coffres à outils et couverte, comme d'une terrasse, par un labyrinthe de pare-brise où se reflétaient douze soleils. Ayant pris place derrière plusieurs épaisseurs de vitres dans une sorte de serre en cuir vert, nous partîmes pour la ville.

J'avais causé avec lui une demi-douzaine de fois pendant le mois qui venait de s'écouler, et à mon vif désappointement j'avais découvert qu'il n'avait pas grand-chose à dire. Ainsi, ma première impression qu'il était quelqu'un s'effaçant par degrés, mon voisin était simplement devenu pour moi le propriétaire d'une lumineuse hostellerie que j'aurais eue à ma porte.

Puis vint cette déconcertante promenade. Nous n'avions pas atteint le village de West-Egg que Gatsby s'était mis à laisser inachevées ses élégantes phrases et à donner des claques d'indécision sur le genou de son complet

caramel.

– Dites-donc vieux frère, fit-il, avec une soudaineté qui me déconcerta, qu’est-ce que vous pensez de moi, au fond ?

Un peu interloqué, j’entamai les généralisations ambiguës que mérite une pareille question. Il m’interrompit.

– Eh bien, je vais vous dire quelque chose de ma vie. Je ne veux pas que vous vous fassiez de moi une idée fausse d’après tous ces racontars que vous entendez.

Il était donc au courant des bizarres médisances qui dans ses salles assaisonnaient la conversation.

– Je vais vous dire la vérité du bon Dieu. (Sa main droite ordonna soudain à la justice divine de se tenir prête.) Je suis né fils de gens riches du Middle-West – tous morts à l’heure qu’il est. Élevé en Amérique, j’ai étudié à Oxford, parce que tous mes ancêtres y avaient fait leurs études. C’est une tradition de famille.

Il me lança un regard de côté – et je sus

pourquoi Jordan Baker avait cru qu'il mentait. Il prononça très vite les mots « j'ai étudié à Oxford » ou les avala ou s'en étrangla, comme s'ils l'avaient déjà gêné auparavant. Et avec ce doute, sa déclaration tout entière se brisa en morceaux et je me demandai s'il n'y avait pas après tout en lui quelque chose d'un peu sinistre.

– Quelle partie du Middle West ? demandai-je négligemment.

– San-Francisco.

– Ah, oui !

– Ma famille tout entière étant morte, j'ai hérité de beaucoup d'argent.

Sa voix était grave, comme si le souvenir de l'extinction soudaine de tout un clan le hantait encore. Un instant, j'eus le soupçon qu'il se moquait de moi, mais un regard que je lui jetai me convainquit du contraire.

– Après, je vécus comme un jeune rajah dans toutes les capitales de l'Europe – Paris, Venise *(sic),* Rome – collectionnant des pierres précieuses, en particulier les rubis, chassant le

gros gibier, faisant un peu de peinture, des machines pour moi tout seul, tâchant d'oublier quelque chose de très triste qui m'est arrivé il y a longtemps.

D'un effort, je parvins à étouffer un rire d'incrédulité. Les phrases étaient si usagées qu'elles n'évoquaient en moi aucune image, hormis celle d'une marionnette livresque perdant sa sciure par tous les pores en poursuivant un tigre dans le Bois de Boulogne.

– Puis, vieux frère, la guerre arriva. Ce fut un grand soulagement pour moi. Je fis mon possible pour me faire tuer, mais je semblais posséder une vie enchantée. Quand ça commença, j'acceptai le grade de lieutenant. En Argonne, je conduisis si loin en avant des lignes les survivants de trois détachements de mitrailleurs qu'il y avait un trou d'un demi-mille de chaque côté où l'infanterie ne pouvait avancer. Nous restâmes là deux jours et deux nuits, cent trente hommes avec seize Lewis, et quand l'infanterie arriva enfin, on trouva les insignes de trois divisions allemandes parmi les monceaux de cadavres. Je fus promu major et

décoré par tous les gouvernements alliés – même le Monténégro, le petit Monténégro, là-bas, au bord de l'Adriatique !

Le petit Monténégro ! Il souleva ces mots en hochant la tête – par son sourire. Le sourire comprenait la trouble histoire du Monténégro et sympathisait avec les vaillantes luttes des Monténégrins. Il saisissait pleinement l'enchaînement de circonstances nationales qui avait fait jaillir cet hommage du petit cœur si chaud du Monténégro. À présent, une fascination submergeait mon incrédulité ; ce récit, c'était comme si j'avais feuilleté à la hâte une douzaine de magazines.

Il enfouit sa main dans sa poche et un morceau de métal, accroché à un ruban, tomba dans ma paume.

– Voilà celle du Monténégro.

À ma grande surprise, l'insigne paraissait authentique. « Orderi di Danilo », disait l'inscription circulaire, « Montenegro, Nicolas Rex ».

– Retournez-la.

Je lus : « Au Major Jay Gatsby, pour son extraordinaire bravoure. »

– Et voici une chose que je porte toujours sur moi. Un souvenir des temps d'Oxford. Ça a été pris dans Trinity Quad – le type à ma droite est à présent vicomte de Doncaster.

C'était la photographie d'une demi-douzaine de jeunes gens en blazers qui flânaient sous une arcade à travers laquelle on apercevait un fouillis de clochers. Gatsby était là, l'air un peu – pas beaucoup – plus jeune – une crosse à cricket à la main.

Ainsi c'était vrai ? Je vis les peaux de tigre rutiler dans son palais sur le Grand Canal ; je le vis en train d'ouvrir un coffre rempli de rubis pour apaiser, de leurs profondes lueurs cramoisies, les tortures de son cœur brisé.

– Je vais vous demander un grand service, fit-il, en empochant ses souvenirs d'un air satisfait. Voilà pourquoi j'ai pensé qu'il convenait de vous donner quelques renseignements à mon sujet... Je

ne voulais pas que vous crussiez que j'étais n'importe qui. Voyez-vous, je m'entoure en général d'étrangers parce que je vagabonde ici et là, m'efforçant d'oublier la triste chose qui m'est arrivée.

Il ajouta, après un moment d'hésitation :

– Vous apprendrez cet après-midi ce que j'attends de vous.

– À déjeuner ?

– Non, cet après-midi. Je sais que vous avez invité miss Baker à goûter.

– Voudriez-vous dire que vous êtes amoureux de miss Baker ?

– Non, vieux frère, pas du tout. Mais miss Baker a eu la bonté de consentir à vous parler de mon affaire.

Je n'avais pas la moindre idée de ce que pouvait être « son affaire ». Chez moi la contrariété fut plus vive que la curiosité. Je n'avais pas prié Jordan pour causer avec elle de M. Jay Gatsby. J'étais sûr que sa requête serait quelque chose d'absolument effarant, et, un

moment, je regrettai d'avoir jamais mis le pied sur sa pelouse surpeuplée.

Il ne voulut pas ajouter un mot. Sa correction augmentait à mesure que nous nous rapprochions de la ville. Nous traversâmes Port-Roosevelt où nous eûmes la vision fugitive de transatlantiques ceinturés de rouge et filâmes sur les pavés d'un quartier de misère bordé de buvettes aux ors passés – sombres mais non désertes – des années dix-neuf cent. Puis la vallée de cendres s'ouvrit de part et d'autre, et j'aperçus au passage Mrs. Wilson, peinant d'une vigueur haletante à la pompe du garage.

Ailes ouvertes, l'auto sema de la lumière à travers une moitié d'Astoria – une moitié seulement, car, comme nous nous faufilions parmi les piliers du chemin de fer aérien, j'entendis le « djeug-djeug-spat ! » bien connu d'une moto et un agent furibond surgit à nos côtés.

– Ça va, vieux frère, cria Gatsby.

Nous ralentîmes. Sortant de son portefeuille une carte blanche, il la brandit devant les yeux de

l’homme.

– Parfait ! opina l’agent en portant les doigts à sa casquette. Vous reconnaîtrai la prochaine fois, monsieur Gatsby. Excusez-moi !

– Qu’est-ce que c’était ? demandai-je. La photo d’Oxford ?

– J’ai été assez heureux pour rendre service au préfet de police, et il m’envoie tous les ans un coupe-file en guise de carte de Noël.

Nous franchîmes le gigantesque pont. Par les travées, le soleil tremblait sans cesse sur les autos en mouvement ; la cité montait sur le bord opposé de la rivière en blancs entassements, en monceaux de sucre édifiés par un simple désir, avec un argent sans odeur. Vue du pont de Queensboro, la cité est toujours la cité telle qu’on la voit la première fois, dans la première promesse qu’elle nous fait follement de révéler tout le mystère, toute la beauté que le monde recèle.

Un mort nous croisa dans un corbillard chargé d’un entassement de fleurs, suivi de deux voitures

aux stores baissés et d'autres, moins funèbres, réservées aux amis. Les amis nous dévisagèrent. Ils avaient les yeux tragiques et les courtes lèvres supérieures des Européens du Sud-Est et je me réjouis que la vue de l'auto superbe de Gatsby fût comprise dans leur sombre jour de congé. Comme nous traversions Blackwell-Island, une limousine nous croisa, conduite par un chauffeur blanc, dans laquelle étaient assis trois nègres habillés à la dernière mode, deux gars et une fille. Je ris tout haut en voyant les blancs de leurs prunelles rouler vers nous en une rivalité altière. Je pensais :

– N'importe quoi peut advenir maintenant que nous avons franchi ce pont, n'importe quoi...

Gatsby lui-même pouvait advenir sans autrement m'étonner.

Midi, heure rugissante. Dans un sous-sol bien éventé de la 42e rue, je rejoignis Gatsby pour déjeuner avec lui. Me débarrassant en clignant les yeux de la vive lumière du dehors, je le découvris vaguement dans l'antichambre, qui causait avec

quelqu'un.

– Monsieur Carraway, je vous présente mon ami, M. Wolfshiem.

Un petit juif à nez plat leva sa grosse tête et braqua sur moi les longues touffes de poils qui prospéraient dans ses narines. Au bout d'un instant, je découvris ses yeux minuscules dans la demi-obscurité.

– ... alors je lui jetai un coup d'œil, dit M. Wolfshiem en serrant ma main avec empressement, et que pensez-vous que je fis ?

– Que fîtes-vous donc ? demandai-je poliment.

Mais évidemment ce n'était pas à moi qu'il s'adressait car il laissa retomber ma main et dirigea vers Gatsby son nez expressif.

– Je remis l'argent à Katspaugh et lui dis : « Ça va bien. Katspaugh, ne lui payez pas un penny jusqu'à ce qu'il la ferme. » Il la ferma de suite.

Gatsby nous prit chacun par un bras et nous poussa dans le restaurant. M. Wolfshiem avala la phrase qu'il entamait et se laissa glisser dans une

abstraction somnambulique.

– Des highballs ? demanda le maître d'hôtel.

– C'est un chouette restaurant, fit M. Wolfshiem, en dévisageant les nymphes presbytériennes du plafond. Mais j'aime mieux celui d'en face.

– Oui, des highballs, approuva Gatsby. Puis à M. Wolfshiem : « Il fait trop chaud en face. »

– Trop chaud, oui ; puis c'est tout petit, dit M. Wolfshiem ; mais c'est plein de souvenirs.

Moi :

– De quel restaurant s'agit-il ?

– Du vieux Métropole.

– Le vieux Métropole, rumina M. Wolfshiem, assombri. Hanté de visages morts et disparus. Hanté d'amis disparus pour toujours. Aussi longtemps que je vivrai, je n'oublierai chamais la nuit où Rosy Rosenthal y fut tué à coups de revolver. On était six à table et Rosy avait mangé et bu beaucoup toute la soirée. Quand il fit presque matin, le garçon s'approcha de lui avec un drôle d'air et lui dit que quelqu'un voulait lui

causer dehors. « Bon », fait Rosy qui va pour se lever. Mais je le fais rasseoir.

– Que ces bâtards viennent ici s'ils veulent te causer, Rosy, mais, moi vivant, tu ne bougeras pas de cette pièce. Il était quatre heures du matin. Si on avait levé les stores, on aurait vu le jour.

– Et il y est allé ? demandai-je innocemment.

– Pour sûr qu'il y est allé.

Le nez de M. Wolfshiem me lança un éclair d'indignation.

– Il se retourne dans la porte et fait : « Empêchez le garçon d'emporter mon café. » Là-dessus il s'avance sur le trottoir. Ils lui tirèrent trois balles dans son ventre plein de boustifaille et s'enfuirent en auto.

– On en électrocuta quatre, fis-je, me souvenant.

– Cinq, si on compte Becker.

Ses narines se tournèrent vers moi avec intérêt.

– Il paraît que vous cherchez une ziduation.

La juxtaposition des deux phrases me démonta. Gatsby répondit pour moi :

– Oh ! non, ce n’est pas monsieur.

– Non ?

M. Wolfshiem parut désappointé.

– Celui-ci n’est qu’un ami. Je vous avais dit qu’on parlerait de ça une autre fois.

– Je vous demande pardon, dit M. Wolfshiem. Je me trompais d’individu.

Un hachis succulent arriva. Oubliant l’atmosphère plus sentimentale du vieux Métropole, M. Wolfshiem se mit à manger avec une féroce délicatesse. En même temps ses yeux faisaient très lentement le tour de la salle – il compléta le cercle en se retournant pour inspecter les gens qui se trouvaient derrière son dos. N’eût été ma présence, je crois qu’il aurait jeté un coup d’œil sous la table.

– Écoutez, vieux frère, dit Gatsby en se penchant vers moi. Je crains de vous avoir un peu fâché, ce matin, dans l’auto.

De nouveau, son sourire. Mais cette fois je

résistai.

– Je n'aime pas les mystères, répondis-je, et je ne comprends pas pourquoi vous ne me dites pas franchement à quoi vous voulez en venir. Pourquoi faut-il que cela passe par l'intermédiaire de miss Baker ?

– Oh ! il n'y a aucun mystère, m'assura-t-il. Miss Baker est une grande sportive, vous savez. Elle ne consentirait jamais à faire quoi que ce fût d'incorrect.

Tout à coup il consulta sa montre, bondit sur ses pieds et sortit à la hâte de la salle, me laissant à table avec M. Wolfshiem.

– Il va téléphoner, fit M. Wolfshiem en le suivant des yeux. Chic type, hein ? Agréable à voir et parfait homme du monde.

– C'est vrai.

– Il a étudié à Ogsford.

– Oh !

– Il a étudié à l'Université d'Ogsford en Angleterre. Vous connaissez l'Université d'Ogsford ?

– J’en ai entendu parler.

– C’est une des plus célèbres du monde.

Je posai une question :

– Il y a longtemps que vous connaissez Gatsby ?

– Plusieurs années, répondit-il d’un air satisfait. Je fis le plaisir de sa gonnaissance de suite après la guerre. Je sus que j’avais découvert un homme bien élevé après lui avoir causé une heure. Je me suis dit : « Voilà le genre d’homme que tu aimerais introduire chez toi et présenter à ta mère et à ta sœur. »

Il fit une pause.

– Je vois que vous regardez mes boutons de manchette.

Ce n’était pas vrai, mais je les regardais. C’était des morceaux d’ivoire qui présentaient un aspect étrangement familier.

– Les plus beaux spécimens de molaires humaines, m’informa-t-il.

Je les examinai de plus près.

– Ma parole ! l'idée est très intéressante.

– Ya.

Il remonta les manchettes dans ses manches.

– Ya. Gatsby est très circonspect avec les femmes. Il ne voudrait pas même regarder la femme d'un de ses amis.

Quand le bénéficiaire de cette confiance instinctive revint s'asseoir à notre table, M. Wolfshiem but son café d'une saccade et se leva.

– J'ai eu beaucoup de plaisir de ce déjeuner, mais je vais me sauver, jeunes gens, pour ne pas abuser de votre hospitalité.

– Ne vous pressez donc pas, Meyer, fit Gatsby sans enthousiasme.

M. Wolfshiem leva la main en une sorte de bénédiction.

– Vous êtes bien poli, mais j'appartiens à une autre génération, annonça-t-il solennellement. Restez assis à causer de vos sports et de vos jeunes dames et de vos... (Il fournit un substantif imaginaire d'un balancement de sa main.) Moi,

j'ai cinquante ans ; je ne vais pas vous imposer plus longtemps ma présence.

Quand il nous serra la main, quand il se détourna, son nez tragique tremblotait. Je me demandai si j'avais dit quelque chose qui pût l'offenser.

– Il devient parfois très sentimental, m'expliqua Gatsby. Il est dans un de ces jours où il fait du sentiment. C'est un type, à New-York – un habitué de Broadway.

– Qu'est-ce qu'il est, en somme ? Acteur ?

– Non.

– Dentiste ?

– Meyer Wolfshiem ? Non. C'est un joueur professionnel.

Gatsby hésita, puis ajouta froidement :

– C'est lui qui a truqué le match international de baseball en 1919.

– Truqué le match international ?

L'idée me frappait de stupeur. Je me rappelais, bien entendu, que le match international avait été

truqué en 1919, mais jusqu'ici je n'y pensais que comme à une chose qui était simplement *arrivée,* le dernier chaînon d'une chaîne inévitable. Il ne m'était jamais venu à l'idée qu'un homme avait pu se jouer de la bonne foi de cinquante millions de personnes – avec la simplicité de dessein d'un cambrioleur qui perce un coffre-fort.

Je demandai au bout d'une minute :

– Comment a-t-il eu l'idée de faire ça ?

– C'est très simple : il vit l'opportunité qui s'offrait à lui.

– Pourquoi ne l'a-t-on pas coffré ?

– *Ils* ne peuvent pas l'avoir, vieux frère. C'est un malin.

J'insistai pour régler l'addition. Quand le garçon rapporta la monnaie, j'aperçus Tom Buchanan dans la foule, à l'autre bout de la salle.

– Venez un instant avec moi, fis-je, il faut que je dise bonjour à quelqu'un.

Quand il nous vit, Tom se leva d'un bond et vint à notre rencontre.

– Qu'est-ce que tu deviens ? me demanda-t-il avec intérêt. Daisy est furieuse parce que tu n'as pas téléphoné.

– M. Gatsby – M. Buchanan.

Ils se serrèrent la main rapidement et une expression d'embarras tendu, inaccoutumée chez lui, passa sur le visage de Gatsby.

– Comment ça va, hein ? me demanda Tom. Comment se fait-il que tu déjeunes si loin de ton bureau ?

– J'ai déjeuné avec M. Gatsby.

Je me tournai vers M. Gatsby, mais il n'était plus là.

« Un jour du mois d'octobre mil neuf cent dix-sept... (conta Jordan Baker le même après-midi, assise très droite, le dos appuyé au dossier d'une chaise dans le jardin de thé de l'hôtel Plaza)... je me rendais d'un endroit à un autre, marchant tantôt sur le trottoir et tantôt sur les pelouses. J'aimais mieux les pelouses, car j'avais des souliers anglais à semelles garnies de coussinets

de caoutchouc qui mordaient bien la terre molle. Je portais aussi une jupe neuve à carreaux que le vent soulevait un peu et, chaque fois, les drapeaux rouge, blanc, bleu, qui pavoisaient les maisons se tendaient, tout raides, et faisaient *tut-tut-tut-tut,* d'un air désapprobateur.

La plus vaste des bannières et la plus vaste des pelouses appartenaient à la maison de Daisy Fay. Elle avait tout juste dix-huit ans, deux ans de plus que moi. Elle était, et de loin, la plus en vue des jeunes filles de Louisville. Elle s'habillait de blanc, possédait une petite auto blanche à deux places, et toute la journée le téléphone sonnait chez elle – très emballés, les jeunes officiers du camp Taylor imploraient le privilège de la monopoliser ce soir : « Ne serait-ce qu'une heure ! ».

Quand je passai ce matin-là devant sa maison, l'auto blanche était rangée contre le trottoir et Daisy était assise dedans avec un lieutenant que je n'avais jamais vu. Ils étaient si absorbés qu'elle ne m'aperçut que lorsque je fus à cinq pieds de distance.

– Hello, Jordan, s'écria-t-elle (je ne m'y attendais pas). Voulez-vous venir ici un instant ?

Cela me flattait qu'elle désirât me parler parce que de toutes les filles plus âgées que moi, c'est elle que j'admirais le plus. Elle me demanda si j'allais à la Croix-Rouge pour faire des pansements. J'y allais. Alors, aurais-je la bonté de dire qu'elle ne pouvait venir aujourd'hui ? L'officier regardait Daisy pendant qu'elle parlait, de cette façon dont toute jeune fille désire un jour ou l'autre être regardée, et parce que l'incident me paraissait romanesque, je ne l'ai jamais oublié. L'officier se nommait Jay Gatsby. Je ne devais plus le revoir pendant plus de quatre ans. Quand je le retrouvai à Long-Island, je ne me rendis même pas compte que c'était le même homme.

Cela se passait en 1917. L'année suivante, j'étais pourvue moi-même de quelques soupirants et avais commencé à prendre part aux grands matches, de sorte que je ne vis plus Daisy aussi souvent. Elle fréquentait des jeunes gens plus âgés que le cercle de mes connaissances – quand

elle fréquentait du monde. Des bruits étranges circulaient à son sujet – on chuchotait que sa mère l'avait surprise en train de faire son sac, un soir d'hiver, pour aller à New-York dire adieu à un officier qui s'en allait au-delà des mers. On sut l'en empêcher, mais elle bouda sa famille plusieurs semaines. Après, elle ne s'amusa plus avec des militaires, se bornant à quelques jeunes gens de la ville, myopes ou pieds-plats, qui n'avaient pu s'engager.

Quand vint l'automne, elle était redevenue gaie, aussi gaie qu'autrefois. Elle fit son début dans le monde après l'armistice et, en février, on put conjecturer qu'elle était fiancée avec un monsieur de La Nouvelle-Orléans. En juin pourtant, elle épousait Tom Buchanan, de Chicago. Jamais noces plus somptueuses et plus imposantes ne s'étaient vues à Louisville. Le marié arriva par chemin de fer accompagné de cent personnes dans quatre wagons spéciaux et loua tout un étage de l'hôtel Selbach. La veille du mariage, il offrit à sa fiancée un collier de perles estimé trois cent cinquante mille dollars.

J'étais fille d'honneur. J'entrai dans la chambre de Daisy une demi-heure avant le dîner de noces et la trouvai, étendue sur son lit, jolie comme une nuit de juin dans sa robe fleurie – et ivre comme un macaque. Elle tenait une bouteille de sauternes dans une main et, dans l'autre, une lettre.

– 'licitez-moi, marmotta-t-elle. N'avais jamais bu, mais, oh ! que c'est bon !

– Qu'y a-t-il, Daisy ?

J'avais peur, vous pouvez m'en croire. C'était la première fois que je voyais une femme dans un état pareil.

– Tiens, ma cérie ! (Elle tâtonna dans une corbeille à papiers qu'elle avait dans son lit, et en tira le fil de perles). Porte ça en bas ; rends-le à qui ça appartient et dis-leur à tous que Daisy a çangé d'avis. Dis-leur comme ça : Daisy a çangé d'avis !

Elle se mit à pleurer. Elle pleura sans arrêt. Je sortis au galop, trouvai la femme de chambre de sa mère. Aidée par elle, j'enfermai Daisy dans la

salle de bains et la mis dans l'eau froide.

Elle ne voulut point lâcher la lettre. Elle l'emporta dans la baignoire et, à force de la pétrir, en fit une boulette humide qu'elle ne me permit de placer dans le porte-savon que lorsqu'elle eût vu que le papier s'en allait en morceaux, comme de la neige.

Mais elle ne prononça plus une seule parole. Nous lui administrâmes de l'esprit d'ammoniaque et lui mîmes de la glace sur la tête, on la ragrafa dans sa robe et, une demi-heure plus tard, quand nous sortîmes de la chambre, les perles s'enroulaient à son cou et l'incident était oublié. Le lendemain, à cinq heures, elle épousait Tom Buchanan sans un tressaillement et s'en allait avec lui pour trois mois dans les mers du Sud.

Je les revis en Californie à leur retour. Jamais je n'avais vu une femme éprise à ce point de son mari. S'il sortait un instant de la chambre, elle jetait autour d'elle des regards inquiets : « Où est Tom ? » et conservait un air absent jusqu'à ce qu'il revînt. Elle avait pris l'habitude de rester

des heures assise sur le sable, la tête de son mari sur les genoux, à lui passer les doigts sur les yeux, à le regarder avec un insondable ravissement. C'était touchant de les voir ensemble – cela vous faisait rire, mais tout bas, comme sous l'effet d'un sortilège. C'était au mois d'août. La semaine qui suivit mon départ de Santa Barbara, Tom emboutit une charrette, la nuit, sur la route de Ventura et démolit une roue de son auto. Les journaux imprimèrent le nom de la jeune fille qui était avec lui, parce qu'elle avait le bras cassé – c'était une des femmes de chambre de l'hôtel de Santa Barbara.

Au mois d'avril, Daisy eut sa petite fille. Ils allèrent passer une année en France. Je les vis un printemps à Cannes, plus tard à Deauville ; puis ils rentrèrent avec l'intention de s'établir à Chicago. Vous savez qu'on aimait beaucoup Daisy à Chicago. Ils fréquentaient une bande de noceurs, tous jeunes, riches et dissolus, mais elle n'en conserva pas moins une réputation sans tache. Peut-être parce qu'elle ne boit pas. C'est un grand avantage que de ne pas boire quand on vit parmi des gens qui boivent sec. On peut tenir

sa langue, et, qui plus est, se livrer à ses petites irrégularités de conduite à l'heure où les autres sont si aveuglés qu'ils ne voient rien ou qu'ils s'en fichent. Peut-être Daisy ne s'est-elle jamais souciée de l'amour – et pourtant il y a un je ne sais quoi dans cette voix...

Eh bien voici six semaines environ, elle entendit prononcer le nom de Gatsby pour la première fois depuis des années. C'était quand je vous demandai – vous vous en souvenez ? – si vous connaissiez Gatsby, à West-Egg. Après votre départ, elle monta dans ma chambre. Elle me réveilla et fit : « Qui est ce Gatsby ? » Quand je le lui eus décrit – j'étais à moitié endormie – elle dit d'une voix étrange que ce devait être l'homme qu'elle avait connu autrefois. C'est alors que je reconnus en Gatsby l'officier de l'auto blanche. »

Quand Jordan Baker acheva son récit, nous avions quitté le Plaza depuis une demi-heure et nous nous promenions en victoria dans Central Park. Le soleil s'était caché derrière les hauts

appartements de l’ouest, peuplés d’étoiles de cinéma, et les voix claires des enfants, déjà assemblés dans l’herbe comme des grillons, montaient dans le chaud crépuscule :

Je suis le cheik d’Arabie,
Ton amour est ma vie ;
Sous la tente où tu dors,
Je braverai la mort,
Pour revoir ce mirage :
Ton tendre et fier visage.

Je fis : « C’est une étrange coïncidence. »

– Mais ce n’est pas une coïncidence du tout.

– Comment cela ?

– Gatsby a acheté cette maison pour n’être séparé de Daisy que par la baie.

Ainsi ce n’était pas seulement aux étoiles qu’il aspirait en cette nuit de juin. Il vint à moi vivant, libéré soudain de la matrice d’une splendeur sans

objet.

– Il veut savoir, reprit Jordan, si vous voulez bien inviter Daisy à prendre le thé chez vous, un de ces après-midi et permettre qu'il soit de la partie.

La modestie de la requête me secoua. Il n'avait attendu cinq ans, acheté un château où il dispensait la lumière des étoiles à des papillons de hasard – que pour venir un après-midi dans le jardin d'un étranger.

– Était-il nécessaire de m'informer de tout ceci avant de me demander une chose aussi insignifiante ?

– Il a peur, voici si longtemps qu'il attend. Il craignait de vous offenser. Voyez-vous, c'est un véritable rustre sous tout ce vernis qu'il a acquis.

Une chose me tracassait.

– Pourquoi ne s'est-il pas adressé à vous pour agencer cette rencontre ?

– Il veut la voir chez lui, expliqua la jeune fille, et vous êtes son voisin.

– Oh !

– Je crois qu'il s'attendait à la voir arriver un soir, à une des fêtes, par hasard, reprit Jordan. Mais cela ne s'est point produit, puis il s'est mis à demander négligemment aux gens s'ils la connaissaient : je suis la première qu'il a trouvée. Ce fut le soir où il me fit chercher pendant le bal. Vous auriez dû voir avec quels détours il en vint à son affaire. Naturellement, moi, je proposai tout de suite un déjeuner à New-York – je crus qu'il allait devenir fou furieux. Il répétait :

« Je ne veux rien faire qui ne soit convenable ! C'est à côté que je veux la revoir !

« Quand je lui dis que vous étiez un ami de Tom, il voulut lâcher tout. Il ne sait pas grand-chose de Tom, bien qu'il dise avoir lu un journal de Chicago pendant des années, dans l'espoir d'y trouver un jour le nom de Daisy. »

L'obscurité s'était faite. Comme nous plongions sous un petit pont, je glissai mon bras autour de l'épaule dorée de Jordan ; attirant à moi la jeune fille, je l'invitai à dîner. D'un seul coup, j'avais cessé de penser à Daisy et à Gatsby pour m'intéresser à cette personne nette, dure, limitée,

qui trafiquait du scepticisme universel et se renversait là, tout près, avec désinvolture, dans le cercle formé par mon bras. Une phrase se mit à battre dans mes oreilles avec une sorte d'excitation capiteuse : Il n'y a que les pourchasseurs et les pourchassés, les affairés et les fatigués.

– Et puis Daisy devrait bien avoir un peu de bonheur dans sa vie, murmura Jordan.

– Désire-t-elle revoir Gatsby ?

– Elle ignore. Gatsby ne veut pas qu'elle sache. Vous êtes censé tout simplement inviter Daisy à goûter.

Nous franchîmes une barrière d'arbres sombres, puis la façade de la 59e rue, bloc de lumière pâle et délicate, se dressa étincelante sur le parc. Différent de Gatsby et de Tom Buchanan, je n'avais point de femme dont le visage sans corps flottât au long des sombres corniches et des aveuglantes enseignes électriques. J'attirai donc la jeune fille que j'avais à côté de moi, en serrant le bras. Lasse et dédaigneuse, sa bouche sourit –

je l’attirai plus près encore, et cette fois vers mon visage.

5

Quand je rentrai cette nuit-là à West-Egg, je craignis un moment que ma maison ne fût en feu. Deux heures, et la pointe entière de la péninsule flamboyait d'une lueur qui tombait, irréelle sur les fils télégraphiques. Au premier tournant, je constatai que c'était la maison de Gatsby, illuminée de la tour à la cave.

Au premier abord, je crus qu'il s'agissait d'une nouvelle fête, quelque frénétique raout qui se serait transformé en un jeu de barres ou de cache-cache, la maison tout entière à la disposition des joueurs. Mais on n'entendait pas un bruit. Seul le vent dans les arbres, qui agitait les fils et éteignait et rallumait les lumières, comme si la maison clignotait des yeux aux ténèbres.

Tandis que mon taxi s'éloignait en gémissant, je vis Gatsby qui venait à moi sur sa pelouse.

– Votre maison fait penser à l’Exposition universelle !

– Ah ! oui ? Puis tournant les yeux vers elle d’un air distrait, il dit : « Je visitais des chambres. Allons à Coney-Island, vieux frère. Dans ma voiture. »

– Il est trop tard.

– Alors si on se baignait dans la piscine ? Je ne m’en suis pas servi de tout l’été.

– Il faut que je me couche.

– Ah ! bon.

Il attendit en me regardant avec une impatience qu’il parvenait à dissimuler.

Au bout d’un moment :

– J’ai causé avec miss Baker, lui dis-je, je téléphonerai demain à Daisy pour l’inviter à prendre le thé chez moi.

– Oh ! c’est bon, fit-il négligemment. Je désire ne pas causer le moindre dérangement.

– Quel est le jour qui vous convient ?

– Celui qui vous convient, à vous, me reprit-il

avec promptitude. Voyez-vous, je désire ne pas vous causer le moindre dérangement.

– Que diriez-vous d'après-demain ?

Il réfléchit un instant. Puis à contre-cœur :

– Je veux faire couper le gazon.

Tous deux, nous regardâmes le gazon – une ligne très nette séparait ma pelouse échevelée de la sienne, qui s'étendait plus sombre et bien entretenue. Je soupçonnai que c'était de mon gazon qu'il s'agissait.

– Et puis il y a autre chose, fit-il d'un ton d'incertitude et il hésita.

– Préférez-vous remettre ça de quelques jours ?

– Non, ce n'est pas cela. Du moins...

Il tâtonna parmi toute une série de commencements :

– Voilà, je pensais que... voilà, vieux frère, voyez-vous, vous ne gagnez pas beaucoup d'argent, hein ?

– Non, pas beaucoup.

Ceci parut le rassurer et il continua avec plus de confiance :

– C’est bien ce que je pensais. Pardonnez-moi, si je... Voyez-vous, je m’occupe incidemment d’une petite affaire, une affaire à côté, vous comprenez, et j’ai pensé que si vous ne faites pas beaucoup... Vous placez des actions, n’est-ce pas, vieux frère ?

– Du moins je m’y efforce.

– Eh bien, ceci vous intéressera. Ça ne vous prendrait pas beaucoup de temps et vous pourriez ramasser pas mal d’argent. Il s’agit d’une affaire plutôt confidentielle.

Je me rends compte maintenant que dans d’autres circonstances cette conversation aurait pu déterminer une des crises de ma vie. Mais parce que l’offre m’était faite visiblement et sans le moindre tact en échange d’un service à rendre, je n’avais d’autre choix que de couper court.

– J’ai tout le travail que je puis faire. Je vous suis très obligé, mais je ne saurais me charger d’un supplément de besogne.

– Il ne s’agit pas de travailler avec Wolfshiem.

Évidemment il pensait que je reculais devant la perspective de la « ziduation » mentionnée pendant le déjeuner. Mais je l’assurai qu’il se trompait. Il attendit quelques instants, dans l’espoir que j’entamerais une conservation, mais j’étais trop absorbé pour me montrer expansif. Il se décida enfin à rentrer.

La soirée m’avait rendu léger et heureux ; je crois que j’entrai de plain-pied dans le sommeil en ouvrant ma porte. J’ignore donc si Gatsby alla à Coney-Island ou pendant combien d’heures il « visita ses chambres », pendant que sa maison ruisselait de lumière.

Le lendemain je téléphonai à Daisy, du bureau, et l’invitai à goûter.

– N’amène pas Tom.

– Comment ?

– N’amène pas Tom.

– Qui est Tom ? demanda-t-elle d’un air innocent.

Le jour convenu, il pleuvait à verse. À onze

heures, un homme en imperméable, traînant une tondeuse de gazon, frappa à ma porte et m'informa que M. Gatsby l'envoyait pour tondre ma pelouse. Cela me rappela que j'avais oublié de dire à ma Finlandaise de revenir. J'allai donc en auto au village de West-Egg pour la chercher parmi les ruelles détrempées et blanchies à la chaux et acheter quelques tasses, des citrons et des fleurs.

Les fleurs étaient de trop, car à deux heures, une véritable exposition d'horticulture arriva de chez Gatsby, accompagnée d'innombrables récipients pour la contenir. Une heure après, la porte d'entrée s'ouvrit par saccades nerveuses et Gatsby, en flanelle blanche, chemise argent et cravate or, entra en coup de vent. Il était pâle ; les cercles sombres de l'insomnie se montraient sous ses yeux.

– Tout va bien ? demanda-t-il sans tarder.

– L'herbe a fort bel air, si c'est cela que vous voulez dire.

– Quelle herbe ? demanda-t-il sans comprendre. Oh ! l'herbe du jardin !

Il la regarda par la fenêtre, mais, à en juger par son expression, je crois qu'il ne voyait rien du tout.

– Elle a fort bon air en effet, dit-il vaguement. Un des journaux pense que la pluie cessera vers quatre heures. Je crois que c'était *Le Journal.* Vous avez tout ce qu'il vous faut pour le... pour le thé ?

Je le menai à l'office. Il jeta à ma Finlandaise un regard de reproche. Ensemble nous examinâmes les douze gâteaux au citron que j'avais achetés chez le pâtissier.

– Ça fera l'affaire ?

– Bien sûr, bien sûr, ils sont épatants. Et il ajouta d'une voix creuse : « ... vieux frère ».

La pluie se transforma vers trois heures et demie en une brume humide et froide où parfois de minces gouttelettes nageaient comme de la rosée. Gatsby feuilleta, l'œil vide, un volume de *l'Économie politique* de Clay, sursauta au bruit des pas de la Finlandaise qui ébranlaient le plancher de la cuisine, jetant de temps à autre un

regard furtif à travers les vitres embuées comme si une série d'événements invisibles, mais alarmants, se déroulait dehors.

À la fin, il se leva et m'informa, d'une voix peu affermie, qu'il rentrait chez lui.

Et pourquoi ?

– Personne ne viendra goûter. Il est trop tard !

Il consulta sa montre comme si des affaires urgentes l'appelaient ailleurs.

– Je ne peux tout de même pas attendre toute la journée.

– Ne faites pas l'enfant. Il n'est que quatre heures moins deux.

Il se rassit, l'air malheureux, comme si je l'avais poussé et, au même instant, on entendit le bruit d'une auto qui s'engageait dans mon allée. Nous sautâmes tous les deux et, un peu énervé moi-même, je sortis dans le jardin.

Sous les lilas dépouillés et dégouttants d'eau, une grande torpédo s'avançait dans l'allée. Elle s'arrêta. Penché de côté sous un tricorne lavande, le visage de Daisy me contempla avec un vif

sourire extasié.

– Est-ce ici, absolument, que tu vis, mon très cher ?

Dans la pluie, les exhilarantes ondulations de sa voix étaient un tonique vivant. Il me fallut en suivre un moment le son, montant et descendant, avec l'ouïe seule, avant que les mots me parvinssent. Une mèche humide balafrait sa joue comme un trait de peinture bleue et la main que je saisis pour l'aider à mettre pied à terre était mouillée de gouttes luisantes.

– Es-tu amoureux de moi ? fit-elle tout bas à mon oreille ; si ce n'est pas ça, explique-moi pourquoi il fallait que je vienne toute seule ?

– Ça, c'est le secret du manoir à l'envers. Dis à ton chauffeur d'aller passer une heure bien loin d'ici.

– Revenez dans une heure, Ferdie.

Puis dans un murmure de sa voix grave :

– Il s'appelle Ferdie.

– Est-ce que l'essence affecte son nez ?

– Je ne crois pas, fit-elle naïvement. Pourquoi ?

Nous entrâmes. À mon incommensurable surprise, le salon était désert.

– Ma parole, ça c’est trop fort !

– Qu’est-ce qui est trop fort ?

Elle tourna la tête : on frappait à coups légers et solennels sur la porte d’entrée. J’allai ouvrir. Aussi pâle qu’un mort, les mains au fond des poches de son veston comme des poids, Gatsby se dressait les pieds dans une flaque d’eau, me regardant au fond des yeux d’un air tragique.

Les mains toujours enfoncées dans ses poches, il s’avança à grandes enjambées dans la galerie en m’évitant, fit un demi-tour sec comme s’il marchait sur la corde raide et disparut dans le salon. La chose n’avait rien d’amusant. Conscient des sonores battements de mon cœur, je fermai la porte sur la pluie qui redoublait.

Pendant une demi-minute, je n’entendis pas un bruit. Enfin du salon me parvint une espèce de murmure étranglé et le fragment d’un éclat de

rire, puis la voix de Daisy sur une note claire et forcée :

– Comme je suis heureuse de vous revoir !

Une pause qui dura horriblement. N'ayant rien à faire dans la galerie, j'entrai dans le salon.

Les mains toujours dans ses poches, Gatsby s'appuyait contre la cheminée en affectant consciencieusement une aise parfaite, voire l'ennui. Il rejetait la tête en arrière, au point de l'appuyer sur le cadran d'une pendule défunte. Dans cette position, ses yeux égarés dévisageaient Daisy qui, effrayée mais gracieuse, était assise sur le bord d'une chaise à dossier droit.

– Nous nous connaissions, balbutia Gatsby.

Ses yeux me jetèrent un regard, ses lèvres s'écartèrent et il essaya de rire, mais sans succès. Par bonheur la pendule choisit ce moment pour s'incliner périlleusement, cédant à la pression de la tête de Gatsby. Celui-ci se retourna, la saisit avec des doigts tremblants et la remit en place. Puis il s'assit, rigide, le coude sur le bras du sofa

et le menton dans la main.

– Je regrette, fit-il, pour la pendule...

Mon visage à présent brûlait d'une intense ardeur tropicale. Impossible de choisir parmi les mille banalités qui grouillaient dans ma tête.

– C'est une vieille pendule, fis-je, idiotement.

Il me semble que nous crûmes un instant qu'elle s'était brisée en morceaux sur le plancher.

– Nous ne nous étions pas revus depuis des années, fit Daisy, la voix aussi calme que possible.

– Ça fera cinq ans en novembre.

Le ton machinal de Gatsby nous replongea tous dans le trouble pendant au moins une autre minute. Je les avais mis debout tous les deux en les invitant par pur désespoir à m'aider à préparer le thé dans la cuisine, quand la démoniaque Finlandaise l'apporta sur un plateau.

À la faveur du méli-mélo des tasses et des gâteaux – qui fut le bienvenu – s'établit une certaine décence physique. Gatsby se réfugia dans un coin bien sombre et, tandis que Daisy et

moi causions ensemble, il nous regarda tour à tour avec des yeux intenses et malheureux. Pourtant, comme le calme n'était pas une fin par lui-même, je saisis un prétexte dès que cela fut possible et me levai.

– Où allez-vous ? demanda Gatsby tout de suite alarmé.

– Je reviens dans une minute.

– Il faut que je vous parle avant.

Il me suivit, l'air fou, dans la cuisine, ferma la porte, murmura : « Oh ! Dieu ! » d'une voix lamentable.

– Qu'est-ce qu'il y a donc ?

– Nous avons fait une gaffe, fit-il, en branlant la tête, nous avons fait une affreuse, une affreuse gaffe !

J'ajoutai par bonheur :

– Il y a que vous êtes gêné, voilà tout.

– Daisy aussi est gênée.

– Elle aussi ? répéta-t-il avec incrédulité.

– Autant que vous.

– Ne parlez pas si fort.

Je rompis les chiens.

– Vous vous conduisez comme un enfant. Et, de plus, avec grossièreté. Vous laissez Daisy toute seule dans le salon.

Il leva la main pour me faire taire, me regarda avec une expression inoubliable de reproche et, ouvrant la porte avec précaution, rentra dans l'autre pièce.

Je sortis par derrière – exactement comme Gatsby, quand, une demi-heure plus tôt, il avait, tout nerveux, fait le tour de la maison – et me réfugiai en courant sous un arbre énorme et noueux dont le feuillage massif formait un tissu qui arrêtait la pluie. De nouveau il pleuvait à verse et ma pelouse dénivelée, si bien tondue par le jardinier de Gatsby, se couvrait de petites flaques boueuses et de marécages préhistoriques. N'ayant rien d'autre à regarder de sous mon arbre que l'énorme maison de Gatsby, je la contemplai comme Kant son clocher, une demi-heure. Un brasseur l'avait fait bâtir, dix ans plus tôt, aux débuts de la vogue des styles d'époque et on

disait qu'il s'était engagé à payer pendant cinq ans les taxes de tous les cottages des environs, à condition que les propriétaires consentissent à faire recouvrir leurs toits de chaume. Ce fut peut-être leur refus qui coupa l'élan à son projet de fonder une dynastie – toujours est-il qu'il tomba dans une immédiate décadence. Ses enfants vendirent la maison, alors que la couronne mortuaire pendait encore à sa porte. Les Américains qui consentent, avec empressement parfois, à être des serfs se sont toujours refusés à être des paysans.

Au bout d'une demi-heure, le soleil se remit à briller et l'auto de l'épicier déboucha dans l'allée de Gatsby avec les matières premières du dîner de ses domestiques – j'étais sûr que lui-même ne mangerait pas une bouchée. Une femme de chambre se mit à ouvrir les fenêtres aux étages supérieurs du château. Elle apparut un moment à chacune d'elles et, penchée à la grande baie centrale, cracha méditativement dans le jardin. Il était temps de rentrer. Tant qu'il pleuvait, le bruit de l'eau m'avait fait l'effet de leurs voix, s'élevant, se gonflant un peu de temps en temps

avec des bouffées d'émotion. Mais avec le nouveau silence je sentais que le silence s'était fait aussi dans la maison.

J'entrai après avoir fait dans la cuisine tous les bruits possibles, à cela près que je m'abstins de renverser le poêle – mais je crois bien qu'ils n'entendirent rien. Ils étaient assis, chacun à un bout du divan, s'entre-regardant comme si une question leur avait été posée ou était dans l'air et tout vestige d'embarras avait disparu. Le visage de Daisy était barbouillé de larmes : quand j'entrai, elle se leva d'un bond et se mit à l'essuyer avec son mouchoir devant une glace. Quant à Gatsby, un changement s'était produit en lui dont je restai tout simplement confondu. Il resplendissait, à la lettre. Sans un mot, sans un geste d'exultation, un bien-être nouveau radiait de lui et remplissait la petite pièce.

– Oh ! hello, vieux frère ! fit-il, comme si nous ne nous étions pas vus depuis des années.

Je crus un instant qu'il allait me serrer la main.

– Il ne pleut plus.

– C’est vrai ?

Quand il comprit de quoi je parlais, qu’il y avait dans la pièce des clochettes de soleil, il sourit comme un météorologiste, comme un extatique client de la lumière qui revient, et répéta la nouvelle à Daisy :

– Que pensez-vous de ça ? Il ne pleut plus.

– J’en suis heureuse, Jay.

Sa gorge, pleine de douloureuse, de chagrine beauté, n’exprimait qu’une joie inattendue.

– Venez donc chez moi avec Daisy, dit-il, je voudrais lui montrer la maison.

– Vous êtes bien sûr que vous désirez que je vous accompagne ?

– Absolument, vieux frère.

Daisy monta pour se laver la figure – je songeai plus tard, avec humiliation, aux serviettes – tandis que je l’attendais avec Gatsby sur la pelouse.

– Ma maison a bon air, n’est-ce pas ? Regardez comme la façade tout entière reçoit la

lumière.

Je tombai d'accord qu'elle était magnifique.

– Oui.

Ses yeux se promenèrent sur elle, sur chacune de ses portes arquées, sur chacune de ses tourelles carrées.

– Il m'a fallu tout juste trois ans pour gagner l'argent qu'elle m'a coûté.

– Je croyais que votre fortune provenait d'un héritage ?

– C'est vrai, vieux frère, fit-il machinalement, mais j'en avais perdu la majeure partie pendant la grande panique – la panique de la guerre.

J'imagine qu'il savait à peine ce qu'il disait, car, lorsque je lui demandai de quoi il s'occupait, il répliqua : « C'est mon affaire », avant de se rendre compte que ce n'était pas là une réponse convenable. Il se reprit :

– Oh ! je me suis occupé de plusieurs choses. De produits pharmaceutiques, puis de pétroles. Mais à présent je ne m'occupe ni des uns ni des autres.

Il me regarda avec davantage d'attention.

– Ceci veut-il dire que vous avez réfléchi à ce que je vous ai proposé l'autre soir ?

Avant que je pusse répondre, Daisy sortit de la maison ; sur sa robe deux rangs de boutons dorés reluisirent au soleil.

– Cette énorme bâtisse, *là-bas ?* s'écria-t-elle, en la montrant du doigt.

– Elle vous plaît ?

– Je l'adore. Mais je ne vois pas comment vous faites pour l'habiter tout seul.

– Je fais en sorte qu'elle soit toujours pleine de gens intéressants, nuit et jour. De gens qui font des choses intéressantes. De gens célèbres.

Au lieu de prendre le raccourci, au bord du détroit, nous gagnâmes la route et entrâmes par la grille d'honneur. Avec des murmures enchanteurs, Daisy admirait les différents aspects de la silhouette féodale découpée contre le ciel, admirait les jardins, la pétillante odeur des jonquilles et la mousseuse odeur des fleurs d'aubépine et de prunier et l'odeur or pâle du

chèvrefeuille. Il me parut étrange d'aborder les marches de marbre sans voir sortir et rentrer des robes claires avec des friselis, par la porte, sans entendre d'autres bruits que des voix d'oiseaux dans les arbres.

Et, à l'intérieur, comme nous errions à travers des salles de musique Marie-Antoinette et des salons Restauration anglaise, je m'imaginais derrière chaque divan et chaque table des hôtes cachés auxquels on avait enjoint de garder le silence, de tenir leur respiration, jusqu'à ce que nous fussions passés. Quand Gatsby ferma la porte de la bibliothèque gothique, j'aurais pu jurer que j'avais entendu l'homme aux yeux de hibou éclater d'un rire spectral.

Nous montâmes visiter des chambres à coucher d'époque, drapées de soie rose ou lavande, fleuries de frais, des boudoirs, des salles de billard et des salles de bains à baignoires encastrées dans le plancher – nous introduisant par mégarde dans une chambre où un homme dépeigné et vêtu de pyjamas s'adonnait sur le plancher à des exercices pour le foie. C'était

M. Klipspringer le « pensionnaire ». Je l'avais vu errer sur la plage le matin même, l'air affamé. Enfin nous arrivâmes à l'appartement privé de Gatsby, chambre à coucher, salle de bains et cabinet de travail, style Adam, où nous nous assîmes pour boire un verre de chartreuse que Gatsby sortit d'un placard.

Il n'avait pas cessé de regarder Daisy ; je suis persuadé qu'il revalorisait tous les objets de sa maison suivant l'effet qu'ils produisaient dans ses yeux bien-aimés. Parfois aussi, il regardait d'un œil fixe les biens qui l'entouraient, comme si la miraculeuse présence, en chair et en os, de cette femme leur avait ôté toute réalité. Une fois il faillit rouler en bas d'un escalier.

Sa chambre à coucher était la pièce la plus simple de toutes – à ce détail près que la table de toilette était garnie d'un nécessaire en or massif et dépoli. Daisy prit la brosse avec ravissement pour en lisser ses cheveux. Là-dessus Gatsby s'assit et, abritant ses yeux avec la main, se mit à rire.

– Comme c'est drôle, vieux frère, fit-il avec

hilarité. Je ne peux... Quand j'essaie de...

Visiblement, son état mental venait de passer par deux phases distinctes ; il en abordait à présent une troisième. Comme suite à son embarras et à sa joie irraisonnée, il se consumait d'émerveillement devant la présence de Daisy. Il y avait si longtemps que cette idée le possédait, il l'avait vécue si totalement en rêve, il l'avait attendue, les dents serrées, pour ainsi dire, avec un degré d'intensité si inconcevable, qu'à présent, en pleine réaction, il cessait de fonctionner comme une montre qu'on a remontée trop à fond.

Se reprenant en une minute, il ouvrit deux énormes cabinets-armoires qui contenaient ses complets pendus en masse, ses robes de chambre, ses cravates et ses chemises, entassés comme des briques, par piles d'une douzaine.

– J'ai quelqu'un en Angleterre qui achète mes vêtements. Il m'envoie un choix au commencement de chaque saison, printemps et automne.

Il sortit une pile de chemises et se mit à les

jeter, l’une après l’autre, devant nous, chemises en batiste fine, en soie épaisse, en flanelle mince, qui perdaient leurs plis en tombant et couvraient la table d’un désarroi multicolore. Pendant que nous les admirions, il en apporta d’autres, et le mol et riche entassement continua de monter – chemises à raies, à entrelacs et à carreaux, corail, vert pomme, lavande, orange pâle, ornées de monogrammes bleu indien. Soudain, avec un bruit tendu, Daisy baissa la tête sur les chemises et éclata en un orage de larmes.

– Qu’elles sont belles, ces chemises, sanglota-t-elle, d’une voix étouffée par les plis épais. Ça me rend toute triste, parce que jamais je n’avais vu d’aussi... d’aussi belles chemises.

Après la maison, nous devions voir les terrains, la piscine, l’hydroplane, les fleurs de la mi-été, – mais derrière les fenêtres de Gatsby la pluie se remit à tomber, si bien que nous restâmes plantés là, en rang, à regarder la surface ridée du détroit.

– N’était cette brume, nous verrions votre

maison, de l'autre côté de la baie, dit Gatsby. Il y a une lumière verte qui brûle toute la nuit au bout de votre jetée.

Daisy glissa soudain son bras sous le sien, mais il semblait absorbé par ce qu'il venait de dire. Peut-être l'idée lui était-elle venue que la colossale importance de cette lumière venait de s'évanouir à jamais. Comparée à la grande distance qui l'avait séparé de Daisy, cette lumière lui avait paru toute proche d'elle, la touchant presque. À présent, ce n'était plus qu'une lumière verte sur une jetée. Son compte d'objets enchantés avait décru d'une unité.

Je me mis à circuler dans la pièce, examinant des objets quelconques dans la semi-obscurité. Une grande photographie représentant un homme âgé en costume de yachtman m'attira, pendue au mur au-dessus du bureau de Gatsby.

– Qui est-ce ?

– Ça, c'est M. Dan Cody, vieux frère.

La résonance du nom m'était vaguement familière.

– Il est mort à présent. C’était mon meilleur ami, il y a des années et des années.

Sur le bureau était posée une petite photo de Gatsby également en costume de yachtman – Gatsby, la tête jetée en arrière d’un air de défi – prise apparemment quand il avait environ dix-huit ans.

– Je l’adore ! s’écria Daisy. Le toupet ! Vous ne m’aviez pas dit que vous aviez un toupet – et un yacht.

– Regardez ! fit Gatsby, très vite. Voici un tas de coupures vous concernant.

Debout à côté l’un de l’autre, ils les examinèrent. J’allais m’enquérir des rubis, quand le téléphone appela. Gatsby prit le récepteur.

– Oui... Eh bien ? Je ne puis causer maintenant... Je ne puis causer maintenant, vieux frère... J’avais dit un village... Il doit savoir ce que c’est qu’un village... Eh bien ! il ne nous est d’aucune utilité si Détroit est l’idée qu’il se fait d’un village.

Il raccrocha.

– Venez *vite !* s'écria Daisy à la fenêtre.

La pluie tombait toujours, mais les ténèbres s'étaient fendues à l'ouest et un flot rose et doré de nuages mousseux se brisait au-dessus de la mer.

– Regardez ça, murmura-t-elle et, au bout d'un moment :

– Je voudrais prendre un de ces nuages roses et vous mettre dedans pour vous pousser dans l'espace.

J'essayai de partir, mais ils ne voulurent rien savoir ; peut-être ma présence leur donnait-elle la satisfaisante sensation d'être plus seuls.

– Je sais ce que nous allons faire, dit Gatsby. Nous allons nous faire jouer du piano par Klipspringer.

Il sortit de la pièce en appelant : « Ewing ! » et revint au bout de quelques minutes, escorté par un jeune homme gêné, légèrement usé, qui portait des lunettes d'écaille et de rares cheveux blonds. Il était maintenant vêtu avec décence d'une « chemise de sport », ouverte sur le cou, de

souliers à semelles de caoutchouc et de pantalons de toile d'une teinte nébuleuse.

– Nous avons interrompu vos exercices ? s'enquit Daisy avec politesse.

– Je dormais, s'écria M. Klipspringer dans un spasme d'embarras. C'est-à-dire, j'avais dormi, puis je m'étais levé.

– Klipspringer joue du piano, fit Gatsby, l'interrompant. Pas vrai, Ewing, vieux frère ?

– Je ne joue pas bien, pas bien du tout. Le fait est... je ne joue presque pas. Je ne suis pas en for...

– Nous allons descendre, coupa Gatsby.

Il toucha un interrupteur. Les fenêtres grises disparurent quand la maison s'inonda de lumière.

Dans le salon de musique, Gatsby n'alluma qu'une lampe près du piano. Il donna du feu à Daisy avec une allumette qui tremblait et s'assit à côté d'elle sur un divan à l'autre bout de la pièce, où il n'y avait de lumière que celle que le plancher luisant y projetait de la galerie, par ricochet.

Quand Klipspringer eut joué *Nid d'amour,* il se retourna sur son tabouret et chercha Gatsby dans l'obscurité, l'air malheureux.

– Vous avez vu, je ne suis pas du tout en forme. Je vous avais bien dit que je ne pourrais jouer. Je ne suis pas du tout en fo...

– Ne parlez pas tant, vieux frère, commanda Gatsby. Jouez !

Tous les matins,

Et tous les soirs,

C'qu'on rigole !...

Dehors le vent menait grand bruit. On entendait un léger roulement de tonnerre à l'horizon, comme un courant d'eau qui murmure. Toutes les lumières de West-Egg étaient allumées ; les rames électriques, enceintes d'hommes d'affaires, fonçaient à travers la pluie ramenant de New-York les banlieusards. C'était l'heure où se produit chez l'homme un changement profond – de la surexcitation se

fabriquait dans l’air.

Il n’y a rien d’plus vrai :
Les rich’s font du négoce
Et les pauvr’s font des gosses.
En attendant
En chamboulant...

Quand je m’avançai pour prendre congé je m’aperçus que le visage de Gatsby avait repris son expression d’ahurissement comme si un doute vague se levait en lui sur la qualité de son bonheur actuel. Presque cinq ans ! Il devait y avoir eu des instants, même en cet après-midi, où Daisy ne s’était pas montrée à la hauteur de ses rêves – non pas par sa faute, mais à cause de la colossale vitalité des illusions de Gatsby. Elle l’avait dépassée, elle avait tout dépassé. Il s’était jeté en elle avec la passion d’un créateur, l’accroissant sans répit, l’ornant de toutes les plumes brillantes qui lui tombaient sous la main. Rien n’est comparable au volume de feu ou de

fraîcheur que l'homme peut emmagasiner dans son cœur spectral.

Sentant que je l'observais, il se domina un peu, visiblement. Il saisit la main de Daisy et comme celle-ci lui disait quelque chose tout bas, il se tourna vers elle avec une poussée d'émotion. Je crois que c'est cette voix surtout qui le tenait, par sa chaleur changeante et fiévreuse, parce que nul rêve ne pouvait lui être supérieur – cette voix était un chant immortel.

Ils m'avaient oublié, mais Daisy leva les yeux et me tendit sa main ; Gatsby ne me connaissait plus. Je les regardai encore une fois et ils me regardèrent, distants, possédés d'une vie intense. Puis je sortis de la pièce et descendis les marches de marbre sous la pluie, les laissant seuls ensemble.

6

Vers la même époque, un jeune et ambitieux reporter de New-York se présenta un matin chez Gatsby pour lui demander s'il avait quelque chose à dire.

– À quel sujet ? s'enquit Gatsby avec politesse.

– Une déclaration quelconque à faire.

Il résulta d'une conversation fort obscure, qui dura cinq minutes, que le jeune homme avait entendu mentionner le nom de Gatsby dans sa salle de rédaction en des circonstances qu'il ne voulait pas révéler ou qu'il n'avait pas bien comprises. C'était son jour de congé, et avec une louable initiative il était « venu voir ».

Un coup au jugé, et pourtant l'instinct du reporter était juste. La notoriété de Gatsby, répandue par les centaines de personnes qui

avaient accepté son hospitalité, devenant de ce fait autant d'autorités sur son passé, avait crû tout l'été jusqu'au point d'acquérir presque une valeur d'information.

Des légendes contemporaines s'attachèrent à lui, tel le « tuyau souterrain » partant du Canada, qui, disait-on, approvisionnait d'alcool les États-Unis.

Une histoire circulait avec persistance, d'après laquelle il n'habitait pas une maison, mais un bateau qui ressemblait à une maison et qu'on remorquait secrètement la nuit sur la côte de Long-Island. Pourquoi au juste ces inventions étaient-elles une source de satisfaction pour James Gatz, du North Dakota, il n'est pas facile de le dire.

James Gatz, c'était là réellement, ou tout au moins légalement, son nom. Il l'avait changé à dix-sept ans, au moment précis où débuta sa carrière, quand il vit le yacht de Dan Cody jeter l'ancre sur le plus insidieux bas-fond du lac Supérieur. C'était James Gatz qui flânait sur la plage cet après-midi-là, vêtu d'un chandail vert

tout déchiré et d'un pantalon de toile, mais c'était déjà Jay Gatsby qui, empruntant un canot, avait ramé jusqu'au *Tuolomee* pour informer Cody que le vent pouvait bien se lever et le démolir en une demi-heure.

Je suppose qu'il tenait déjà le nom tout prêt. Ses parents étaient des fermiers besogneux que le succès avait toujours fuis ; son imagination ne les avait jamais acceptés comme parents. Au vrai, Jay Gatsby, de West-Egg, Long-Island, avait jailli de sa propre conception platonique de soi. C'était un fils de Dieu, phrase qui, si elle signifie quelque chose, signifie cela même, et il lui incombait de s'occuper des affaires de son Père, au service d'une vaste, vulgaire et mercenaire beauté. De sorte qu'il inventa précisément l'espèce de Jay Gatsby qu'un garçon de dix-sept ans pouvait inventer, et à cette conception il demeura fidèle jusqu'au bout.

Depuis plus d'une année, il voyageait le long de la rive sud du lac Supérieur en déterrant des palourdes, en péchant le saumon, en s'acquittant de toute besogne qui lui pouvait procurer la

nourriture et un lit. Son corps tanné, qui allait s'endurcissant, survécut tout naturellement au labeur mi-frénétique, mi-nonchalant de ces salutaires journées. Il connut la femme de bonne heure et comme les femmes le gâtaient, il apprit à les mépriser, les vierges pour leur ignorance, les autres pour leur hystérie en des matières que, dans son insurmontable préoccupation de soi, il tenait pour naturelles.

Mais son cœur était une constante, une turbulente émeute. Les imaginations les plus grotesques et les plus fantasques le hantaient la nuit dans son lit. Un univers d'un ineffable clinquant se tissait en son cerveau, cependant que la pendule faisait son tic tac sur la toilette, et que la lune trempait d'une humide lumière ses vêtements répandus sur le plancher. Chaque nuit il ajoutait de nouveaux traits au tracé de ses fantaisies, jusqu'au moment où le sommeil refermait son oublieuse étreinte sur quelque scène éclatante. Ces rêveries servirent un temps d'exutoire à son imagination ; elles étaient une allusion satisfaisante à l'irréalité de la réalité, l'assurance que ce rocher, le Monde, solidement

reposait sur l'aile d'une fée.

L'instinct de sa gloire future l'avait conduit quelques mois plus tôt, au petit collège luthérien de Saint-Olaf, dans le Minnesota méridional. Il y resta deux semaines, découragé par sa féroce indifférence aux roulements de tambour de sa destinée, de la destinée elle-même, méprisant le travail d'homme de charge par lequel il devait payer pour ses études. Puis, il revint à la dérive sur les bords du lac Supérieur et il cherchait encore quelque chose à faire, quand le yacht de Dan Cody jeta l'ancre sur les bas-fonds du large.

Cody avait cinquante ans à cette époque, produit des terrains argentifères du Nevada, du Yukon, de toutes les ruées vers le métal qui s'étaient produites depuis 1875. Les transactions dans les cuivres du Montana qui l'avaient rendu plusieurs fois millionnaire le trouvèrent robuste physiquement, mais sur le bord du gâtisme. Le soupçonnant, un nombre infini de femmes essayaient de le séparer de son argent. Les pratiques peu ragoûtantes qu'Ella Kaye, la journaliste, mit en œuvre pour assumer le rôle de

Pompadour auprès du vieillard dont les faiblesses étaient, par comparaison, innocentes, et qui finirent par contraindre celui-ci à se réfugier sur son yacht pour ménager sa vie, furent la propriété commune mais censurable du journalisme de l'an 1902. Il croisait, depuis cinq ans, sur des côtes par trop hospitalières, quand il apparut dans Little Girl Bay pour jouer le rôle du destin en faveur de Jay Gatsby.

Pour le jeune Gatsby, appuyé sur ses avirons, les yeux levés vers le pont-promenade, ce yacht représentait toute la beauté, toute la splendeur du monde. Sans doute sourit-il à Cody – il avait probablement découvert que les gens le trouvaient sympathique quand il leur souriait. Quoi qu'il en fût, Cody lui posa quelques questions (une d'elles fit jaillir le nom tout flambant neuf) et découvrit que le garçon était vif et ambitieux jusqu'à l'extravagance. Quelques jours plus tard, il le menait à Duluth et lui achetait une vareuse bleue, six paires de pantalons en toile blanche et une casquette de yachtman. Et quand le *Tuolomee* leva l'ancre pour les Antilles et la Côte de Barbarie, Gatsby

figurait parmi son équipage.

Il servait dans des emplois vaguement confidentiels ; tant qu'il accompagna Cody, il fut tour à tour steward, second, capitaine, secrétaire, voire geôlier, car Dan Cody à jeun savait de quelles prodigalités Dan Cody ivre pouvait se montrer capable, et il se préparait à de telles contingences en faisant de plus en plus de fond sur Gatsby. L'accord dura cinq années, pendant lesquelles le bateau fit trois fois le tour du continent. Il aurait sans doute duré indéfiniment si, une nuit, à Boston, Ella Kaye n'était montée à bord et si, une semaine après, Dan Cody n'avait mis fin à son hospitalité en décédant.

Je me rappelle le portrait que j'ai vu de ce vieillard dans la chambre à coucher de Gatsby, un homme grisonnant, au teint fleuri, au visage dur et vide – le pionnier débauché qui, pendant une phase de la vie américaine, avait ramené sur la côte orientale la sauvage violence des lupanars et des tavernes de la frontière. Indirectement, c'était à Cody que Gatsby devait de boire si peu. Parfois, au cours d'une fête joyeuse, des femmes

frottaient ses cheveux de champagne ; quant à lui, il avait pris l'habitude de ne jamais toucher à la liqueur.

Et c'est de Cody qu'il avait hérité de l'argent – un legs de vingt-cinq mille dollars. Cet argent, il ne le toucha pas. Il ne comprit jamais l'expédient légal qu'on mit en œuvre contre lui, mais tout ce qui restait des millions revint intact à Ella Kaye. Il resta avec son éducation singulièrement appropriée ; le vague contour de Jay Gatsby s'était arrondi jusqu'à représenter, en substance, un homme.

Tout ceci, il me le raconta beaucoup plus tard, mais si je l'inscris ici, c'est pour dissiper ces folles rumeurs concernant ses antécédents, lesquelles n'avaient même pas une ombre de vérité. Qui plus est, il me raconta cette histoire à une époque fort troublée, quand j'étais arrivé à croire tout et rien à son sujet. Je profite donc de cette brève halte, pendant laquelle Gatsby, si je puis dire, reprend haleine, pour dissiper toutes ces conceptions erronées.

C'est également une halte dans mon

immixtion dans ses affaires. Pendant plusieurs semaines, je ne le vis plus, je n'entendis plus sa voix au téléphone. La plupart du temps, j'étais à New-York, trottant de tous côtés avec Jordan, m'efforçant de gagner la sympathie de sa vieille tante, mais un dimanche après-midi, je finis par me rendre chez Gatsby. Je n'étais pas là depuis deux minutes que quelqu'un se présentait avec Tom Buchanan, pour boire un verre. Je fis, naturellement, un haut-le-corps, mais ce qui était surprenant en réalité, c'est que cela ne se fût pas produit plus tôt.

Ils étaient trois qui se promenaient à cheval, Tom, un nommé Sloane, et une jolie femme en amazone, qui était déjà venue avant.

– Enchanté de vous voir, fit Gatsby, debout sur son perron. Enchanté que vous soyez venus.

Comme si cela pouvait lui importer !

– Asseyez-vous donc. Prenez une cigarette ou un cigare.

Il tourna rapidement dans la pièce, en appuyant sur des boutons de sonnette.

– Dans un instant on vous apportera à boire.

La présence de Tom chez lui l'affectait profondément. Mais il sentait qu'il ne serait à son aise que lorsqu'il leur aurait offert quelque chose, se rendant vaguement compte que c'était pour cela qu'ils étaient venus. M. Sloane ne désirait rien. Une citronnade ? Non merci. Un peu de champagne ? Rien du tout, merci... Je regrette.

– Vous avez fait une bonne promenade ?

– Les routes sont excellentes par ici.

– Je suppose que les autos...

– Ouais.

Poussé par une force irrésistible, Gatsby se tourna vers Tom, qui s'était laissé présenter à lui en inconnu.

– Je crois que nous nous sommes déjà rencontrés quelque part, monsieur Buchanan.

– Ah ! oui ? fit Tom, poli, mais renfrogné, et qui visiblement ne se rappelait rien de pareil. Oui, c'est vrai. Je m'en souviens parfaitement.

– Il y a deux semaines environ.

– C’est cela. Vous étiez ici avec Nick.

– Je connais votre femme, continua Gatsby, presque agressif.

– Ah ! oui ?

Tom se tourna vers moi :

– Tu demeures par ici, Nick ?

– À côté.

– Ah ! oui ?

M. Sloane ne prenait pas part à la conversation : hautain, il se renversait sur sa chaise ; la femme ne disait rien du tout, mais, ô surprise, elle montra de la cordialité après le deuxième whisky-soda.

– Nous viendrons tous à votre prochaine fête, monsieur Gatsby, proposa-t-elle. Qu’en dites-vous ?

– Mais certainement ; je serai enchanté de vous recevoir.

– Ça sera très gentil, fit M. Sloane, sans gratitude. Allons, je crois qu’il serait temps de rentrer.

– Pourquoi cette hâte ?

Gatsby insistait. Il s'était ressaisi. Il voulait voir Tom plus longuement. Il ajouta :

– Pourquoi ne... pourquoi ne resteriez-vous pas dîner ? Cela ne m'étonnerait pas que d'autres personnes arrivent de New-York.

– C'est vous qui allez venir souper avec moi, fit la dame avec enthousiasme, tous les deux.

L'invitation s'étendait à moi. M. Sloane se remit sur ses pieds.

– Allons, venez, dit-il.

Mais il ne s'adressait qu'à elle.

– C'est sérieux, insista-t-elle. Cela me ferait grand plaisir. Grandement la place.

Gatsby m'interrogea du regard. Il désirait accepter, il ne s'apercevait pas que M. Sloane avait décidé qu'il ne viendrait point.

– Je crains de ne pouvoir vous accompagner, fis-je.

– Alors, vous venez, vous, insista la dame, se concentrant sur Gatsby.

M. Sloane murmura quelque chose contre son oreille.

– Mais nous ne serons pas en retard si nous partons tout de suite, insista-t-elle à voix haute.

– Je n'ai pas de cheval, dit Gatsby. Je montais à cheval quand j'étais dans l'armée, mais je n'ai jamais acheté de cheval. Il faudra que je vous suive en auto. Excusez-moi une toute petite minute.

Le reste du groupe marcha jusqu'au perron où Sloane et la dame entamèrent un aparté avec chaleur.

– Bon Dieu, je crois que cet homme a l'intention de les suivre, fit Tom. Il ne voit donc pas qu'elle ne veut point de lui ?

– Elle dit le contraire.

– Elle donne un grand dîner, et il n'y connaîtra pas âme qui vive.

Il fronça les sourcils.

– Je me demande où diable il a bien pu faire la connaissance de Daisy. Par Dieu, je ne suis peut-être pas à la page, mais j'estime que les femmes

d'à présent trottent beaucoup trop pour mon goût. Elles s'acoquinent avec de bien drôles de types.

Tout à coup, M. Sloane et la dame descendirent le perron et montèrent en selle.

– Venez donc, fit M. Sloane en s'adressant à Tom, nous sommes en retard. Faut que nous partions.

Puis à moi :

– Dites-lui que nous n'avons pu attendre, voulez-vous ?

Tom et moi nous nous serrâmes la main, les autres échangèrent avec moi un froid salut de tête et la cavalcade s'éloigna vivement dans l'allée, disparaissant sous le feuillage d'août au moment même où Gatsby, son chapeau et un pardessus léger à la main, sortait par la porte.

Tom était évidemment troublé par le fait que Daisy sortait seule, car la nuit du samedi suivant, il l'accompagna à la garden-party de Gatsby. C'est peut-être sa présence qui entoura cette soirée d'une bizarre atmosphère d'accablement – elle demeure dans mon souvenir toute différente

des autres fêtes que Gatsby donna cet été-là. Les invités étaient les mêmes, ou du moins ils étaient du même genre, il y avait la même profusion de champagne, le même tumulte multicolore et polyphonique, mais je sentais dans l'air quelque chose de désagréable, une insidieuse âpreté qui n'existait pas auparavant. Peut-être était-ce que j'avais fini par m'y accoutumer, que j'avais fini par accepter West-Egg comme un monde complet en soi, avec une étiquette qui lui était personnelle, avec ses grands premiers rôles, inférieur à nul autre parce qu'il n'avait point conscience de l'être, et qu'à présent, je le contemplais avec les yeux de Daisy. Il est inévitablement attristant de regarder avec des yeux neufs des choses pour lesquelles nous avons déjà employé nos propres facultés d'assimilation.

Ils arrivèrent au crépuscule et, comme nous circulions parmi les centaines de brillants invités, la voix de Daisy jouait des tours en roucoulant dans sa gorge.

– Ces choses me surexcitent *tellement,* Nick, chuchotait-elle. Si tu veux m'embrasser ce soir

n’importe quand, fais-le-moi savoir et je me ferai un plaisir d’arranger l’affaire. Tu n’auras qu’à mentionner mon nom. Ou qu’à montrer une carte verte. Ce sont des cartes vertes que je donne ce...

– Regardez autour de vous, conseilla Gatsby.

– Je regarde. Je m’amuse prodigieu...

– Vous voyez sans doute beaucoup de gens dont on parle.

Les yeux arrogants de Tom parcoururent la foule.

– Nous ne sortons pas beaucoup, fit-il ; le fait est, je pensais justement que je ne connais pas une âme ici.

– Vous connaissez peut-être cette dame là-bas ?

Gatsby montrait une femme superbe, orchidée à peine humaine, qui siégeait comme sur un trône, sous un prunier. Tom et Daisy la fixèrent des yeux, ressentant la sensation étrangement irréelle qu’on éprouve en reconnaissant une célébrité du cinéma, simple fantôme jusqu’à ce moment.

– Elle est ravissante, fit Daisy.

– L'homme qui se penche sur elle est son directeur.

Gatsby les escorta cérémonieusement de groupe en groupe.

– Madame Buchanan... et Monsieur Buchanan.

Après un moment d'hésitation, il ajouta :

– Le joueur de polo.

– Ah ! non, protesta Tom, très vite ; pas moi.

Mais il était évident que la phrase chatouillait agréablement l'oreille de Gatsby, car Tom demeura toute la soirée « le joueur de polo ».

– Jamais je n'ai fait la connaissance d'autant de gens célèbres, s'exclama Daisy. Il me plaît, cet homme. Quel est donc son nom ? – celui qui a le nez bleu.

Gatsby l'identifia, ajoutant que c'était un *producer* de petite importance.

– Eh bien ! il me plaît quand même.

– Moi, si ça ne vous fait rien, j'aimerais mieux ne pas être le joueur de polo, fit Tom d'un air

aimable. Je préfère contempler tous ces gens célèbres incognito.

Daisy et Gatsby dansèrent. Je fus surpris, je m'en souviens encore, par son fox-trot gracieux et décent. Je ne l'avais jamais vu danser. Puis ils allèrent jusqu'à ma maison en se promenant et s'assirent sur les marches une demi-heure, tandis que, à la demande de ma cousine, je montais la garde dans le jardin : « Pour le cas où il y aurait le feu ou une inondation, expliqua-t-elle, ou tout autre intervention de la fatalité. »

Tom sortit de l'oubli comme nous prenions place ensemble pour le souper. « Excusez-moi, je vais manger avec ces personnes, là-bas, fit-il. Il y a un type qui dit des drôleries. »

– Mais certainement, dit Daisy avec bonne humeur. Et pour le cas où tu voudrais noter quelques adresses, voici mon petit crayon d'or.

Au bout d'un moment, elle jeta un coup d'œil vers la table de Tom et me dit que la femme était « vulgaire mais jolie ». Je sentis que, exception faite de la demi-heure qu'elle avait passée seule avec Gatsby, elle ne s'amusait guère.

Nous étions à une table particulièrement ivre. C'était ma faute. Gatsby avait été appelé au téléphone et je m'étais amusé en compagnie de ces mêmes gens deux semaines plus tôt. Mais ce qui m'avait diverti alors maintenant se putréfiait dans l'air.

– Comment vous sentez-vous, miss Baedeker ?

La jeune personne à qui s'adressait la question cherchait, sans succès, à s'avachir contre mon épaule. À cette demande, elle se redressa et ouvrit les yeux :

– Quoi-i ?

Une femme prit sa défense.

– Elle va très bien maintenant. Quand elle a bu cinq ou six cocktails, elle crie toujours comme ça. Je me tue à lui dire qu'elle ne devrait plus toucher à l'alcool.

– Mais je n'y touche plus, affirma l'accusée d'une voix creuse.

– On vous a entendue crier, alors j'ai dit au docteur Civet – n'est-ce pas, docteur ? : « Voilà

quelqu'un qui a besoin de vos soins, docteur. »

– Elle vous en est très reconnaissante, j'en suis sûr, fit un autre ami, sans gratitude, mais vous avez trempé sa robe en lui plongeant la tête dans le bassin.

– S'il y a une chose dont j'ai horreur, c'est qu'on me plonge la tête dans les bassins, marmotta miss Baedeker. Une fois on a failli me noyer dans le New-Jersey.

– Raison de plus pour que vous ne touchiez plus à l'alcool, attaqua le docteur Civet.

– Parlez donc pour vous ! cria miss Baedeker avec violence. Votre main tremble. Je ne me laisserais certes pas opérer par vous !

C'était comme ça. La dernière vision que je me rappelle est celle du directeur de cinéma et de son étoile, que je contemplais, côte à côte avec Daisy. Ils étaient encore sous le prunier, et leurs visages se touchaient presque, séparés par un mince rayon de lune. Il me vint à l'esprit que pendant toute la soirée l'homme s'était lentement penché vers elle. Pendant que je regardais, il se

pencha d’un ultime degré et posa un baiser sur sa joue.

– Elle me plaît, fit Daisy. Elle est adorable.

Mais les autres l’offensaient, et sans argument possible, car il ne s’agissait point d’une pose, mais d’une émotion. Elle était terrifiée par West-Egg, cet « endroit » sans précédent, que Broadway avait enfanté dans un village de pêcheurs de Long-Island – terrifiée par sa vigueur crue qui ruait sous d’antiques euphémismes, et par le trop importun destin qui entassait ses habitants au long d’un raccourci menant du néant au néant. Elle voyait quelque chose d’atroce dans cette simplicité même qu’elle ne parvenait pas à comprendre.

Je m’assis avec eux sur le perron pendant qu’ils attendaient leur voiture. Il faisait sombre, ici, sous la façade ; seule, la porte projetait dix pieds carrés de lumière dans le doux matin noir. Parfois une ombre remuait derrière le store d’un cabinet de toilette, à l’étage supérieur, cédant la place à une autre ombre, une infinie procession d’ombres, qui se poudraient et se mettaient du

rouge devant un invisible miroir.

– Qu'est-ce que c'est donc au juste que ce Gatsby ? demanda Tom tout à coup. Un grand bootlegger ? Un contrebandier d'alcool ?

– Où avez-vous entendu dire ça ? m'enquis-je.

– Je ne l'ai pas entendu dire. Je l'ai imaginé. Beaucoup de ces nouveaux riches ne sont que de gros bootleggers, vous savez bien.

– Pas Gatsby, fis-je brièvement.

Il garda un instant le silence. Le gravier de l'allée crissait sous ses pieds.

– Eh bien ! il a dû se donner beaucoup de mal pour rassembler cette ménagerie.

Le vent agita la brume grise du col de fourrure de Daisy.

– Du moins, ils sont plus intéressants que les gens que nous connaissons, fit-elle avec effort.

– Ils n'avaient pas l'air de t'intéresser tant que ça.

– Eh bien ! ils m'intéressaient, na.

Tom se tourna vers moi en riant :

– Tu as vu la figure de Daisy quand cette fille lui a demandé de la mettre sous une douche froide ?

Daisy se mit à chantonner avec la musique d'un murmure enroué et rythmique donnant à chaque mot un sens qu'il n'avait jamais eu et qu'il n'aurait plus jamais. Quand la mélodie montait, sa voix se brisait avec douceur, en la suivant, comme font les voix de contralto, et chaque changement déversait dans l'air un peu de sa chaude magie humaine.

– Beaucoup de gens sont venus sans être invités, fit-elle soudain. Cette fille n'avait pas été invitée. Ils s'introduisent tout simplement de force et lui, il est trop poli pour protester.

– J'aimerais bien savoir qui il est et ce qu'il fait, insista Tom. Et je crois que je vais faire mon affaire de le découvrir.

– Je puis te le dire tout de suite, répondit Daisy. Il possédait des pharmacies, un tas de pharmacies. C'est lui-même qui les a fait prospérer.

La limousine retardataire arriva par l’allée.

– Bonne nuit, Nick, fit Daisy.

Son regard me quitta pour chercher le palier lumineux du perron. « Trois heures du matin », une gentille et mélancolique petite valse de l’année, se glissait par la porte ouverte. Après tout, dans la nature fortuite de la garden-party de Gatsby, il y avait des possibilités romanesques totalement absentes de son monde à elle. Qu’y avait-il donc là-haut, en cette chanson qui semblait vouloir la rappeler dans la villa ? Qu’allait-il se passer maintenant, aux heures obscures, inimaginables ? Peut-être un hôte invraisemblable allait-il arriver, quelque personnage infiniment rare et digne d’être admiré, quelque authentique et rayonnante jeune fille qui, décochant un frais regard à Gatsby, en un instant de magique rencontre, effacerait ces cinq années de strict dévouement.

Je restai tard cette nuit-là, Gatsby m’ayant prié d’attendre qu’il fût libre. Je me promenai dans le jardin jusqu’à ce que l’inévitable bande de baigneurs fût remontée au galop, frissonnante et

exaltée, de la plage noire, jusqu'à ce que les lumières fussent éteintes dans les chambres d'amis, au-dessus de ma tête. Quand il redescendit enfin le perron, sa peau tannée était plus tirée que d'habitude sur sa figure, il avait des yeux luisants et fatigués.

– Elle n'a pas aimé ça, fit-il tout de suite.

– Mais si.

– Mais non. Elle ne s'est pas amusée.

Il se tut. Je devinai son indicible abattement.

– Je me sens si loin d'elle. Il est si difficile de lui faire comprendre...

– Le bal, vous voulez dire ?

– Le bal ?

D'un claquement de doigts, il fit bon marché de tous les bals qu'il avait jamais donnés.

– Vieux frère, le bal est sans importance.

Il ne voulait rien moins qu'obtenir de Daisy qu'elle allât à Tom et lui dît : « Je ne vous ai jamais aimé. » Une fois qu'elle aurait oblitéré quatre années par cette phrase, ils pourraient

chercher une solution quant aux mesures d'ordre pratique qui resteraient à prendre. Une de celles-ci était, après qu'elle serait libre, de retourner à Louisville et de s'y marier – le cortège partirait de chez elle – comme si c'était cinq ans plus tôt.

– Et elle ne comprend pas, répétait-il. Elle qui comprenait si bien jadis. On restait assis, tous les deux, des heures...

Il s'interrompit et se mit à aller et venir sur une piste déshonorée par les pelures de fruits, les faveurs rejetées, les fleurs foulées. Je hasardai :

– Je ne lui en demanderais pas trop, à votre place. On ne fait pas revivre le passé.

– On ne fait pas revivre le passé ? s'écria Gatsby incrédule. Mais bien sûr que si !

Il jeta autour de lui un regard égaré, comme si le passé se cachait là, dans l'ombre de la villa, juste hors de portée de la main.

– Je vais arranger tout exactement comme c'était avant, fit-il, en hochant la tête d'un air déterminé. Elle verra.

Il parla abondamment du passé et je crus

comprendre qu'il voulait reconquérir quelque chose, peut-être une idée que jadis il s'était faite de lui-même, qui s'était absorbée dans son amour pour Daisy. Depuis lors, sa vie avait été confuse et désordonnée, mais s'il pouvait seulement revenir à un certain point de départ et refaire lentement le même chemin, il pourrait découvrir ce qu'était cette chose...

... Un soir d'automne, cinq ans plus tôt, ils marchaient ensemble dans une rue au moment où les feuilles tombaient. Ils arrivèrent à un endroit où il n'y avait point d'arbres, où le trottoir était tout blanc de lune. S'arrêtant, ils se retournèrent l'un vers l'autre. Cette nuit était fraîche et pleine de la mystérieuse surexcitation qui vient avec les deux métamorphoses de l'année. Les paisibles lumières des maisons sortaient dans les ténèbres en bourdonnant et dans les étoiles, il y avait comme un frémissement, comme une agitation. Du coin de l'œil, Gatsby voyait que les dalles des trottoirs formaient en réalité une échelle qui montait vers un endroit secret au-dessus des arbres ; il pourrait y monter, s'il y montait seul, et, une fois là-haut, sucer la pulpe de la vie, boire

l’incomparable lait de l’émerveillement.

Son cœur battait plus fort à mesure que le blanc visage de Daisy montait vers le sien. Il savait qu’une fois qu’il aurait donné un baiser à cette jeune fille et marié à jamais ses indicibles visions à son souffle périssable, son esprit d’homme ne s’ébattrait plus jamais comme l’esprit d’un dieu.

Il attendit donc tendant l’oreille un instant de plus au diapason dont quelqu’un venait de heurter un astre. Puis, il l’embrassa. Au contact de ses lèvres, elle s’épanouit pour lui comme une fleur, et l’incarnation fut complète.

Tout ce qu’il me dit, et même son effarante sentimentalité, me rappelait quelque chose – un rythme insaisissable, un fragment de paroles perdues, que j’avais entendus quelque part, il y avait longtemps. Un moment, une phrase chercha à prendre forme dans ma bouche et mes lèvres se séparèrent, telles celles d’un muet, comme si quelque chose de plus qu’un souffle d’air frémissant se débattait sur elles. Mais elles ne

produisirent aucun son et ce que j'avais failli me rappeler demeura incommunicable à jamais.

7

Ce fut quand la curiosité que provoquait Gatsby avait atteint le maximum d'intensité que la lumière négligea de s'allumer dans sa maison, un samedi soir, et que, aussi obscurément qu'elle avait commencé, se termina sa carrière de Trimalcion. Je me rendis compte par degrés que les autos qui viraient, chargées d'espoir, dans son allée, s'arrêtaient une minute, pour s'éloigner ensuite à contrecœur. Me demandant s'il était malade, j'allai chez lui pour m'en enquérir. Un valet au visage de félon, qui m'était inconnu, ouvrit et me dévisagea en louchant d'un air soupçonneux.

– M. Gatsby est-il malade ?

– Non.

Après une pause, il ajouta : « M'sieu », avec retard et mauvaise grâce.

– Ne le voyant plus, je me suis inquiété. Dites-lui que c'est M. Carraway.

– Qui ça ? fit l'homme, grossièrement.

– Carraway.

– Carraway ? Bon. J'lui dirai.

Il me ferma la porte au nez.

Ma Finlandaise m'informa que Gatsby avait renvoyé, il y avait une semaine, tous ses domestiques, jusqu'au dernier et qu'il les avait remplacés par une demi-douzaine de nouveaux, qui n'allaient jamais à West-Egg pour se laisser corrompre par les fournisseurs et se contentaient de commander les provisions en quantité modérée, par téléphone. Le garçon épicier raconta que la cuisine ressemblait à une porcherie et tout le monde tomba d'accord dans le village pour dire que les nouveaux n'étaient pas du tout des domestiques.

Le lendemain Gatsby me téléphona.

– Vous partez ? lui demandai-je.

– Non, vieux frère.

– J’apprends que vous avez renvoyé tous vos domestiques.

– Je voulais des gens qui ne cancaneraient pas. Daisy vient me voir très souvent – l’après-midi.

Ainsi tout le caravansérail s’était écroulé comme un château de cartes devant la désapprobation de ses yeux.

– Ce sont des gens pour qui Wolfshiem voulait que je fisse quelque chose. Ils sont tous frères et sœurs. Ils dirigeaient autrefois un petit hôtel.

– Je comprends.

Il me téléphonait à la demande de Daisy. Voudrais-je aller déjeuner chez elle demain ? Miss Baker serait là. Une demi-heure après, Daisy me téléphonait en personne. La nouvelle que j’acceptais parut la soulager. Quelque chose se tramait. Et pourtant je ne pouvais m’imaginer qu’ils allaient choisir cette occasion pour faire une scène – surtout la scène plutôt pénible dont Gatsby m’avait tracé les grandes lignes dans le jardin.

Le lendemain fut une journée brûlante,

presque la dernière, à coup sûr la plus chaude de l’été. Quand sortant du tunnel, mon train pénétra dans la lumière du soleil, seules les chaudes sirènes de la « National Biscuit Company » rompirent le mijotant silence de midi. Les banquettes de paille allaient prendre feu ; ma voisine transpira quelque temps dans sa chemisette blanche, délicatement, puis, comme son journal s’humectait sous ses doigts, elle se laissa glisser, désespérée, dans la profonde chaleur, avec un cri de désolation. Son sac s’aplatit sur le plancher.

– Mon Dieu ! soupira-t-elle convulsivement.

Je ramassai l’objet en me courbant avec lassitude, et le lui offris, le tenant à bras tendu par l’extrémité d’un de ses coins pour bien montrer que je ne nourrissais aucune mauvaise intention à son égard – mais tous les voisins, la femme comprise, me soupçonnèrent quand même.

– Chaud ! disait le receveur aux figures de connaissance. Quelle température !... Chaud !... Chaud !... Chaud !... Trouvez-vous qu’il fasse assez chaud ! Fait-il chaud ? Fait-il ch...

Il me rendit ma carte d'abonnement en faisant dessus une tache sombre avec son doigt. Dire que par une chaleur pareille quelqu'un pouvait avoir cure de baiser telle bouche enflammée plutôt qu'une autre, s'inquiéter de la tête qui humectait la poche de son pyjama à la hauteur de son cœur !

... Dans la galerie de la maison des Buchanan soufflait un faible vent qui nous apportait le bruit de la sonnerie du téléphone, à Gatsby et à moi, comme nous attendions devant la porte.

– Le corps de Monsieur ! rugissait le maître d'hôtel dans l'appareil. Je regrette, Madame, mais nous ne saurions vous le fournir – il est beaucoup trop chaud pour qu'on le touche, ce midi !

En réalité, il disait : « Oui... oui... Je vais voir. Ne quittez pas. »

Il posa le récepteur et vint à nous, légèrement luisant, pour recevoir nos raides chapeaux de paille.

– Madame attend ces messieurs dans le salon, fit-il, en nous indiquant, bien inutilement, du

reste, la direction.

Par une chaleur pareille, le moindre geste superflu était un affront aux réserves communes de vie.

Ombragée de stores, la pièce était sombre et fraîche. Daisy et Jordan étaient étendues sur un vaste divan, telles des idoles d'argent pesant sur leurs robes blanches pour empêcher que la brise chantante des ventilateurs ne les emportât.

– Impossible de bouger, dirent-elles ensemble.

Poudrés de blanc par-dessus le hâle, les doigts de Jordan s'attardèrent un instant dans les miens.

– J'interrogeai : « Et M. Thomas Buchanan, l'athlète ? »

Simultanément, j'ouïs sa voix, grognonne, assourdie, rauque, au téléphone.

Gatsby se planta au centre du tapis cramoisi et jeta, fasciné, des regards autour de lui.

Daisy, qui l'observait, fit résonner son rire doux et excitant ; de sa poitrine une toute petite nuée de poudre s'éleva dans l'air.

– La rumeur publique, murmura Jordan, dit que c'est l'amie de Tom qui est au téléphone.

On se tut. Dans la galerie, la voix monta, de contrariété. « Alors, c'est bon, je ne vous vendrai pas la voiture... Je n'ai aucune obligation envers vous... quant à m'importuner avec cette histoire à l'heure du déjeuner, ça, par exemple, je ne le supporterai pas ! »

– Et pendant ce temps-là, fit Daisy, avec cynisme, il appuie sur le crochet avec son pouce.

– Pas du tout, l'assurai-je. Il s'agit véritablement d'une affaire. Il se trouve que je suis au courant.

Tom poussa la porte, en oblitéra un instant l'ouverture avec son corps épais et entra hâtivement.

Il tendit sa main large et plate avec une antipathie bien dissimulée.

– Monsieur Gatsby, je suis heureux de vous voir, monsieur... Nick...

– Prépare-nous une boisson bien froide ! cria Daisy.

Quand il eut quitté la pièce, elle se leva, s'approcha de Gatsby et, attirant son visage au niveau du sien, l'embrassa sur la bouche.

– Tu sais bien que je t'aime, murmura-t-elle.

– Vous oubliez qu'il y a une dame, dit Jordan.

Daisy jeta autour d'elle un regard sceptique.

– Tu peux embrasser Nick.

– Tu es une fille de rien, une fille vulgaire.

– Je m'en fiche ! s'écria Daisy, en esquissant une gigue sur les briques de la cheminée.

Puis elle se rappela la chaleur et se rassit, l'air coupable, sur le divan, au moment même où une gouvernante repassée de frais entrait, tenant une petite fille par la main.

– Ma mignonne, mon trésor, roucoula Daisy, en tendant les bras. Venez vite près de votre maman qui vous aime.

Lâchée par sa gouvernante, l'enfant s'élança dans la pièce et vint se blottir timidement contre la robe de sa mère.

– La petite mignonne ! Ta maman t'a mis de la

pou-poudre sur tes vilains cheveux jaunes ? Tiens-toi droite, voyons, et fais : Comment-ta-va.

L'un après l'autre, Gatsby et moi nous nous penchâmes pour prendre la menotte qu'on nous offrait à contrecœur. Après, il se mit à considérer l'enfant avec surprise. Je ne crois pas qu'auparavant il avait cru vraiment à son existence.

– On m'a habillée avant le déjeuner, fit l'enfant, se tournant avec empressement vers Daisy.

– C'est que ta maman voulait te montrer.

Sa figure se pencha vers l'unique pli qui sillonnait le petit cou blanc :

– Petit rêve, absolu petit rêve.

– Oui, acquiesça l'enfant avec assurance. Tante Jordan elle aussi a une robe blanche.

– Que penses-tu des messieurs amis de ta maman ? Trouves-tu qu'ils soient jolis ?

– Où qu'il est, papa ?

– Elle ne ressemble pas à son père, expliqua

Daisy, mais à moi. Elle a mes cheveux et ma coupe de figure.

Daisy s'assit plus en arrière sur le divan. La gouvernante avança d'un pas et tendit la main :

– Venez, Pammy.

– Au revoir, ma chérie.

Avec un regard de regret par-dessus l'épaule, l'enfant – bien élevée – se cramponna à la main de sa gouvernante et se laissa entraîner juste au moment où Tom revenait, précédant quatre gin-rickeys qui cliquetaient, pleins de glace.

Gatsby prit son verre.

– Ç'a l'air bien frais, fit-il, avec un effort visible.

Nous bûmes par longues gorgées avides.

– J'ai lu quelque part que le soleil devient plus chaud d'année en année, fit Tom avec aisance. Il paraît que bientôt la terre va tomber dans le soleil – non, une minute – c'est exactement le contraire – le soleil se refroidit d'année en année.

– Allons dehors, proposa-t-il à Gatsby. Je

voudrais que vous jetiez un coup d'œil sur la propriété.

Je sortis avec eux sous le portique. Sur le Détroit tout vert qui stagnait au soleil, une petite voile rampait lentement vers la fraîcheur du large. Gatsby la suivit un instant des yeux ; levant la main, il montra la rive opposée.

– Je suis juste en face.

– C'est exact.

Nos yeux se levèrent au-dessus des parterres de roses, de la pelouse brûlante, des folles herbes caniculaires dont s'encombrait le bord de l'eau. Lentes, les ailes blanches du bateau glissaient contre la limite bleu frais du ciel. Devant nous s'étendait l'océan dentelé et les innombrables îles de bénédiction.

– Voilà du sport, fit Tom en hochant la tête. J'aimerais être là-bas avec lui pendant une heure ou deux.

On déjeuna dans la salle à manger, obscurcie elle aussi à cause de la chaleur, en avalant une gaieté nerveuse avec la bière froide.

– Qu’allons-nous faire cet après-midi, s’écria Daisy, et demain, et les trente années qui vont suivre ?

– Pas de morbidité, s’il te plaît, fit Jordan. La vie recommence quand il se remet à faire frais, en automne.

– Mais il fait si chaud, insista Daisy, prête aux larmes, et tout est si confus. Allons tous en ville !

Sa voix lutta dans la chaleur, se heurtant contre elle, modelant en formes son absurdité.

Tom disait à Gatsby : « J’ai entendu dire qu’on avait transformé des écuries en garages. Moi, je suis le premier qui ait transformé un garage en écurie. »

– Qui veut aller en ville ? demanda Daisy avec insistance. Le regard de Gatsby flotta vers elle : « Ah ! cria-t-elle, vous, vous avez l’air si merveilleusement frais ! »

Leurs yeux se rencontrèrent et unirent leurs regards. Ils furent seuls dans l’espace. Daisy fit un effort. Abaissant son regard sur la nappe, elle répéta :

– Vous avez toujours l’air merveilleusement frais.

Elle lui avait dit qu’elle l’aimait ; Tom Buchanan venait de s’en apercevoir, il fut frappé de stupeur. Sa bouche s’ouvrit légèrement ; il regarda Gatsby, puis de nouveau sa femme, comme s’il reconnaissait quelqu’un qu’il aurait connu depuis longtemps.

– Vous faites songer au monsieur de la réclame, reprit-elle innocemment, vous savez bien, le monsieur qui...

– C’est bon, interrompit Tom avec vivacité, je veux bien aller en ville. Allons, venez – nous allons tous en ville.

Il se leva dardant des regards étincelants sur Gatsby et sur sa femme. Personne ne bougea.

– Allons, venez !

Son humeur craqua légèrement : « Qu’est-ce qu’il y a donc ? Si l’on doit aller en ville, il faut partir ! »

Tremblante de l’effort qu’il faisait pour se dominer, sa main porta à ses lèvres le reste de son

verre d’ale. La voix de Daisy nous mit tous sur pied et nous poussa dehors, sur le gravier de l’allée flamboyante de soleil.

– Allons-nous partir comme ça, tout de suite ? protesta Daisy. Sans nous laisser fumer une cigarette ?

– Tout le monde a fumé pendant le repas.

Elle implora son mari :

– Oh ! je t’en prie, un peu de bonne humeur. Il fait trop chaud pour se disputer.

Il s’abstint de répondre.

– Comme tu voudras, dit-elle. Allons, viens, Jordan.

Elles montèrent se préparer tandis que nous trois, les hommes, nous restions plantés là, à remuer des cailloux brûlants avec les pieds. L’arc argenté de la lune flottait déjà dans le ciel occidental. Gatsby ouvrit la bouche, puis se ravisa, mais déjà Tom, pivotant sur ses talons, lui faisait face, attendant qu’il parlât.

– Vos écuries sont ici ? demanda Gatsby avec effort.

– À un quart de mille environ, sur la route.

– Ah !

Une pause.

– Je ne trouve pas du tout que ce soit amusant d'aller en ville, éclata Tom d'une voix féroce. C'est bien là une idée de femme...

– Emportons-nous quelque chose à boire ? demanda Daisy d'une fenêtre de l'étage supérieur.

– Je vais prendre du whisky, répondit Tom.

Il rentra.

Gatsby se retourna vers moi tout d'une pièce :

– Je n'ai rien à dire dans cette maison, vieux frère.

– Elle a une voix indiscrète, une voix pleine de...

J'hésitai.

– Sa voix est pleine de monnaie, fit-il soudain.

C'est juste. Je n'avais pas compris avant. Sa voix était pleine de monnaie – tel était

l'inépuisable charme qui montait et descendait en elle, sa tintinnabulation, le chant de cymbales qu'il y avait en elle... Trônant dans un blanc palais, la fille du roi, la fille d'or...

Tom sortit de la maison, enveloppant une bouteille dans une serviette, suivi de Daisy et de Jordan, coiffées de petits chapeaux collants en étoffe métallique, des capes légères sous le bras.

– On part dans ma voiture ? proposa Gatsby. Il tâta le cuir brûlant des coussins : « J'aurais dû la laisser à l'ombre. »

– Elle est à changement de vitesses ordinaire ? demanda Tom.

– Oui.

– Eh bien, prenez mon coupé et laissez-moi conduire votre auto.

La proposition déplut à Gatsby.

– Je ne crois pas que j'aie beaucoup d'essence, objecta-t-il.

– Plus qu'il n'en faut, fit Tom, bruyamment.

Il consulta l'indicateur d'essence et ajouta :

« Et puis si j'en manque, je pourrai m'arrêter à une pharmacie. On trouve de tout, à présent, dans les pharmacies. »

Un silence suivit cette remarque en apparence sans portée précise. Daisy regarda Tom en fronçant les sourcils, et une expression indéfinissable, à la fois nettement inaccoutumée et vaguement reconnaissable, comme si je ne l'avais connue que par des descriptions verbales, passa sur le visage de Gatsby.

– Viens, Daisy, fit Tom, la poussant de la main vers l'auto de Gatsby. Je t'emmène dans cette roulotte de cirque.

Il ouvrit la portière, mais sa femme s'était esquivée hors du cercle de son bras.

– Emmène Nick et Jordan. Nous vous suivrons dans le coupé.

Elle se rapprocha de Gatsby dont elle toucha le veston avec la main. Je pris place avec Jordan et Tom sur le siège avant de l'auto de Gatsby. Tom tâtonna avec ce levier de vitesses qui lui était inconnu et nous démarrâmes d'un trait dans

l’opprimante chaleur, laissant les autres en arrière hors de vue.

– Vous avez vu ça ? demanda Tom.

– Vu quoi ?

Il me jeta un regard aigu, se rendant compte que Jordan et moi devions savoir depuis toujours.

– Vous me croyez bien bête, hein ? C’est peut-être vrai, mais j’ai un... presque une seconde vue, parfois, qui me dit ce qu’il faut que je fasse. Vous n’y croyez peut-être pas, mais la science...

Il se tut. Des contingences immédiates s’emparant de lui l’arrachèrent au bord de l’abîme spéculatif.

– J’ai fait une petite enquête sur ce bougre-là, reprit-il. Je l’aurais poussée plus loin si j’avais su...

– Vous voulez dire que vous avez consulté une pythonisse ? demanda Jordan avec humour.

– Quoi ?

Interloqué, il nous regarda fixement parmi nos rires.

– Une pythonisse ?

– Au sujet de Gatsby.

– Au sujet de Gatsby ? Non, pas du tout. J'ai dit que j'avais fait une petite enquête sur son passé.

– Et vous avez découvert que c'est un oxfordien, suggéra Jordan d'un air serviable.

– Un oxfordien !

Tom étala son incrédulité.

– Mes bottes ! Ce type qui porte un complet rose ?

– Néanmoins, il l'est.

– D'Oxford (Nouveau-Mexique), s'ébroua Tom, avec mépris, ou quelque chose de ce genre.

Jordan s'enquit avec mauvaise humeur : « Écoutez-moi, Tom. Puisque vous êtes si snob, pourquoi l'avez-vous invité à déjeuner ? »

– C'est Daisy qui l'a invité. Elle l'a rencontré avant notre mariage – Dieu sait où !

En se dissipant, l'effet de l'ale nous rendait irritables. Nous le savions. En conséquence, nous

roulâmes quelque temps sans parler. Puis, comme les yeux effacés du docteur T. J. Eckleburg apparaissaient au bout de la route, je me rappelai l'avertissement de Gatsby touchant l'essence.

– Nous en avons assez pour aller jusqu'à la ville, fit Tom.

– Mais puisque voici un garage, protesta Jordan. Moi je ne veux pas rester en panne par une chaleur pareille.

Tom mit les deux freins rageusement et nous dérapâmes sur un terre-plein abrupt et poussiéreux, sous l'enseigne de M. Wilson. Au bout d'un instant, le propriétaire sortit de son établissement et regarda l'auto avec des yeux vides.

– Pompez-nous donc de l'essence ! cria Tom rudement. Pourquoi croyez-vous qu'on s'est arrêté – pour admirer le paysage ?

– Je suis malade, fit Wilson sans bouger. J'ai été malade toute la journée.

– Qu'est-ce que vous avez ?

– Je n'en puis plus.

– Dans ce cas, puis-je me servir moi-même ? demanda Tom. Pourtant vous parliez au téléphone comme quelqu'un qui ne va pas trop mal.

Avec un effort, Wilson quitta l'ombre et l'appui de sa porte et, soufflant fort, dévissa le bouchon du réservoir à essence. Au soleil, sa figure apparut toute verte.

– Ce n'est pas exprès que j'ai interrompu votre déjeuner, fit-il. Mais j'ai un besoin pressant d'argent et je me demandais ce que vous alliez faire de votre vieille voiture.

– Comment trouvez-vous celle-ci ? demanda Tom. Je l'ai achetée la semaine dernière.

– C'est une belle voiture jaune, fit Wilson en poussant la manivelle.

– Vous me l'achetez ?

Wilson eut un faible sourire :

– Comme c'est probable ! Non, mais je pourrais gagner un peu d'argent sur l'autre.

– Pourquoi voulez-vous donc de l'argent, comme ça, tout d'un coup ?

– Il y a trop longtemps que je suis ici. Je veux partir. Ma femme et moi, nous voulons aller dans l'Ouest.

– Votre femme !... s'exclama Tom, stupéfait.

– Voici dix ans qu'elle en cause.

Wilson s'appuya un instant sur la pompe, s'abritant les yeux avec sa main. « Et maintenant, elle y part, bon gré, mal gré. Je l'emmène. »

Le coupé passa à côté de nous, étincelant, avec un nuage de poussière et l'éclair d'une main qui nous faisait signe.

– Combien vous dois-je ?

– J'ai mis le nez sur quelque chose de drôle ces deux derniers jours, fit Wilson. Voilà pourquoi je veux partir. Voilà pourquoi je vous ai tracassé rapport à la voiture.

– Combien vous dois-je ? répéta Tom avec dureté.

– Un dollar vingt.

L'implacable chaleur commençait à m'étourdir. Je passai là un mauvais moment

avant de me rendre compte que jusqu'à présent les soupçons de Wilson ne s'étaient pas portés sur Tom. Il avait découvert que Myrtle menait une existence indépendante de la sienne, dans un monde qui lui était étranger. La secousse l'avait rendu malade, physiquement. Je regardai Wilson, puis Tom, qui, lui, avait fait pour son propre compte une découverte semblable, moins d'une heure plus tôt, et je pensai qu'il n'y a pas entre les hommes, au point de vue de l'intelligence ou de la race, de différence aussi profonde que celle qui existe entre malades et bien portants. Wilson était si malade qu'il avait l'air coupable, impardonnablement coupable – comme s'il avait fait un enfant à quelque pauvre fille.

– Je vous vendrai ma voiture, dit Tom. Je vous l'enverrai demain après-midi.

Cette localité était toujours vaguement inquiétante, même à la grande lumière de l'après-midi, et je tournai la tête comme averti que quelque chose se passait derrière moi. Par-dessus les monceaux de cendres, les yeux géants du docteur T. J. Eckleburg montaient toujours la

garde, mais je m'aperçus au bout d'un instant que d'autres yeux nous regardaient avec une intensité marquée, à moins de vingt pieds de distance.

Derrière une des fenêtres de l'étage, les rideaux s'étaient écartés : Myrtle Wilson fixait des yeux l'automobile. Elle était si absorbée qu'elle ne s'aperçut pas qu'on l'observait. Des émotions se succédaient dans sa figure, avec la lenteur des objets sur un négatif qu'on développe. Son expression m'était vaguement familière – c'était une expression que j'avais vue souvent sur des visages féminins. Mais sur celui de Myrtle Wilson elle me parut sans motif et inexplicable, jusqu'à ce que je me fusse rendu compte que ses yeux, écarquillés par une terreur jalouse, étaient fixés, non pas sur Tom, mais sur Jordan Baker, qu'elle prenait pour sa femme.

Il n'y a point de trouble qui soit comparable à celui que peut ressentir un esprit simple. Tandis que nous nous éloignions, Tom sentait les cuisants coups de fouet de la panique. Sa femme, sa maîtresse, qui, il y avait une heure, lui

semblaient en sûreté et inviolables, échappaient vertigineusement à son influence. L'instinct le poussait à appuyer sur l'accélérateur dans le double but de rattraper Daisy et de s'éloigner de Wilson. Nous filâmes vers Astoria à quatre-vingts à l'heure jusqu'au moment où nous aperçûmes, parmi la toile d'araignée des piliers du chemin de fer aérien, le coupé bleu qui roulait d'une allure modérée.

– Il fait frais dans les grands cinémas aux environs de la 50e rue, insinua Jordan. J'adore New-York les après-midi d'été, quand tout le monde est absent. Il y a quelque chose de très sensuel là-dedans – de trop mûr, comme si de drôles de fruits de toutes sortes allaient vous tomber dans les mains.

Le mot « sensuel » eut pour effet d'aggraver l'inquiétude de Tom, mais avant qu'il eût pu protester, le coupé stoppa et Daisy nous fit signe de nous ranger à côté de lui.

– Où allons-nous ? cria-t-elle.

– Que diriez-vous d'un cinéma ?

– Il fait si chaud, se plaignit-elle. Allez-y, vous autres. Nous, on va se promener. On vous rejoindra après.

Dans un effort, son esprit se leva faiblement.

– On se retrouvera au coin d'une rue. Je serai le monsieur qui fume deux cigarettes.

– On ne peut pas discuter de ça ici, fit Tom avec impatience, tandis qu'un camion lançait derrière nous des coups de sirène qui étaient autant de malédictions. Suivez-moi jusqu'à l'entrée du Central Park, devant le Plaza Hôtel.

Il tourna la tête à plusieurs reprises pour voir si le coupé nous suivait. Quand l'allure générale de la circulation se ralentissait, il l'imitait, jusqu'à ce que les autres fussent en vue. Il craignait, je l'imagine, qu'ils ne filassent par une rue latérale et disparussent de sa vie pour toujours.

Mais ils n'en firent rien et nous prîmes la décision, moins explicable, de louer le salon d'un des appartements du Plaza Hôtel.

La discussion prolongée et tumultueuse qui se

termina par notre entrée dans cette pièce où on nous poussa comme un troupeau m'échappe, bien que j'aie le souvenir physique très net que tant qu'elle dura mes caleçons s'obstinèrent à s'enrouler autour de mes jambes comme des serpents moites et que des gouttes intermittentes de sueur se pourchassaient, glacées, sur mon dos. Née d'une boutade de Daisy qui aurait voulu qu'on louât cinq salles de bains pour y prendre tous des bains froids, l'idée assuma une forme plus tangible sous la guise d'un endroit où l'on pourrait boire un julep à la menthe.

Non sans répéter mille fois que l'idée était « absurde », nous interpellâmes en chœur un employé de réception passablement ahuri, en croyant ou en affectant de croire que nous faisions là une chose fort drôle...

La pièce était vaste et sans air. Bien qu'il fût déjà quatre heures, nous ne réussîmes en ouvrant les croisées qu'à admettre une bouffée de la chaleur végétale du parc.

Nous tournant le dos, Daisy se posta devant le miroir et se mit à se recoiffer.

– C’est un chouette appartement, chuchota Jordan, ce qui fit rire tout le monde.

– Ouvrez une autre fenêtre, ordonna Daisy sans se retourner.

– Il n’y en a pas d’autre.

– Alors, qu’on fasse apporter une hache...

– Ce qu’il faut faire, dit Tom avec impatience, c’est oublier la chaleur. Vous la rendez dix fois plus insupportable en rouspétant, voilà tout.

Il démaillota la bouteille de whisky et la posa sur la table.

– Si vous laissiez votre femme tranquille, vieux frère, lui fit observer Gatsby. C’est vous qui vouliez venir en ville.

Il se fit un silence. Se détachant de son clou, l’annuaire des téléphones éclaboussa le plancher en s’ouvrant dans sa chute. Jordan murmura : « Oh ! pardon ! » mais cette fois personne ne rit. Je m’offris.

– Je vais le ramasser.

– Ne vous dérangez pas, fit Gatsby qui

examina la ficelle rompue, marmotta « Hum ! » avec intérêt et jeta le bouquin sur une chaise.

– C’est une expression qui vous est chère, pas vrai ? fit Tom d’une voix brève.

– Laquelle, je vous prie ?

– « Vieux frère ». C’est une scie. Où l’avez-vous ramassée ?

– Dis donc, Tom, fit Daisy, en se retournant du miroir, si tu as l’intention de faire des personnalités, je ne resterai pas ici une minute de plus. Tu ferais mieux de téléphoner à l’office, qu’on nous monte de la glace pour le julep.

Au moment où Tom saisissait le récepteur, la chaleur comprimée fit explosion sous la forme d’un bruit : nous écoutions les accents de mauvais augure de la *Marche Nuptiale* de Mendelssohn s’élevant de la salle de bal que nous avions sous les pieds.

– Conçoit-on qu’il y ait des gens qui se marient par une chaleur pareille ! s’écria Jordan, lugubrement.

– Pourtant, moi, je me suis mariée au mois de

juin, se remémora Daisy. Louisville au mois de juin ! Quelqu'un s'évanouit. Qui était-ce déjà, Tom ?

– Biloxi, répondit Tom, laconique.

– Un monsieur qui s'appelait Biloxi. Biloxi, dit « La Boîte », parce qu'il en fabriquait – c'est un fait – et qu'il était originaire de Biloxi (Tennessee).

– On l'emporta chez moi, ajouta Jordan, parce que nous demeurions à deux portes de l'église. Et il y resta trois semaines. Papa fut obligé de le mettre à la porte. Le lendemain de son départ, papa mourut.

Au bout d'un instant, elle ajouta :

– Il n'y avait aucun rapport entre ces deux événements.

Je hasardai :

– J'ai connu un certain Biloxi, de Memphis.

– C'était un cousin. Quand il franchit notre seuil pour ne plus revenir, je connaissais l'histoire de toute sa famille. Il m'a donné un putter en aluminium dont je me sers encore.

La musique s'était calmée, la cérémonie se déroulait en bas. Enfin, une longue acclamation s'engouffra par la fenêtre suivie de cris intermittents : « Viva-a-a-t », puis une explosion de jazz. Le bal était ouvert.

– On se fait vieux, fit Daisy. Si on était jeune, on se mettrait à danser.

– Souviens-toi de Biloxi, l'avertit Jordan. D'où le connaissiez-vous, Tom ?

– Biloxi ?

Il réfléchit, péniblement.

– Je ne le connaissais pas. C'était un ami de Daisy.

– Pas le moins du monde. C'était la première fois que je le voyais. Il était venu par le wagon spécial.

– Mais il avait dit qu'il te connaissait. Il disait qu'il avait été élevé à Louisville. Asa Bird l'amena à la dernière minute, demandant s'il y avait encore une place.

Jordan sourit :

– Il voulait sans doute rentrer gratis. À moi, il m'a dit qu'il était président de votre classe, à Yale.

J'échangeai avec Tom un regard ahuri.

– Biloxi ?

– D'abord, nous n'avions pas de président...

Gatsby battit du pied un appel bref et nerveux. Tom le regarda soudain.

– À propos, monsieur Gatsby. Il paraît que vous êtes un ancien élève d'Oxford ?

– Ce n'est pas tout à fait exact.

– Mais si, il paraît que vous êtes allé à Oxford.

– Oui, j'y suis allé.

Un silence. Puis la voix de Tom, incrédule et insultante :

– Sans doute à la même époque que Biloxi à Yale.

Nouveau silence. Un garçon entra après avoir frappé pour apporter la menthe écrasée et la glace. Il fit « merci » et referma doucement la porte sans rompre le silence. Ce formidable détail

de la vie de Gatsby allait être enfin élucidé.

– Je vous ai dit que j'y étais allé, reprit Gatsby.

– J'ai bien entendu, mais je voudrais savoir quand.

– En 1919. Je n'y suis resté que cinq mois. Voilà pourquoi je ne puis réellement me dire ancien élève d'Oxford.

Tom nous regarda tous pour voir si nous partagions son incrédulité. Nous tous, nous regardions Gatsby. Celui-ci continua :

– C'était la conséquence d'une faveur qu'on avait accordée à certains officiers après l'armistice. Nous étions libres d'assister aux cours de n'importe quelle Université de France ou d'Angleterre.

J'aurais voulu me lever et lui serrer la main. J'éprouvais à son égard un de ces renouvellements de confiance complète qu'il m'avait déjà inspirés.

Daisy se leva en souriant légèrement et alla à la table. Elle commanda :

– Débouche le whisky, Tom. Je préparerai le julep et alors tu ne te sentiras plus aussi stupide... Regardez-moi cette menthe !

– Un instant, fit Tom d'une voix sèche. J'ai une autre question à poser à M. Gatsby.

– Allez-y, fit Gatsby poliment.

– Qu'est-ce que c'est que ces micmacs que vous prétendez faire dans mon ménage ?

Les voici enfin à découvert. Gatsby est satisfait. Daisy regarde avec désespoir les deux interlocuteurs.

– Il ne fait pas de micmacs. C'est toi qui fais des micmacs. Tâche donc d'avoir un peu de sang-froid.

– Un peu de sang-froid ! répète Tom avec incrédulité. J'imagine que le dernier cri, c'est permettre à M. Personne, de Nulle Part, de faire la cour à votre femme. Eh bien ! si c'est ça, ne comptez pas sur moi. À l'époque où nous sommes, les gens commencent par se moquer de la vie de famille et du foyer conjugal, puis ils en viennent à tout flanquer par-dessus bord. Pour

finir, on verra le mariage entre blancs et nègres.

Emporté par son baragouin passionné il se voyait tout seul, debout sur l'ultime barricade de la civilisation.

– Nous sommes tous blancs, ici, murmura Jordan.

– Je sais que je ne suis pas très populaire. Je ne donne pas de grandes fêtes, moi. J'imagine qu'il faut transformer sa maison en porcherie pour avoir des amis – dans le monde moderne.

Bien que je fusse en colère, comme tous ceux qui étaient présents, j'avais peine à m'empêcher de rire chaque fois qu'il ouvrait la bouche, si complète était sa transformation de libertin en moralisateur.

– Et moi aussi j'ai quelque chose à vous dire, vieux frère, commença Gatsby.

Mais Daisy devina son intention.

– Je vous en prie ! interrompit-elle, faiblement. Rentrons chez nous. Pourquoi ne pas rentrer chez nous ?

Je me levai :

– C'est une bonne idée. Allons, Tom, venez. Personne ne veut boire.

– Je tiens à savoir ce que M. Gatsby a à me dire.

– Votre femme ne vous aime pas, fit Gatsby. Elle ne vous a jamais aimé. C'est moi qu'elle aime.

– Vous êtes fou ! s'exclama Tom, machinalement.

Gatsby sauta sur ses pieds, tout flambant d'animation.

– Elle ne vous a jamais aimé, vous entendez ? Elle ne vous a épousé que parce que, moi, j'étais pauvre et qu'elle en avait assez de m'attendre. C'était une terrible méprise, mais dans son cœur, elle n'a jamais aimé que moi !

À ce moment, Jordan et moi, nous cherchâmes à nous en aller, mais Tom et Gatsby insistèrent en rivalisant de fermeté pour nous retenir – comme si ni l'un ni l'autre n'avait rien à dissimuler, comme si c'était un honneur pour nous de partager leurs émois par procuration.

– Daisy, assieds-toi. (La voix de Tom essaya sans succès de donner la note paternelle). Qu'est-ce qui s'est passé entre vous ? Je veux le savoir.

– Je vous ai dit ce qui s'est passé, dit Gatsby. Ce qui se passe depuis cinq ans – sans que vous le sachiez.

Tom se tourna brusquement vers Daisy.

– Tu as vu cet homme pendant ces cinq années ?

– Elle ne m'a pas vu, dit Gatsby. Non, nous ne pouvions nous rencontrer. Mais nous nous aimions, vieux frère, et vous ne le saviez pas. Moi je riais parfois (mais il n'y avait point de rire dans ses yeux) en pensant que vous ne le saviez pas.

– Oh ! c'est tout ?

Tom joignit les bouts de ses gros doigts, comme un révérend, et se renversa sur sa chaise.

– Vous êtes maboul ! éclata-t-il. Je ne puis parler de ce qui s'est passé il y a cinq ans, parce que je ne connaissais pas encore Daisy – et je veux être damné si je comprends comment vous

auriez pu l’approcher d’un mille, à moins que ce ne fût vous qui livriez les provisions par l’escalier de service. Mais, le reste, nom de Dieu, c’est un mensonge. Daisy m’aimait quand je l’ai épousée, et elle m’aime encore.

– Non, fit Gatsby en secouant la tête.

– C’est pourtant comme ça. Ce qu’il y a, c’est que parfois elle se met des bêtises dans la tête et ne sait plus ce qu’elle fait.

Il hocha la tête d’un air plein de sagesse, et reprit :

– Et, qui plus est, j’aime Daisy, moi aussi. Une fois par hasard, je pars en bombe et je fais l’imbécile, mais je reviens toujours, et, au fond du cœur, je n’ai jamais cessé de l’aimer.

– Tu es révoltant !

Daisy se tourna vers moi et, baissant d’une octave, sa voix remplit la pièce d’un mépris émouvant :

– Veux-tu savoir pourquoi nous avons quitté Chicago ? Ça m’étonne qu’on ne t’ait pas encore régalé du récit de cette petite bombe.

Gatsby vint se mettre à côté d'elle.

– Daisy, tout cela est fini, fit-il avec fermeté. Cela n'a plus d'importance. Contentez-vous de lui dire la vérité – que vous ne l'avez jamais aimé – et tout cela sera effacé pour toujours.

Elle lui jeta un regard d'aveugle.

– Mais, comment... pourrais-je... l'aimer ?

– Vous ne l'avez jamais aimé.

Elle hésita. Ses yeux nous lancèrent à Jordan, à moi, une sorte d'appel, comme, comme si enfin elle se rendait compte de ce qu'elle faisait, comme si jamais, depuis que cela durait, elle n'avait eu l'intention de faire quoi que ce fût. Mais c'était fait maintenant. Il était trop tard.

– Je ne l'ai jamais aimé, fit-elle malgré elle, visiblement.

– Pas même à Kapiolani ? demanda Tom brusquement.

– Non.

De la salle de bal, des accords assourdis et suffocants montaient avec des bouffées d'air

chaud.

– Pas même le jour où je t'ai débarquée dans mes bras du Punch Bowl pour que tu ne te mouilles pas les pieds ? (Il avait une rauque tendresse dans la voix)... Daisy ?

– Tais-toi !

Sa voix était froide, mais toute rancœur en était partie. Elle regarda Gatsby :

– Tenez, Jay, fit-elle, mais sa main, en essayant d'allumer une cigarette, tremblait.

Tout à coup elle jeta la cigarette et l'allumette flambante sur le tapis.

– Oh ! vous exigez trop ! cria-t-elle à Gatsby. Je vous aime à présent – est-ce que cela ne vous suffit pas ? Je ne puis empêcher ce qui a été.

Elle se mit à sangloter éperdument.

– Je l'ai aimé jadis, mais vous aussi je vous aimais.

Gatsby ouvrit et ferma les yeux.

– Vous m'aimiez *aussi.*

– Et même ça c'est un mensonge, dit Tom

avec férocité. Elle ignorait si vous étiez vivant ou non. Allons donc, il y a entre Daisy et moi des choses que vous ne connaîtrez jamais, des choses que nous ne pourrons jamais oublier ni l'un ni l'autre.

Les mots semblaient mordre Gatsby. Il insista :

– Je veux parler à Daisy seul à seul. Vous voyez bien qu'elle est affolée.

– Même seule à seul avec vous, je ne pourrai vous dire que je n'ai jamais aimé Tom, avoua-t-elle d'une voix lamentable. Ce ne serait pas vrai.

– Bien sûr que non, approuva Tom.

Elle se tourna vers son mari :

– Comme si cela avait de l'importance pour toi !

– Bien sûr que cela a de l'importance. Je m'occuperai mieux de toi à l'avenir.

– Vous ne comprenez pas, dit Gatsby, touché par la panique. Vous n'allez plus vous occuper d'elle du tout.

– Je ne vais pas ?...

Tom ouvrit les yeux tout grands et se mit à rire. Il pouvait à présent se permettre le luxe d'avoir du sang-froid.

– Et pourquoi ça ?

– Daisy vous quitte.

– Enfantillage.

– C'est pourtant vrai, fit-elle en se forçant.

– Elle ne me quitte pas. (Tout d'un coup les paroles de Tom s'abaissèrent d'une hauteur prodigieuse au niveau de Gatsby). Elle ne me quittera certes pas pour un vulgaire escroc qui devrait voler l'anneau qu'il lui mettrait au doigt.

– Je ne tolérerai pas... ! s'écria Daisy. Sortons, je vous en prie.

– Qui êtes-vous, après tout ? interrompit Tom. Un de ces individus qui tripotent avec Meyer Wolfshiem, cela je le sais. J'ai fait une petite enquête sur vos affaires, et demain je la pousserai plus loin.

– À votre aise, vieux frère, dit Gatsby avec

fermeté.

– J’ai découvert ce qu’étaient vos « pharmacies ». (Il se tourna vers nous et ajouta très vite) : Lui et ce Wolfshiem ont acheté une quantité de pharmacies de quartier ici et à Chicago, pour vendre de l’alcool de bois par-dessous le comptoir. C’est là un de ses trucs. La première fois que je l’ai vu, je l’ai pris pour un bootlegger. Je ne me trompais pas de beaucoup.

– Et puis après ? dit Gatsby avec politesse. Il semble que votre ami Walter Chase n’était pas trop dégoûté, puisqu’il a travaillé avec nous.

– Et vous l’avez laissé le bec dans l’eau, pas vrai ? Vous lui avez laissé faire un mois de prison dans le New-Jersey. Bon Dieu de bon Dieu ! Il faut entendre Walter quand il parle de *vous !*

– Il est venu à nous fauché. Trop heureux d’attraper un peu de galette, vieux frère.

– Je vous défends de m’appeler « vieux frère », hurla Tom.

Gatsby se tut. Tom reprit :

– Il aurait pu vous faire coffrer pour violation

de la loi sur les jeux, mais Wolfshiem lui a fait peur et il a fermé sa gueule.

L’expression peu familière et pourtant si reconnaissable était revenue sur le visage de Gatsby.

– Cette histoire de pharmacies, ce n’était que pour le menu fretin, continua Tom lentement. Mais vous vous occupez maintenant d’une chose dont Walter n’a pas osé me parler.

Je regardai Daisy, dont les yeux terrifiés fixaient un point, entre Gatsby et son mari, et Jordan, qui s’était mise à tenir en équilibre sur le bout de son menton un objet invisible mais absorbant. Puis je me retournai vers Gatsby. L’expression de son visage me frappa de stupeur. Il avait l’air – et je dis ceci avec tout le mépris possible pour les potins calomniateurs de son jardin – il avait l’air d’un « homme qui a tué ». Un instant, seuls ces mots auraient pu rendre l’expression de sa figure.

Cela passa, et il se mit à adresser un discours insensé à Daisy, niant tout, défendant son honneur contre des accusations que nul n’avait

portées. Mais à chaque mot elle se retirait davantage en elle-même, de sorte qu'il finit par y renoncer. Seul le vieux rêve continua de se débattre tandis que s'écoulait l'après-midi, s'efforçant de toucher ce qui n'était plus tangible, luttant tristement, sans céder au désespoir, pour se rapprocher de cette voix perdue, là-bas, au bout de la pièce.

La voix implora de nouveau :

– Je t'en prie, Tom ! Je ne puis supporter ceci plus longtemps.

Ses yeux effrayés disaient bien que, quelles que fussent les intentions et le courage qu'elle avait, elle les avait perdus sans retour.

– Rentrez tous deux à la maison, Daisy, fit Tom. Dans l'auto de M. Gatsby.

Elle regarda Tom avec inquiétude, mais il insista avec la magnanimité du mépris.

– Va donc. Il ne t'embêtera pas. Je crois qu'il se rend compte que son présomptueux flirt a pris fin.

Ils partirent sans un mot, volatilisés, rendus

accidentels, intangibles, comme des fantômes, à notre pitié même.

Au bout d'un instant Tom se leva et se mit à envelopper la bouteille de whisky qui n'avait pas été ouverte, dans la serviette.

– Vous en voulez ? Jordan ? Nick ?

Je ne répondis pas. Il reprit :

– Nick ?

– Quoi ?

– Vous en voulez ?

– Non... Je viens de me rappeler que c'est aujourd'hui mon jour de naissance.

J'avais trente ans. Devant moi s'allongeait la formidable, la menaçante route d'une nouvelle décade.

Il était sept heures quand nous montâmes avec Tom dans le coupé et partîmes pour Long-Island. Il parlait sans arrêt, il exultait et il riait, mais sa voix était aussi lointaine de Jordan et de moi que la clameur étrangère du trottoir ou le vacarme du chemin de fer aérien au-dessus de nos têtes. La

sympathie humaine a ses limites : nous étions contents de laisser ces tragiques arguments s’effacer derrière nous comme les lumières de la ville. Trente ans – la promesse d’une décade de solitude, une liste – elle devait s’éclaircir – de célibataires à connaître, un dossier d’enthousiasme qui, lui aussi, devait s’éclaircir tout comme mes cheveux. Mais il y avait Jordan à côté de moi, qui, différente de Daisy, était trop avisée pour transporter d’un âge dans un autre des rêves oubliés. Comme nous passions sur le pont maintenant obscurci, son visage las se laissa paresseusement tomber sur mon épaule et les coups redoutables de la trentaine moururent au loin sous la rassurante pression de sa main.

C’est ainsi que nous filions vers la mort à travers le fraîchissant crépuscule.

Michaelis, le jeune Grec qui possédait le restaurant voisin des monceaux de cendres, fut le témoin principal de l’enquête. Il avait dormi pendant la grande chaleur jusqu’à cinq heures passées. Il se rendit alors au garage en se

promenant, et trouva George Wilson malade dans son bureau, vraiment malade, pâle de la pâleur de ses pâles cheveux, et tremblant de tout son corps. Michaelis lui conseilla d'aller se coucher mais Wilson refusa, disant qu'il risquerait de perdre des recettes. Tandis que son voisin cherchait à le convaincre, un vacarme violent éclata au-dessus de leurs têtes.

– C'est ma femme que j'ai enfermée là-haut, expliqua Wilson avec calme. Elle y restera jusqu'à après-demain, puis nous partirons loin d'ici.

Michaelis fut frappé de stupeur ; depuis quatre ans qu'ils étaient voisins, Wilson ne lui avait jamais semblé capable, même vaguement, d'une déclaration pareille. En général, c'était un de ces hommes usés qu'on voit si souvent. Quand il ne travaillait pas, il mettait une chaise sur le seuil de sa porte et s'asseyait pour regarder les gens et les autos qui passaient sur la route. Quand quelqu'un lui adressait la parole, il riait invariablement d'un rire agréable et sans couleur. Il ne s'appartenait pas, il appartenait à sa femme.

Naturellement, Michaelis essaya de découvrir ce qui s'était passé, mais Wilson refusa d'en dire un mot. Au lieu de parler, il se mit à jeter à son visiteur des regards étranges et soupçonneux et à lui demander ce qu'il avait fait à certaines heures de certains jours. Au moment où le Grec commençait à se sentir gêné, quelques manœuvres passèrent devant la porte en se dirigeant vers son restaurant. Michaelis en profita pour s'esquiver, dans l'intention de revenir plus tard. Mais il n'en fit rien. Il supposait qu'il n'y avait plus pensé, tout simplement. Quand il en ressortit, un peu après sept heures, il se rappela cette conversation en entendant la voix de Mrs. Wilson, forte et grondante, au rez-de-chaussée du garage.

– Bats-moi donc, criait-elle. Jette-moi par terre et bats-moi ! Sale petit lâche !

L'instant d'après, elle s'élançait dehors dans le crépuscule, en agitant les mains et en criant – avant qu'il pût quitter le seuil de sa porte, la chose s'était produite.

L'« auto tragique », comme l'appelèrent les

journaux, ne s'arrêta pas ; elle sortit de l'obscurité grandissante, hésita dramatiquement, un instant, puis disparut au premier tournant. Michaelis n'était même pas certain de sa couleur, il dit au premier agent qu'elle était vert clair. L'autre voiture, celle qui se dirigeait vers New-York, s'arrêta cent mètres plus loin et son conducteur revint en courant vers l'endroit où Myrtle Wilson, sa vie violemment éteinte, était accroupie sur la route, mêlant un sang épais et noir à la poussière.

Michaelis et cet homme furent les premiers à l'atteindre, mais quand ils eurent ouvert sa chemisette en la déchirant, moite encore de transpiration, ils virent que son sein gauche se balançait, décroché, comme un clapet, et qu'il était inutile d'écouter le cœur qui avait battu dessous. La bouche était grande ouverte et un peu déchirée aux commissures comme si la femme s'était un peu étranglée en rendant l'énorme vitalité qu'elle tenait emmagasinée depuis si longtemps.

Nous aperçûmes les trois ou quatre autos et la foule quand nous étions encore à une certaine distance.

– Une voiture démolie ! fit Tom. C'est bon. Wilson va faire enfin un peu d'argent.

Il ralentit, mais sans l'intention de s'arrêter jusqu'à ce que, nous étant rapprochés, les visages silencieux et intenses des gens qui étaient devant la porte du garage l'eussent fait automatiquement mettre les freins.

– Jetons un coup d'œil, fit-il d'un air de doute ; rien qu'un coup d'œil.

Je m'aperçus à ce moment d'un son creux et plaintif qui sortait sans cesse du garage, d'un son qui, lorsque, descendus de voiture, nous nous dirigeâmes vers le garage d'où il sortait, se résolut en ces mots : « Oh ! mon Dieu ! », répétés sans arrêt, en une plainte entrecoupée.

– Il se passe quelque chose de grave, là-dedans, fit Tom, surexcité.

Il se dressa sur la pointe des pieds et jeta un coup d'œil par-dessus les têtes dans le garage, qui

n’était éclairé que par une lumière jaune suspendue très haut dans une corbeille en métal. Puis il fit un bruit rauque avec la gorge et, d’un violent mouvement en avant de ses bras musculeux, il se fraya un chemin.

Le cercle se referma avec un léger murmure de remontrance ; il se passa une minute avant que je pusse voir quoi que ce fût. Puis de nouveaux arrivés dérangèrent la file et Jordan et moi nous nous trouvâmes d’un seul coup poussés à l’intérieur.

Enveloppé dans une couverture, puis dans une autre, comme s’il souffrait du froid dans cette nuit brûlante, le corps de Myrtle Wilson était étendu sur un établi, près de la porte, et Tom, le dos tourné vers nous, se penchait sur lui, immobile. À côté, se tenait un agent motocycliste qui inscrivait des noms sur un petit carnet, non sans transpirer abondamment et faire de nombreuses corrections. Au premier abord, je ne pus découvrir l’origine des mots perçants et plaintifs qui se répétaient en échos dans le garage dénudé, puis je vis Wilson qui se tenait sur le

seuil surélevé de son bureau, se balançant en avant et en arrière, en se tenant des deux mains aux chambranles de la porte.

Quelqu'un lui parlait à voix basse, faisant mine, de temps à autre, de lui poser la main sur l'épaule, mais Wilson n'entendait ni ne voyait. Ses yeux s'abaissaient lentement de la lampe suspendue à l'établi accoté au mur, puis se relevaient d'une secousse vers la lumière, et il émettait sans s'interrompre son cri aigu et horrible :

– Oh ! mon Dieu ! Oh ! mon Dieu ! Oh ! mon Dieu ! Oh ! mon Dieu !

Enfin, Tom leva la tête d'une saccade et, après avoir considéré le garage avec des yeux éteints, il bredouilla une phrase incohérente en s'adressant à l'agent.

– M-i-c, disait l'agent, a...

– Non, -h-, reprenait l'homme, M-i-c-h-...

– Écoutez-moi donc ! marmotta Tom avec emportement.

– A, fit l'agent, e...

– L...

– L...

Il leva les yeux : la large main de Tom s'était abattue sur son épaule.

– Qu'est-ce que vous voulez, vous ?

– Qu'est-ce qui est arrivé ? Voilà ce que je veux savoir.

– Une auto l'a renversée. Mort instantanée.

– Mort instantanée, répéta Tom, les yeux fixes.

– Elle s'était élancée sur la route. Ce fils de chienne n'a même pas arrêté sa voiture.

– Il y avait deux voitures, dit Michaelis. Une qui venait, l'autre qui s'en allait.

– Qui s'en allait où ? demanda l'agent vivement.

– Les deux autos allaient chacune dans un sens différent, alors, elle... (sa main se leva vers les couvertures, mais s'arrêta à mi-chemin et retomba sur sa cuisse) elle courut là-bas et c'lui qui venait de New-York lui entra en plein dedans,

à cinquante ou soixante à l’heure.

– Comment s’appelle cette localité ? demanda l’agent.

– Elle n’a pas de nom.

Un nègre café au lait, bien habillé, s’approcha.

– C’était une auto jaune, fit-il. Une grande auto jaune. Toute neuve.

– Z’avez vu l’accident ?

– Non, mais l’auto m’a dépassé sur la route. Elle allait à plus de soixante à l’heure. Elle allait à quatre-vingts, quatre-vingt-quinze.

– ’Nez ici et dites-moi votre nom. Rangez-vous, vous autres. Je veux prendre son nom.

Quelques mots de cette conversation durent parvenir jusqu’à Wilson qui se balançait toujours dans la porte du bureau, car un nouveau thème s’exprima soudain parmi ses cris entrecoupés :

– Pas besoin de me dire quelle espèce de voiture que c’était. Je sais bien quelle espèce de voiture que c’était !

Je surveillais Tom. Je vis le paquet de muscles

derrière son épaule se raidir sous son veston. Il marcha rapidement jusqu'à Wilson et, debout devant lui, l'empoigna fermement aux biceps.

– Faut vous calmer, voyons ! fit-il avec une apaisante rudesse.

Les yeux de Wilson tombèrent sur Tom. Il sursauta, se levant sur la pointe des pieds ; il se serait écroulé sur les genoux si Tom ne l'avait maintenu droit.

– Écoutez-moi, fit Tom en le secouant un peu. Je suis arrivé il y a une minute de New-York. Je vous apportais ce coupé dont nous avons parlé. Cette auto jaune que je conduisais cet après-midi n'est pas à moi – vous entendez ? Je ne l'ai pas vue de tout l'après-midi.

Seuls le nègre et moi étions assez près pour entendre, mais l'agent remarqua quelque chose dans le ton de la voix et regarda dans cette direction avec des yeux truculents.

– Qu'est-ce que c'est, là-bas ? demanda-t-il.

– Je suis un de ses amis. (Tom tourna la tête sans lâcher Wilson.) Il dit qu'il connaît l'auto qui

a fait le coup... C'était une auto jaune.

Un vague instinct poussa l'agent à jeter à Tom un coup d'œil soupçonneux.

– Et quelle est la couleur de votre auto, à vous ?

– Elle est bleue, c'est un coupé.

Je fis : « Nous arrivons tout droit de New-York. »

Quelqu'un qui nous avait suivis de près certifia que nous disions vrai. L'agent s'éloigna.

– Allons, épelez-moi ce nom correctement...

Soulevant Wilson comme une poupée, Tom l'emporta dans le bureau, l'assit sur une chaise, revint sur ses pas et aboya avec autorité :

– Quelqu'un ici pour lui tenir compagnie.

Il regarda pendant que les deux hommes les plus rapprochés se consultaient du regard et entraient avec répugnance dans la pièce. Tom alors referma la porte sur eux et descendit la marche, en évitant de regarder l'établi. En passant près de moi, il chuchota : « Sortons. »

Conscients de la curiosité générale, nous nous frayâmes un chemin, grâce aux bras vigoureux de Tom, à travers la foule qui n'avait cessé de croître, et croisâmes un médecin qui arrivait, fort affairé, trousse en main. On l'avait appelé, une demi-heure plus tôt, avec je ne sais quel espoir extravagant.

Tom conduisit lentement jusqu'au prochain tournant, puis son pied appuya à fond, et le coupé fila dans la nuit. Bientôt j'entendis un sanglot bas et rauque et vis que les larmes débordaient sur son visage.

– Le salaud, le capon ! pleurnicha-t-il. Il n'a même pas arrêté sa voiture !

La maison des Buchanan flotta soudain vers nous à travers les sombres arbres bruissants. Tom stoppa devant le perron et leva les yeux vers le premier étage où deux fenêtres brillaient parmi la vigne vierge.

– Daisy est rentrée, fit-il.

Quand nous descendîmes, il me regarda et

fronça légèrement les sourcils.

– J'aurais dû te déposer à West-Egg, Nick. Il n'y a plus rien à faire ce soir.

Un changement s'était produit en lui. Il marchait avec gravité, avec décision. Tout en marchant vers le perron, sur le gravier éclairé par la lune, il régla la situation en quelques phrases brèves.

– Je vais téléphoner pour qu'un taxi vienne te prendre. En attendant, toi et Jordan, vous ferez bien d'aller à la cuisine pour vous faire donner à souper – si vous avez envie de manger.

Il ouvrit la porte : « Entrez. »

– Non merci. Mais je te serais obligé de faire venir un taxi. J'attendrai dehors.

Jordan posa la main sur mon bras.

– Vous ne voulez pas entrer, Nick ?

– Non, merci.

Je me sentais un peu malade et voulais être seul. Mais Jordan s'attarda un instant.

– Il n'est que neuf heures et demie, fit-elle.

Que le diable m'emporte si je voulais entrer. J'en avais assez pour la journée, d'eux tous, Jordan comprise. Elle dut percevoir une ombre de mes sentiments sur mon visage, car elle s'éloigna brusquement, gravit très vite le perron et disparut dans la maison. Je m'assis quelques minutes, la tête dans mes mains, restant ainsi jusqu'à ce que j'eusse entendu le valet de chambre décrocher le téléphone à l'intérieur et appeler le taxi. Alors je m'éloignai lentement de la maison par la grande allée, avec l'intention d'attendre près de la grille.

Je n'avais pas fait vingt mètres, quand j'entendis mon nom. Gatsby sortit d'entre deux buissons et s'avança vers moi. Je devais être dans un bel état mental, car il me fut impossible de penser à autre chose qu'à la luminosité de son complet rose sous la lune.

– Que faites-vous ici ? lui demandai-je.

– Oh ! rien, j'attends, vieux frère.

Je ne sais pourquoi, cela me fit l'effet d'une occupation méprisable. Pour tout ce que j'en savais, il allait peut-être cambrioler la maison. Je n'aurais pas été surpris de voir des figures

sinistres, les figures des « gens à Wolfshiem » derrière lui, entre les buissons sombres.

– Vous avez vu un accident sur la route ? demanda-t-il au bout d'un instant.

– Oui.

Il hésita.

– Morte ?

– Oui.

– Je m'en doutais. Je l'ai dit à Daisy. Il vaut mieux que la secousse vienne tout d'un coup. Daisy l'a supportée assez bien.

Il parlait comme si la répercussion que la catastrophe avait eue sur Daisy était la seule chose qui eût de l'importance.

– Je suis allé à West-Egg par un raccourci, et ai laissé la voiture dans mon garage. Je ne crois pas qu'on nous ait vus, mais, bien entendu, je ne saurais l'affirmer.

L'homme m'était devenu si antipathique que je ne crus pas nécessaire de le détromper.

– Qui était cette femme ? demanda-t-il.

– Elle s'appelait Wilson. Son mari est propriétaire du garage. Comment diable est-ce arrivé ?

– Ma foi, j'ai essayé de redresser le volant...

Il s'arrêta net et, soudain, je devinai la vérité.

– C'est Daisy qui conduisait ?

– Oui, fit-il après un moment, mais naturellement je dirai que c'était moi. Voyez-vous, quand nous quittâmes New-York, elle était très nerveuse et elle pensa que de conduire ça la calmerait, et cette femme s'est précipitée vers nous au moment même où nous croisions une autre voiture. La chose se fit en une seconde, mais il me semble qu'elle voulait nous parler, qu'elle croyait que nous étions des gens qu'elle connaissait. Alors Daisy donna un coup de volant vers l'autre voiture pour éviter la femme, puis elle perdit la tête et redonna un coup de volant dans le sens opposé. Au moment même où ma main touchait le volant, je sentis le choc – il a dû la tuer sur le coup.

– Il lui a ouvert le corps.

Il tressaillit.

– Je vous en prie, vieux frère. D'ailleurs Daisy appuya sur l'accélérateur. J'essayai d'obtenir qu'elle arrêtât, mais elle ne pouvait plus. Alors je mis le frein à main. Elle tomba en travers de mes genoux et je pris sa place au volant.

– Elle sera remise demain, reprit-il. Moi, je vais attendre ici pour veiller à ce qu'il ne la tracasse pas au sujet de la scène de cet après-midi. Elle s'est enfermée à clef dans sa chambre, et s'il se montre brutal, elle éteindra la lumière et la rallumera.

– Il ne la touchera pas, fis-je. Il ne pense pas à elle.

– Je me méfie de lui, vieux frère.

– Combien de temps allez-vous attendre ?

– La nuit entière, s'il le faut. De toute façon jusqu'à ce qu'ils soient couchés tous.

Un nouveau point de vue s'ouvrit à moi. Supposons que Tom découvre que c'était Daisy qui conduisait. Il pourrait s'imaginer n'importe quoi. Je regardai la maison ; il y avait deux ou

trois fenêtres éclairées au rez-de-chaussée et la lueur rose de la chambre de Daisy au premier.

– Attendez-moi ici, fis-je. Je vais aller voir si on entend le bruit d'une dispute.

Je marchai sur le bord de la pelouse, traversai doucement le gravier et montai les marches de la véranda sur la pointe des pieds. Les rideaux du salon étaient tirés et je vis que la pièce était vide. Passant par la véranda où nous avions dîné un soir de juin, trois mois plus tôt, j'arrivai devant un petit rectangle de lumière que je devinai être la fenêtre de l'office. Le store était tiré, mais je découvris une fente dans l'allège.

Daisy et Tom étaient assis en face l'un de l'autre à la table de cuisine, un plat de poulet froid et une bouteille de pale-ale entre eux. Il lui parlait avec chaleur par-dessus la table et dans son animation sa main s'était posée sur celle de Daisy, qu'elle recouvrait toute. De temps à autre, elle levait les yeux et hochait la tête en signe d'assentiment.

Ils n'étaient pas heureux ; ni l'un ni l'autre n'avait touché au poulet ni à la bière, et pourtant

ils n'étaient pas malheureux non plus. Cette scène avait un air d'intimité auquel il était impossible de se méprendre. On aurait dit qu'ils conspiraient ensemble.

En m'éloignant sur la pointe des pieds, j'entendis mon taxi qui s'avançait avec des hésitations sur la route obscure, vers la maison. Gatsby attendait dans l'allée, à l'endroit même où je l'avais laissé.

– Tout est calme là-bas ? demanda-t-il avec anxiété.

– Oui, tout est calme.

– Vous feriez mieux de rentrer avec moi, pour dormir un peu.

J'hésitai.

Il secoua la tête.

– Je veux attendre ici jusqu'à ce que Daisy ait éteint. Bonne nuit, vieux frère.

Il plongea les mains dans ses poches et se remit avec ardeur à examiner la villa, comme si ma présence gâtait le caractère sacré de sa veille.

Je m’éloignai donc et le laissai là, debout au clair de lune – guetteur veillant sur le néant.

8

Il me fut impossible de dormir cette nuit-là ; une sirène se lamentait sans arrêt dans le Détroit et je me retournais sur mon lit, avec des nausées, me débattant contre la réalité grotesque et des cauchemars sauvages et terrifiants. Vers l'aube, j'entendis un taxi qui remontait l'allée de Gatsby. Sautant de mon lit, je m'habillai immédiatement – je sentais que j'avais quelque chose à dire à mon voisin, un avertissement à lui donner, et qu'il serait trop tard quand le matin serait venu.

En traversant sa pelouse, je m'aperçus que la porte d'entrée était restée ouverte. Je le trouvai dans la galerie, appuyé contre une table, lourd d'abattement et de sommeil.

– Il ne s'est rien passé, fit-il d'un air las. J'ai attendu, et vers quatre heures, elle s'est approchée de la fenêtre. Elle est restée là une minute, puis a éteint la lumière.

Son château ne m’avait jamais semblé aussi énorme que cette nuit-là, pendant que nous cherchions des cigarettes dans les vastes pièces. Nous écartions des rideaux qui ressemblaient à des pavillons et tâtions d’innombrables mètres de murs sombres pour trouver des interrupteurs électriques – une fois je trébuchai sur le clavier d’un piano-fantôme en faisant une espèce d’éclaboussement. Partout une quantité inexplicable de poussière ; les chambres sentaient le renfermé, comme si on ne les avait ventilées depuis longtemps. Je trouvai le coffret à cigarettes sur une table où il n’était pas d’habitude. Il contenait deux cigarettes rassises et toutes sèches. Ouvrant à deux battants les portes-fenêtres du salon, nous nous assîmes et nous mîmes à fumer, face aux ténèbres.

– Vous devriez partir, lui dis-je. Il ne fait pas de doute qu’ils finiront par identifier votre auto.

– Partir à présent, vieux frère ?

– Allez passer une semaine à Atlantic City ou à Montréal.

Il ne voulut pas m’écouter. Il ne pouvait pas

s’éloigner de Daisy jusqu’à ce qu’il eût appris ce qu’elle comptait faire.

Il s’accrochait à je ne sais quel ultime espoir et je n’avais pas le courage de l’en arracher.

C’est cette nuit-là qu’il me raconta l’étrange histoire de sa jeunesse avec Dan Cody – il me la raconta parce que « Jay Gatsby » s’était brisé comme verre contre la dure méchanceté de Tom et que la folle et secrète bouffonnerie était terminée. Il aurait, je crois, tout avoué à présent, sans restriction, mais c’est de Daisy qu’il voulait me parler.

C’était la première jeune fille « convenable » qu’il eût jamais connue. Dans diverses fonctions qu’il ne révéla point, il était entré en contact avec des gens de ce genre, mais toujours il y avait eu entre eux et lui une invisible barrière. Il la trouva excitante et désirable. Il alla chez elle, d’abord avec d’autres officiers du camp Taylor, puis tout seul. Il était ébloui – jamais il n’avait vu de maison aussi belle. Mais ce qui lui donnait cet air d’intensité suffocante, c’est que Daisy l’habitait – elle s’y trouvait aussi à son aise que lui dans sa

tente, là-bas, au camp. Il y avait dans cette demeure un mystère mûri, une allusion à l'existence de chambres à coucher, en haut, plus belles et plus fraîches que d'autres chambres, à de gaies et radieuses activités se déroulant dans les corridors, à des intrigues romanesques qui n'étaient point fanées et déjà reléguées dans la lavande, mais fraîches et palpitantes de vie et pleines des autos étincelantes de l'année et de bals dont les fleurs étaient à peine flétries. Cela l'excitait aussi que beaucoup d'hommes eussent déjà aimé Daisy – cela, à ses yeux, augmentait sa valeur. Il sentait leur présence dans toute la maison, ils imprégnaient l'air d'ombres et d'échos d'émotions qui vibraient encore.

Mais il savait que s'il se trouvait dans la maison de Daisy, ce n'était que par suite d'un colossal accident. Pour glorieux que son avenir pût devoir être en tant que Jay Gatsby, il n'était à présent qu'un jeune homme sans argent et sans passé ; d'un moment à l'autre l'invisible protection de son uniforme pouvait glisser de ses épaules. Il tira donc tout le profit possible de l'opportunité. Il prit ce qu'il pouvait prendre,

avec avidité et sans scrupule – en fin de compte, il prit Daisy un calme soir d'octobre, il la prit parce qu'il n'avait pas le droit, de par l'honneur, de toucher, fût-ce sa main.

Il aurait pu se mépriser, l'ayant assurément prise sous de faux prétextes. Je ne veux pas dire qu'il avait de propos délibéré trafiqué de ses millions-fantômes, mais il avait sciemment donné à Daisy une impression de sécurité ; il lui avait laissé croire qu'il appartenait, à peu de chose près, au même monde qu'elle – qu'il était entièrement capable de prendre soin d'elle. De fait, il n'en était rien – il n'avait point derrière lui une famille aisée et il risquait, de par le caprice d'un gouvernement impersonnel, d'être déraciné du jour au lendemain, expédié n'importe où dans le monde.

Mais il ne se méprisait point et les choses n'eurent pas la suite qu'il s'était imaginé. Il avait, probablement, eu l'intention de prendre ce qu'il pouvait, pour s'en aller ensuite – mais il découvrit bientôt qu'il s'était commis à poursuivre un Graal. Il savait que Daisy était

extraordinaire, mais il ne savait pas exactement combien extraordinaire pouvait être une jeune fille « convenable ». Elle disparut dans sa riche demeure, dans sa vie riche et pleine, en laissant à Gatsby le néant. Il se sentit marié avec elle, et c'est tout.

Quand ils se revirent, deux jours plus tard, ce fut Gatsby qui était sans souffle, qui était en quelque sorte trahi. La véranda de la jeune femme resplendissait du luxe acheté des étoiles ; l'osier du canapé gémit luxueusement quand elle se tourna vers lui et qu'il baisa sa bouche curieuse et adorable. Elle avait pris froid : cela rendait sa voix plus rauque et plus charmante que jamais, et Gatsby sentit jusqu'à l'accablement la jeunesse et le mystère que la fortune emprisonne et conserve, la fraîcheur des vêtements nombreux et Daisy, luisante comme l'argent, en sûreté et fière au-dessus des chaudes luttes des pauvres.

L'après-midi qui précéda son départ pour l'Europe, il resta longtemps assis, tenant Daisy dans ses bras, sans rien dire. Il faisait froid, on était en automne, il y avait du feu dans la pièce et

les joues de Daisy étaient brûlantes. De temps à autre elle bougeait et il déplaçait un peu son bras. Une fois, il baisa ses sombres cheveux luisants. L'après-midi les avait calmés pour un instant, comme pour leur laisser un souvenir profond dont orner la longue séparation que promettait le lendemain. Jamais ils ne s'étaient sentis plus près l'un de l'autre pendant le mois qu'avait duré leur amour, jamais ils n'avaient communié plus profondément que lorsqu'elle effleurait son épaule de ses lèvres silencieuses ou quand il touchait le bout de ses doigts avec douceur, comme si elle dormait.

À la guerre, il eut une conduite extraordinaire. Fait capitaine avant d'aller au front, il fut promu major à la suite des batailles d'Argonne, et placé à la tête des mitrailleurs divisionnaires. Après l'armistice, il fit des efforts frénétiques pour être démobilisé, mais par suite de je ne sais quel imbroglio ou malentendu, on l'envoya à Oxford. Il commençait à s'inquiéter – les lettres de Daisy laissaient percer une sorte de désespoir nerveux. Elle ne comprenait point pourquoi il ne rentrait pas. Elle sentait la pression du monde extérieur,

elle voulait le revoir et sentir sa présence à ses côtés, être assurée que ce qu'elle faisait était bien ce qu'elle devait faire.

Car Daisy était jeune et son monde artificiel se peuplait d'orchidées, d'un snobisme agréable et joyeux, d'orchestres qui imposaient son rythme à chaque année, totalisant la tristesse et la suggestivité de la vie en refrains inédits. Toute la nuit les saxophones sanglotaient les commentaires désespérés des « Beale Street Blues » tandis que cent paires de mules d'or et d'argent soulevaient la poussière brillante. À l'heure grise du thé il y avait toujours des chambres qui palpitaient sans cesse de cette basse et douce fièvre, tandis que des visages frais allaient de-ci de-là à la dérive, comme des pétales de roses remués sur le plancher par le vent des tristes trompes.

Dans cet univers crépusculaire, Daisy se reprit à circuler avec la saison ; soudain elle se remit à accepter chaque jour une demi-douzaine de rendez-vous avec autant de jeunes gens, elle se remit à céder au sommeil, à l'aube, avec sur le

plancher, près de son lit, les perles et le chiffon d'une robe de soirée entremêlés aux orchidées mourantes. Et tout ce temps-là, quelque chose en elle réclamait à grands cris une décision. Elle voulait que sa vie prît forme maintenant, tout de suite – et cette décision devait être forgée par une force quelconque – d'amour, d'argent, d'un ordre pratique incontestable – qui devait être là, sous sa main.

Cette force prit forme au milieu du printemps avec l'arrivée de Tom Buchanan. Sa personne, tout comme sa situation, présentait un volume salutaire. Daisy se sentit flattée. Sans doute il y eut quelque révolte, mais aussi un certain soulagement. La lettre parvint à Gatsby quand il était encore à Oxford.

Il faisait jour déjà sur Long-Island et nous nous mîmes à ouvrir les autres fenêtres du rez-de-chaussée, remplissant la maison d'une lumière grise qui se dora bientôt. L'ombre d'un arbre tomba soudain sur la rosée et des oiseaux-fantômes chantèrent dans le feuillage bleu. Il y

avait dans l’air un lent, un agréable mouvement, à peine une brise, qui promettait un jour frais et adorable.

– Je ne crois pas qu’elle l’ait jamais aimé. – Gatsby se détourna d’une fenêtre et me défia du regard. – Il faut vous rappeler, vieux frère, qu’elle était très surexcitée, hier après-midi. Il lui a dit ces choses-là d’un ton qui l’a terrifiée – qui me présentait sous l’aspect d’un vulgaire escroc. Et le résultat est qu’elle savait à peine ce qu’elle disait.

Il s’assit, l’air sombre.

– Bien sûr, elle a pu l’aimer un instant, un seul instant, aux débuts de leur mariage – et m’aimer davantage après, comprenez-vous ?

Soudain il fit une remarque curieuse :

– En tout cas, fit-il, c’est purement personnel.

Que déduire de cela, si ce n’est soupçonner dans l’idée qu’il se faisait de l’affaire une incalculable intensité ?

Il rentra de France pendant que Tom et Daisy étaient encore en voyage de noces, consacra ce

qui lui restait de sa solde à une misérable mais irrésistible visite à Louisville. Il consacra une semaine à marcher dans les rues où leurs pas avaient résonné ensemble par une nuit de novembre, rendant visite aux endroits écartés qu'ils avaient fréquentés dans l'auto blanche. De même que la maison de Daisy lui avait toujours semblé plus mystérieuse et plus gaie que les autres, l'idée qu'il se faisait de la ville, bien qu'elle ne l'habitât plus, s'imprégnait d'une beauté mélancolique.

Il partit convaincu que s'il avait cherché mieux il l'aurait retrouvée – qu'il la laissait derrière lui. Dans le compartiment de troisième – il était maintenant sans le sou – il faisait chaud. Il resta dans le vestibule ouvert et s'assit sur une chaise pliante. La gare s'éloigna d'une glissade et les dos des bâtisses inconnues défilèrent devant lui. Puis on fut au milieu des champs printaniers, où un trolley jaune lutta un instant de vitesse avec le train, chargé de gens qui peut-être avaient vu une fois dans leur vie la pâle magie de son visage dans la rue indifférente.

La voie s'incurva ; on marchait à présent le dos au soleil qui, à mesure qu'il s'abaissait, semblait s'étendre comme une bénédiction sur la ville disparue où Elle avait respiré. Il étendit désespérément la main comme pour saisir, ne fût-ce qu'une touffe de cheveux, comme pour sauver un fragment de ce site qu'elle avait fait si beau. Mais tout marchait trop vite pour ses yeux troubles et il sut qu'il avait perdu cette partie de sa vie, la plus fraîche et la meilleure, à jamais.

Il était neuf heures quand ayant déjeuné, nous sortîmes sur le perron. La nuit avait apporté un changement très net à la température ; l'air avait à présent une saveur d'automne. Le jardinier, dernier survivant des anciens domestiques de Gatsby, se présenta au pied du perron.

– Je vais vider le bassin aujourd'hui, Monsieur Gatsby. Les feuilles vont bientôt se mettre à tomber et alors il y a toujours des ennuis avec la tuyauterie.

– Pas aujourd'hui, répondit Gatsby. Il se tourna vers moi comme pour me présenter des

excuses : « Vous savez, vieux frère, je ne me suis pas servi de cette piscine de tout l'été. »

Je consultai ma montre et me levai.

– J'ai douze minutes pour attraper mon train.

Je ne désirais pas aller en ville. J'aurais été incapable du moindre travail, mais c'était autre chose que cela – je ne voulais pas quitter Gatsby. Je manquai ce train-là, puis un autre, avant de réussir à m'en aller.

– Je vous téléphonerai, dis-je enfin.

– Ça me fera plaisir, vieux frère.

– Je vous téléphonerai vers midi.

Nous descendîmes lentement le perron.

– Je suppose que Daisy me téléphonera aussi.

Il me regarda anxieusement comme s'il espérait que je corroborerais cet espoir.

– Je le suppose.

– Eh bien, au revoir.

Nous nous serrâmes la main et je m'éloignai. Juste avant d'arriver à la haie, je me rappelai

quelque chose et, me retournant, lançai à travers la pelouse :

– Ce sont des mufles. À vous seul vous valez mieux que toute la sacrée bande.

Je ne me suis jamais repenti de lui avoir dit cela. C'est le seul compliment que je lui aie jamais fait, parce que, du commencement à la fin, je n'avais eu pour l'homme que désapprobation. Il me fit un signe de tête poli, puis sa figure s'éclaira de son radieux sourire de compréhension, comme si depuis toujours nous avions été de corps et d'âme de connivence à cet égard. Son complet rose – somptueux haillon – faisait une tache de couleur vive sur la blancheur des marches et je pensai à la première fois que j'étais entré, trois mois plus tôt, dans sa demeure ancestrale. La pelouse et l'allée étaient peuplées des visages de gens qui devinaient sa corruption – et il se tenait sur ces mêmes marches, dissimulant son rêve incorruptible, en leur disant adieu d'un geste de la main.

Je le remerciai de son hospitalité. Nous étions toujours en train de le remercier de cela – moi

comme les autres.

– Au revoir ! criai-je encore. Merci pour le déjeuner, Gatsby !

Une fois en ville, j'essayai quelque temps d'inscrire les cours d'une liste interminable de valeurs, puis m'endormis sur ma chaise à pivot. Un peu avant midi, le téléphone me réveilla : je sursautai, la sueur au front. C'était Jordan Baker ; elle m'appelait souvent à cette heure parce que l'incertitude de ses déplacements entre hôtels, clubs et maisons particulières lui rendait difficile de trouver un autre moyen. En général sa voix m'arrivait sur le fil jeune et rafraîchissante, comme si une touffe d'herbe arrachée au terrain par le club d'un golfeur entrait dans le bureau par la fenêtre, mais ce matin-là elle me parut âpre et sèche.

– Je suis partie de chez Daisy. Je suis à Hempstead et vais à Southampton cet après-midi.

En quittant Daisy, elle avait probablement fait preuve de tact, mais cet acte m'irrita et la phrase qui suivit me crispa.

– Vous n’avez pas été bien gentil pour moi hier soir.

– Quelle importance cela pouvait-il avoir en un moment pareil ?

Silence. Puis :

– Pourtant, je voudrais vous voir.

– Moi aussi, je voudrais vous voir.

– Et si je n’allais pas à Southampton, si je venais en ville cet après-midi ?

– Non, je ne crois pas, pas cet après-midi.

– Fort bien.

– C’est impossible, cet après-midi. Divers...

Nous causâmes comme cela un certain temps, puis, tout d’un coup, nous ne causâmes plus. Je ne sais pas lequel de nous deux avait raccroché avec un déclic bref, mais je sais que je n’attachai aucune importance à la chose. Je n’aurais pu parler à Jordan ce jour-là, assis devant une table à thé, dussé-je ne plus jamais lui parler en ce monde.

Quelques minutes plus tard, je demandai le

numéro de Gatsby, mais la ligne n'était pas libre. Je resonnai à quatre reprises ; à la fin, le Central, exaspéré, m'informa que la ligne était réservée à un appel interurbain de Détroit. Je sortis mon horaire et fis un petit cercle autour du départ de trois heures cinquante. Puis, je m'appuyai au dossier de ma chaise et fis un effort pour réfléchir. Il était midi juste.

Ce matin-là, pendant que le train filait devant les monticules de cendres, j'avais passé exprès de l'autre côté du compartiment. Je supposais qu'il y aurait là toute la journée une foule de badauds, avec des petits garçons cherchant des taches sombres dans la poussière et quelque bonhomme loquace, répétant sans désemparer comment la chose s'était produite, jusqu'à ce qu'elle devînt de moins en moins réelle, même à lui-même, et qu'il ne pût plus la raconter et que l'acte tragique de Myrtle Wilson tombât dans l'oubli.

Aujourd'hui, je veux remonter un peu dans le passé et dire ce qui était arrivé dans le garage après notre départ, la nuit précédente.

On avait eu de la peine à trouver Catherine, la sœur de Myrtle. Sans doute avait-elle donné une entorse à son abstinence, car lorsqu'elle arriva, elle était abrutie par l'alcool et incapable de comprendre que l'ambulance était déjà partie pour Flushing. Dès qu'on l'eût convaincue, elle s'évanouit, comme si ce détail était la partie vraiment intolérable de l'affaire. Par bonté d'âme, à moins que ce ne fût par curiosité, quelqu'un la prit dans son auto et fila dans le sillage du cadavre.

Longtemps après minuit, une foule sans cesse renouvelée vint battre le seuil du garage, tandis qu'à l'intérieur George Wilson se berçait – en avant, en arrière – sur le divan. Pendant un certain temps, la porte du bureau resta ouverte et nul de ceux qui entraient dans le garage ne résistait à la tentation d'y jeter un coup d'œil. Quelqu'un enfin déclara que c'était une honte, et ferma la porte. Michaelis et plusieurs hommes étaient avec lui ; au début, quatre ou cinq, plus tard, deux ou trois. Plus tard encore, Michaelis dut prier le dernier inconnu d'attendre là un quart d'heure de plus, pendant qu'il gagnerait son

restaurant et préparerait un pot de café. Après cela, il resta seul avec Wilson jusqu'à l'aurore.

Vers trois heures, le ton des marmottements incohérents de Wilson subit un changement – il se calma et se mit à parler de l'auto jaune. Il annonça qu'il connaissait le moyen de découvrir à qui appartenait l'auto jaune, puis il déclara tout de go que, deux mois plus tôt, sa femme était rentrée de la ville, le visage meurtri et le nez enflé.

Mais en s'entendant dire cela, il s'arrêta et recommença à crier : « Ah ! mon Dieu ! » d'une voix lamentable. Michaelis fit un effort maladroit pour le distraire.

– Depuis combien de temps étiez-vous mariés, George ? Allons, allons, tâche donc de rester tranquille une minute et de répondre à ma question. Depuis combien de temps étiez-vous mariés ?

– Depuis douze ans.

– Avez-vous jamais eu d'enfants ? Allons, allons, George reste tranquille. Je t'ai posé une

question. Avez-vous jamais eu d'enfants ?

Les durs scarabées bruns se heurtaient sans répit contre la lumière dépolie et quand Michaelis entendait une auto passer sur la route à toute vitesse, le bruit lui rappelait celui de l'auto qui ne s'était pas arrêtée. Il ne voulait pas aller dans le garage parce que l'établi était taché à l'endroit où on avait couché le corps. Il circula donc, mal à son aise, dans le bureau – avant que le matin fût venu, il connaissait tous les objets qui s'y trouvaient – et de temps à autre il s'asseyait près de Wilson pour tâcher de le calmer.

– As-tu une église où tu vas quelquefois, George ? même s'il y a longtemps que tu n'y es allé ? Peut-être je pourrais téléphoner à l'église et faire venir un prêtre pour qu'il te cause, pas vrai ?

– Je n'appartiens à aucune église.

– Tu devrais bien avoir une église, George, pour des moments comme celui-ci. Tu as bien dû aller à l'église dans le temps. Est-ce que tu ne t'es pas marié à l'église ? Écoute, George, écoute-moi. Est-ce que tu ne t'es pas marié à l'église ?

– Ça s’est passé il y a longtemps.

L’effort qu’il dut faire pour répondre brisa le rythme de son balancement – un moment il garda le silence. Puis la même expression, mi-avisée, mi-ahurie, reparut dans ses yeux effacés.

– Regarde dans le tiroir, là-bas, fit-il, en montrant le bureau.

– Quel tiroir ?

– Ce tiroir-là, celui-là.

Michaelis ouvrit le tiroir le plus proche de sa main. Il ne contenait rien, hormis une laisse de chien, courte et luxueuse, en cuir et tresse d’argent. Elle semblait neuve.

– Ça ? demanda-t-il, la montrant dans sa main.

Wilson regarda d’un œil fixe et fit oui de la tête.

– Je l’ai trouvée hier après-midi. Elle essaya de m’expliquer, mais, moi, je savais que c’était louche.

– Tu veux dire que c’est ta femme qui l’a achetée ?

– Elle l’avait sur sa toilette, enveloppée dans du papier de soie.

Michaelis ne voyait rien d’étrange à cela et il exposa à Wilson une douzaine de raisons pour lesquelles sa femme pouvait avoir acheté la laisse. Mais peut-être Wilson avait-il déjà entendu de Myrtle ces mêmes explications, car il se remit à murmurer : « Ah ! mon Dieu ! » et son consolateur laissa plusieurs explications dans l’air.

– Ensuite, il l’a tuée, fit Wilson.

Sa mâchoire inférieure tomba tout à coup.

– Qui ça ?

– Je connais le moyen de le découvrir.

– Voilà que tu te mets à te faire des idées, George, dit son ami. Cette affaire t’a donné un coup et tu ne sais pas ce que tu dis. Tu ferais mieux de rester assis, bien tranquille, jusqu’au matin.

– Il l’a assassinée.

– C’était un accident, George.

Wilson secoua la tête. Ses yeux se rétrécirent, sa bouche s'élargit légèrement en poussant le fantôme du « Hum ! » de quelqu'un qui est sûr de son affaire.

– Je sais, fit-il d'un ton tranchant. Je suis un type confiant et je ne veux de mal à personne, mais quand je sais une chose, je la sais bien. C'était l'homme de l'auto. Elle s'est jetée vers lui pour lui parler, mais il n'a pas voulu s'arrêter.

Michaelis lui aussi avait vu la scène, mais il ne lui était pas venu à l'esprit qu'elle pût comporter une signification spéciale. Il croyait que Mrs. Wilson se sauvait de son mari, non qu'elle cherchait à arrêter une voiture sur la route.

– Pourquoi qu'elle aurait voulu faire ça ?

– Cette femme, c'est de l'eau qui dort, fit Wilson, comme si cela répondait à la question. Ah-h-h !

Il recommença à se bercer. Michaelis restait debout, la laisse à la main.

– Peut-être que tu as un ami que je pourrais faire venir, dis, George ?

Espoir désespéré – il était presque sûr que Wilson n’avait pas d’ami : il ne suffisait même pas à sa femme. Il se réjouit un peu plus tard quand il s’aperçut d’une transformation dans la pièce. La fenêtre s’avivait de bleu. Il comprit que l’aube n’allait plus tarder. Vers cinq heures, il faisait assez clair pour éteindre.

Les yeux vitreux de Wilson se tournèrent vers les monticules de cendres, où de petits nuages gris prenaient des formes fantastiques et couraient de-ci de-là au vent faible du matin.

– Je lui ai parlé, marmotta-t-il après un long silence. Je lui ai dit qu’elle pouvait me tromper, mais qu’elle ne tromperait pas le bon Dieu. Je l’ai amenée devant la fenêtre...

Avec un effort, il se leva et se dirigea vers la fenêtre, contre laquelle il s’appuya, la figure pressée contre la vitre.

– Et je lui ai dit : le bon Dieu sait ce que tu as fait, tout ce que tu as fait. Tu peux me tromper, moi, mais tu ne peux tromper le bon Dieu !

Debout derrière lui, Michaelis vit avec un

choc de surprise qu'il regardait les yeux du docteur T. J. Eckleburg qui venaient d'émerger, pâles et gigantesques, de la nuit qui se dissolvait.

– Le bon Dieu voit tout, répéta Wilson.

– C'est une réclame, l'assura Michaelis.

Quelque chose le poussa à se détourner de la fenêtre et à regarder dans la pièce. Mais Wilson demeura là longtemps, le visage contre la vitre, hochant la tête vers le crépuscule matinal.

Quand six heures sonnèrent, Michaelis était épuisé. Il éprouva un sentiment de gratitude en entendant une auto s'arrêter dehors. C'était un des veilleurs de la nuit précédente qui avait promis de revenir ; il prépara donc un déjeuner pour trois qu'il mangea avec cet homme. Wilson était plus calme et Michaelis rentra pour dormir ; quand il se réveilla quatre heures plus tard et revint en hâte au garage, Wilson avait disparu.

Sa présence – il alla tout le temps à pied – fut signalée par la suite à Port-Roosevelt, puis à Gad's-Hill, où il acheta un sandwich qu'il ne

mangea pas, et une tasse de café. Il devait être fatigué et marcher lentement, car il n'arriva à Gad's-Hill qu'à midi. Jusque-là, il ne fut pas difficile de reconstituer l'emploi de son temps – il y avait les gamins qui avaient vu un homme dont les actes étaient ceux d'« une espèce de fou » et les automobilistes qu'il avait dévisagés d'un air étrange au bord de la route. Ensuite il avait disparu pendant trois heures. Sur la foi de ce qu'il avait dit à Michaelis (« Je connais le moyen de le découvrir »...) la police suppose qu'il avait employé ces trois heures à aller de garage en garage, s'enquérant d'une auto jaune. En revanche, nul garagiste ne se présenta pour dire qu'il l'avait vu. Peut-être connaissait-il un moyen plus commode et plus sûr de découvrir ce qu'il voulait savoir. Vers deux heures et demie, il était à West-Egg, où il demanda à quelqu'un de lui indiquer la maison de Gatsby. Donc à ce moment-là il connaissait le nom de Gatsby.

À deux heures, Gatsby mit son maillot de bain et laissa des instructions au valet de chambre

pour qu’au cas où quelqu’un lui téléphonerait, on vînt le prévenir à la piscine. Il s’arrêta au garage pour prendre un matelas pneumatique qui avait amusé ses hôtes pendant l’été et le chauffeur l’aida à le gonfler. Puis il donna l’ordre de ne faire sortir la torpédo sous aucun prétexte – ceci était étrange, car l’aile droite nécessitait des réparations.

Chargeant le matelas sur son épaule, Gatsby se dirigea vers la piscine. Un moment il fit halte et remua son fardeau. Le chauffeur lui demanda s’il désirait qu’il l’aidât, mais il secoua la tête et, l’instant d’après, il disparaissait parmi les arbres jaunissants.

Aucun message téléphonique n’arriva, mais le valet de chambre se priva de sa sieste et attendit jusqu’à quatre heures – bien après qu’il y eût quelqu’un à qui le communiquer s’il était venu. J’ai idée qu’au fond Gatsby ne croyait pas à cet appel. Peut-être même avait-il cessé d’y attacher de l’importance. S’il en est ainsi, il a dû sentir qu’il avait perdu le vieux monde et sa chaleur, payé un prix élevé pour avoir trop longtemps

vécu avec un rêve unique. Il dut lever les yeux vers un ciel inconnu, à travers des feuilles qui l'effrayaient, frémit en constatant combien grotesques sont les roses, combien grossière la lumière du soleil sur une herbe à peine créée. Un monde nouveau, matériel sans être réel, où de pauvres fantômes, respirant, en guise d'air, des songes, erraient fortuitement alentour... comme cette forme, cendreuse et fantastique, qui se glissait vers lui entre les arbres amorphes.

Le chauffeur – un des protégés de Wolfshiem – entendit les coups de feu ; plus tard tout ce qu'il put dire, c'est qu'il n'y avait pas attaché grande importance. Je me rendis directement de la gare chez Gatsby et l'anxieux élan avec lequel j'escaladai le perron fut ce qui pour la première fois alarma ses gens. Mais ils savaient déjà, je le crois fermement. Pour ainsi dire sans qu'un mot fût prononcé, nous nous hâtâmes à quatre – le chauffeur, le valet de chambre, le jardinier et moi – vers la piscine.

Il y avait sur l'eau un mouvement léger, à peine perceptible, causé par la poussée du flot

nouveau vers l’orifice de vidange, placé à l’autre extrémité : formant de petites rides qui étaient à peine des ombres de vagues, le matelas dérivait irrégulièrement vers le bout du bassin. Il suffisait d’un léger souffle de vent, qui en ridait à peine la surface, pour le déranger dans sa course accidentelle avec son accidentel fardeau. Le contact d’une touffe de feuilles le fit tourner, lentement, traçant dans l’eau, comme avec la pointe d’un compas, un mince cercle rouge.

Ce n’est qu’après que nous nous fûmes mis en marche, portant Gatsby vers le château, que le jardinier aperçut le cadavre de Wilson un peu plus loin, sur l’herbe, et que l’holocauste apparut complet.

9

Après ces deux années, je ne me rappelle le reste de cette journée, la nuit et la journée qui suivirent, que comme un va-et-vient incessant d'agents de police, de photographes et de journalistes, à la porte de Gatsby. Une corde s'allongeait en travers de la grille d'entrée et un agent y était posté pour éloigner les curieux. Mais des gamins eurent vite fait de découvrir qu'on pouvait entrer par mon jardin et il y en avait toujours quelques-uns qui stationnaient bouche bée autour du bassin. Un homme plein d'assurance, un détective peut-être, prononça le mot « fou » en se penchant cet après-midi-là sur le corps de Wilson et l'autorité adventice de sa voix donna le ton aux rapports des journaux du lendemain matin.

La plupart de ces articles furent des cauchemars grotesques, circonstanciés,

passionnés et faux. Quand la déposition de Michaelis à l'enquête révéla les soupçons de Wilson sur sa femme, je crus que l'histoire serait bientôt servie complète au public sous la forme d'une pasquinade épicée, mais Catherine, qui aurait pu dire n'importe quoi, ne dit mot. Elle fit preuve par surcroît dans toute l'affaire d'une force de caractère inattendue – elle regarda le coroner avec, sous ses sourcils rectifiés, des yeux fort assurés et jura que sa sœur était parfaitement heureuse avec son mari, que sa sœur ne s'était jamais mal conduite. Finissant par s'en convaincre elle-même, elle se mit à sangloter dans son mouchoir, comme si la seule idée d'une chose pareille dépassait son endurance. Le cas Wilson fut donc réduit à celui d'un homme « dérangé par le chagrin » pour que l'affaire restât sous la forme la plus simple. Et elle y resta.

Mais toute cette partie en semblait distante et accessoire. Je me trouvai tout seul du côté de Gatsby. À partir du moment où je téléphonai au village de West-Egg la nouvelle de la catastrophe, toutes les conjonctures à son sujet et toutes les questions d'ordre pratique me furent

dévolues. Au premier abord, je fus surpris et troublé ; puis, tandis qu'il était là, étendu dans son château, sans bouger, sans respirer, sans parler, heure sur heure, l'idée grandit en moi que j'étais responsable, parce que nul ne s'intéressait – s'intéressait, veux-je dire, de cet intense intérêt personnel à quoi chacun a vaguement droit à la fin de sa vie.

Je téléphonai à Daisy une demi-heure après avoir trouvé le corps, je l'appelai d'instinct et sans hésitation. Mais elle était partie avec Tom l'après-midi même, de bonne heure, emportant des bagages.

– Ils n'ont pas laissé d'adresse ?

– Non...

– Ils n'ont pas dit quand ils reviendraient ?

– Non.

– Vous n'avez aucune idée où ils se trouvent ? Où pourrais-je les atteindre ?

– Je l'ignore. Je ne saurais dire.

J'aurais voulu trouver quelqu'un pour lui. J'aurais voulu entrer dans la pièce où il était

couché et le rassurer : « Je trouverai quelqu'un, Gatsby. N'ayez pas peur. Faites-moi confiance, je trouverai quelqu'un... »

Le nom de Meyer Wolfshiem ne figurait pas dans l'annuaire. Le valet de chambre me donna l'adresse de son bureau, sur Broadway, et je demandai les Renseignements ; mais quand j'obtins enfin le numéro, il était cinq heures passées et on ne répondit pas.

– Voudriez-vous sonner encore ?

– J'ai déjà sonné trois fois.

– C'est de toute urgence.

– Je regrette. Il ne doit y avoir personne.

Je rentrai dans le salon, et, un moment, je crus qu'il s'y trouvait des visiteurs de hasard, tous ces officiels qui remplissaient soudain la pièce. Mais bien qu'ils tirassent le drap de lit pour regarder Gatsby avec des yeux horrifiés, il continuait à protester dans mon cerveau :

– Écoutez donc, vieux frère, il faut que vous trouviez quelqu'un. Il faut essayer de toutes vos forces. Je ne puis passer par ceci tout seul.

Quelqu'un entreprit de me questionner, mais je pris la fuite et, montant au premier, j'examinai à la hâte les tiroirs de son bureau qui n'étaient pas sous clef – il ne m'avait jamais dit d'une façon précise que ses parents étaient morts. Mais je ne trouvai rien – rien que le portrait de Dan Cody, témoignage de violences passées, qui me regardait fixement de son mur.

Le lendemain matin, j'envoyai le valet de chambre à New-York avec une lettre pour Wolfshiem, demandant des renseignements, insistant pour qu'il vînt par le premier train. Une telle requête me paraissait superflue en l'écrivant. J'étais sûr qu'il accourrait dès qu'il aurait vu les journaux, tout comme j'étais sûr qu'un télégramme de Daisy arriverait avant midi ; personne n'arriva, sauf de nouveaux policiers, de nouveaux photographes, de nouveaux journalistes. Quand le valet me rapporta la réponse de Wolfshiem, je commençai à éprouver un sentiment de défi, une solidarité méprisante entre Gatsby et moi contre eux tous.

Cher Monsieur Carraway,

Ceci a été pour moi une des plus terribles secousses de ma vie, je puis à peine croire que c'est vrai. Un acte de folie comme celui que cet homme a commis doit nous donner à tous à réfléchir. Je ne peux pas aller là-bas pour le moment étant pris dans des affaires très urgentes et ne peux pas me laisser impliquer dans cette affaire pour le moment. Si je puis faire quelque chose un peu plus tard prévenez-moi par une lettre que vous me ferez porter par Edgar. Je sais à peine où j'en suis quand j'apprends une chose pareille et j'en suis complètement knock-out.

Mes salutations,

MEYER WOLFSHIEM.

puis ce hâtif post-scriptum :

Renseignez-moi sur l'enterrement, etc...., je ne sais rien de la famille.

Quand le téléphone sonna cet après-midi-là et que l'Interurbain annonça Chicago, je crus que ce serait enfin Daisy. Mais ce fut une voix d'homme très faible, à une distance infinie.

– Ici Slagle.

– Oui ? (Le nom m'était inconnu).

– Une sale lettre, hein ? Reçu mon télégramme ?

– Il n'y a pas eu de télégrammes.

– Le jeune Parke est foutu, fit-il très vite. On l'a pincé au moment où il livrait les valeurs par-dessous le comptoir. Il y avait cinq minutes qu'ils avaient reçu de New-York une circulaire leur indiquant les numéros. Qu'en pensez-vous, hein ? On ne sait jamais, dans ces patelins de pedzouilles...

J'interrompis, pantelant :

– Hello ! Écoutez donc ! Ce n'est pas M. Gatsby qui parle. M. Gatsby est mort.

Il se fit un long silence au bout du fil, suivi par une exclamation... puis un « couac » bref quand on coupa.

Je crois que ce fut le troisième jour qu'un télégramme signé Henry C. Gatz arriva d'une ville du Minnesota. Il disait simplement que l'expéditeur partait sur-le-champ et qu'il fallait retarder l'enterrement.

C'était le père de Gatsby, un vieillard solennel, très ahuri, très abattu, matelassé d'un ulster à bon marché contre la chaude journée de septembre. Ses yeux perdaient l'eau sans arrêt par l'effet de la surexcitation et quand je l'eus débarrassé de son sac et de son parapluie, il se mit à tirailler sa barbe rare et grise avec tant d'assiduité que j'eus peine à lui ôter son pardessus. Comme il paraissait prêt à s'effondrer, je l'emmenai dans la salle de musique et le fis asseoir en attendant qu'on lui apportât à manger. Mais il ne voulut point manger et le verre de lait se répandit, tant sa main tremblait.

– Je l'ai lu sur le journal de Chicago, dit-il. C'était écrit sur le journal de Chicago. Je suis parti de suite.

– Je ne savais où m'adresser pour vous

atteindre.

Ses yeux, qui ne voyaient rien, parcouraient la pièce sans arrêt.

– C’était un fou, dit-il. Il devait être fou.

Je le pressai :

– Voulez-vous un peu de café ?

– Je ne veux rien. Ça va, maintenant, monsieur...

– Carraway.

– Bien. Ça va maintenant. Où c’est-y qu’on a mis Jimmy ?

Je le conduisis au salon, où son fils était étendu, et le laissai seul. Des petits garçons étaient montés sur le perron et regardaient dans le vestibule ; quand je leur eus dit qui était le visiteur qui venait d’arriver, ils s’éloignèrent à regret.

Au bout d’un instant, M. Gatz ouvrit la porte et sortit la bouche béante, le visage légèrement enflammé, les yeux perdant des larmes isolées et tardives. Il avait atteint un âge où la mort n’a plus

sa qualité de saisissante surprise et quand il regarda autour de lui pour la première fois et vit la hauteur et le luxe de la galerie et les vastes pièces qui s'ouvraient sur d'autres pièces, sa douleur commença à se mêler d'un respectueux orgueil. Je l'aidai à gagner une chambre à coucher, en haut ; tandis qu'il ôtait sa veste et son gilet, je lui dis que tous les arrangements avaient été suspendus jusqu'à son arrivée.

– J'ignorais quelles seraient vos intentions, monsieur Gatsby.

– C'est Gatz que je m'appelle.

– ... Monsieur Gatz. J'ai pensé que vous voudriez peut-être emporter le corps dans l'Ouest.

Il secoua la tête.

– Jimmy s'est toujours mieux plu ici dans l'Est. C'est dans l'Est qu'il s'est élevé à sa situation. Vous étiez un ami de mon garçon, monsieur...

– Nous étions intimes.

– Il avait un bel avenir, vous savez. Ce n'était

qu'un jeune homme ; mais il avait beaucoup de puissance, ici.

Il se toucha le front d'un air pénétré et je hochai la tête.

– S'il avait vécu, il serait devenu un grand homme. Un homme dans le genre de James J. Hill. Il aurait contribué à exploiter le pays.

– C'est vrai, fis-je, gêné.

Il tirailla le dessus de lit à fleurs qu'il voulait enlever et s'étendit tout raide – s'endormit instantanément.

Cette nuit-là quelqu'un, en proie à une terreur manifeste, téléphona, exigeant de savoir qui j'étais avant de dire son nom.

– Je suis M. Carraway.

– Ah ! fit-il avec soulagement. Ici M. Klipspringer.

Moi aussi j'éprouvai un soulagement, car cela semblait promettre la présence d'une autre personne à la tombe de Gatsby. Ne voulant pas que la cérémonie fût annoncée dans les journaux, ce qui aurait attiré une foule de badauds, je

m’étais contenté de téléphoner moi-même à un nombre limité de personnes. Elles étaient très difficiles à joindre.

– Les funérailles ont lieu demain, lui dis-je. Trois heures, ici, à la maison. Je vous serais obligé d’en informer tous ceux que cela pourrait intéresser.

– Certainement, fit-il avec précipitation. Bien sûr, je n’ai guère de chances de voir qui que ce soit, mais si cela se trouve, comptez sur moi.

Le ton me donna des soupçons.

– Je n’ai pas besoin de vous demander si vous viendrez ?

– Je ferai mon possible. Je téléphonais, c’est pour demander si...

J’interrompis.

– Un instant, dites-moi d’abord que vous viendrez.

– Mais... le fait est... la vérité est que je demeure pour l’instant chez des gens, ici à Greenwich, et qu’ils comptent sur moi pour demain. En fait, ils ont organisé un pique-nique,

ou quelque chose de ce genre. Il va sans dire que je ferai de mon mieux pour m'esquiver.

Je lâchai un « hum ! » d'incrédulité qu'il dut entendre, car il reprit avec nervosité :

– Je téléphonais au sujet d'une paire de souliers que j'ai laissée là-bas. Pourrais-je vous prier de me les faire envoyer par le valet de chambre. Voyez-vous, c'est des souliers de tennis et je me trouve perdu sans eux. Mon adresse est : Aux soins de B. F...

Je n'entendis pas la suite, car j'avais raccroché.

Après cela, j'éprouvai une certaine honte pour Gatsby – un monsieur à qui je téléphonais me laissa entendre qu'il n'avait que ce qu'il méritait. D'ailleurs, c'était ma faute, car c'était un de ceux qui avaient coutume de ricaner avec le plus d'amertume au sujet de Gatsby, tout en puisant courage dans la liqueur de leur hôte. J'aurais dû avoir le bon sens de ne pas m'adresser à lui.

Le matin de l'enterrement, je me rendis à New-York pour voir Meyer Wolfshiem ; il

semblait qu’il était impossible de mettre la main dessus par un autre moyen. La porte que je poussai, sur les indications du groom de l’ascenseur, était marquée « The Swastika Holding Company », et d’abord je crus qu’il n’y avait personne. Mais quand j’eus crié plusieurs fois « Hello ! » en vain, une discussion éclata derrière une cloison et bientôt une ravissante juive apparut par une porte intérieure et m’examina avec de noirs yeux hostiles.

– Il n’y a personne. M. Wolfshiem est parti pour Chicago.

La première partie de son allégation était évidemment fausse, car quelqu’un s’était mis à siffler – faux – *le Rosaire* dans l’autre pièce.

– Veuillez lui dire que M. Carraway veut le voir.

– Je ne peux pourtant pas le faire rentrer de Chicago.

À cet instant une voix, sans doute possible celle de Wolfshiem, appela « Stella ! » de l’autre côté de la porte.

– Laissez votre nom sur la table, fit rapidement la juive. Je le lui remettrai quand il rentrera.

– Mais je sais qu'il est là.

Elle fit un pas en avant et se mit à glisser les mains sur ses hanches, d'un geste d'indignation.

– Vous autres jeunes gens, vous croyez que vous pouvez vous introduire ici n'importe quand, gronda-t-elle. On commence à en avoir assez. Quand je dis qu'il est à Chicago, c'est qu'il est à Chicago.

Je mentionnai Gatsby.

– Oh ! oh !

Elle me regarda de nouveau.

– Voulez-vous... Quel est déjà votre nom ?

Elle disparut. L'instant d'après Meyer Wolfshiem, debout sur le seuil de sa porte, me tendait ses deux mains avec solennité. Il m'attira dans son bureau, en me faisant observer d'une voix chargée de respect que ces moments étaient bien tristes pour nous tous, et m'offrit un cigare.

– Ma mémoire remonte aux premiers moments où je l'ai connu, fit-il. Un jeune major à peine démobilisé et couvert de médailles qu'il avait gagnées à la guerre. Il était si fauché qu'il portait encore l'uniforme, ne pouvant s'offrir des frusques comme tout le monde. La première fois que je l'ai vu, c'est quand il est entré au billard de Winebrener, 43e rue, pour demander un emploi. Il n'avait rien mangé depuis deux jours. « Venez casser la croûte avec moi », que je lui fais. Il boulotta pour plus de quatre dollars de nourriture en une demi-heure.

– C'est vous qui l'avez lancé dans les affaires ?

– Lancé ? C'est à moi qu'il doit tout.

– Ah ?

– Je l'ai tiré du néant, je l'ai tiré du ruisseau. J'ai vu de suite que c'était un jeune homme de belle apparence, un gentleman, et quand il m'eut dit qu'il était un ancien élève d'Ogsford, je compris que je pouvais me servir de lui avec avantage. Je le forçai à s'inscrire aux Anciens Combattants et il y obtint un rang élevé. Tout de

suite il fit un travail pour une de mes pratiques à Albany. Nous étions pour tout comme ça (il leva deux doigts bulbeux) toujours ensemble.

Je me demandai si cette association s'était étendue à la transaction concernant les matches internationaux en 1919.

Je fis après un moment de silence :

– À présent, il est mort. Vous étiez son ami le plus intime. Je sais donc que vous tiendrez à assister cet après-midi à son enterrement.

– J'aimerais bien venir.

– Alors, venez.

Le poil de ses narines frémit légèrement et tandis qu'il secouait la tête, ses yeux s'emplirent de larmes.

– Je ne peux pas – impossible de me mêler de cette affaire.

– Il n'y a pas d'affaire. À présent tout est terminé.

– Quand un homme se fait tuer, je n'aime pas m'en mêler de quelque manière que ce soit. Je

reste en dehors. Quand j'étais jeune, c'était différent – si un copain venait à mourir, par n'importe quel moyen, je collais avec lui jusqu'au bout. Vous pensez peut-être que c'est du sentiment, mais je suis sincère : jusqu'au bout du bout.

Je me convainquis que pour une raison qui lui était personnelle, il avait décidé de ne pas venir. Je me levai donc.

– Vous avez vos diplômes ? me demanda-t-il tout à coup.

Un moment je pensai qu'il allait me proposer une « ziduation », mais il se contenta de hocher la tête en me serrant la main.

– Apprenons à montrer notre amitié aux gens pendant qu'ils sont vivants, suggéra-t-il, et non quand ils sont morts. Avec ça, ma règle de conduite est de ne jamais me mêler de rien.

Quand je sortis de son bureau, le ciel s'était obscurci et je rentrai à West-Egg sous une pluie fine. Après avoir changé de costume, j'allai à côté et trouvai Mr. Gatz très excité en train

d'arpenter la galerie. L'orgueil qu'il tirait des richesses de son fils augmentait sans répit et maintenant il avait quelque chose à me faire voir. Il sortit son portefeuille avec des doigts tremblants.

– Jimmy m'avait envoyé cette photo. Regardez.

C'était une photo du château, fendue aux coins et souillée par des mains nombreuses. Il m'indiquait tous les détails avec fièvre. « Regardez ceci ! » Puis il cherchait l'admiration dans mes yeux. Il l'avait montrée si souvent que je crois que l'image était devenue plus réelle pour lui que la maison elle-même.

– C'est Jimmy qui me l'a envoyée. Je trouve que c'est une très jolie image. Elle a bon air.

– Très bon air. L'aviez-vous vu ces temps derniers ?

– Il est venu me voir il y a deux ans passés et il m'a acheté la maison où j'habite à présent. Bien sûr on était bien pauvres quand il s'a ensauvé de chez nous, mais je vois à présent qu'il

avait un motif pour agir comme ça. Il savait qu'il avait un bel avenir devant lui. Et depuis qu'il s'était fait une belle situation, il se montrait très généreux pour moi.

Il semblait éprouver de la répugnance à remettre la photo dans sa poche, il la tint un moment encore, en traînaillant, devant mes yeux. Puis il la remit dans son portefeuille et tira de sa poche un vieil exemplaire tout déchiqueté d'un roman intitulé *Hop along, Cassidy.*

– Vous voyez ça ? C'est un livre qu'il avait quand il était gamin. Ça vous montre.

Il l'ouvrit à la page de garde et le tourna pour me faire voir. Sur la dernière page blanche, étaient inscrits en capitales les mots : « emploi du temps » et une date : 12 septembre 1906. Et, dessous :

Levé... – 6 heures

Exercice avec haltères et

escalade de murs – 6 h. 15-6 h. 30

Étude de l'électricité, etc. – 7 h. 15-8 h. 15

Travail – 8 h. 30-4 h. 30

Baseball et sports – 4 h. 30-5 h.

Exercices d'élocution, d'équilibre mental

et comment en avoir – 5 h. -6 h.

Étude des inventions nécessaires – 7 h. -9 h.

Résolutions générales

Ne pas perdre mon temps chez Shafters ou (un nom, illisible).

Ne plus fumé ni chiqué.

Un bain tous les deux jours.

Lire chaque semaine un livre ou un magazine utile à l'esprit.

Économisé $5.00 (rayé) $3.00 par semaine.

Être meilleur pour mes parents.

– Je suis tombé sur ce bouquin par hasard, fit le vieux. Ça vous montre, pas vrai ?

– Oui, ça vous montre.

– Jimmy devait faire son chemin. Il était tout le temps à prendre des résolutions sur ceci ou sur cela. Vous avez remarqué ce qu'il a mis là sur ce qui était utile à l'esprit ? Il a toujours été très fort là-dessus. Il m'a dit une fois comme ça que je mangeais comme un cochon. J'y ai foutu une raclée pour lui apprendre.

Il hésitait à refermer le livre, relisant chaque ligne à voix haute pour me solliciter ensuite du regard. J'imagine qu'il s'attendait que je prisse copie de l'emploi du temps pour mon bénéfice personnel.

Un peu avant trois heures, le pasteur luthérien arriva de Flushing et je commençai à regarder involontairement par la fenêtre, pour voir s'il n'arrivait pas d'autres voitures. Le père de Gatsby en faisait autant. Mais le temps passait ; les domestiques entrèrent et se postèrent dans le vestibule. Le vieux se mit à clignoter des yeux anxieusement et à parler de la pluie d'un air préoccupé et indécis. Le pasteur consulta sa montre à plusieurs reprises. Je le pris à part et le priai d'attendre encore une demi-heure. Mais ce

fut inutile. Il ne vint personne.

Vers cinq heures, notre convoi, composé de trois autos, parvint au cimetière et stoppa devant l'entrée sous une bruine épaisse – d'abord le corbillard automobile, horriblement noir et mouillé, puis M. Gatz, le pasteur et moi-même dans la limousine, un peu plus tard quatre ou cinq domestiques et le facteur de West-Egg, dans la Ford de Gatsby, tous trempés jusqu'à la peau. Comme nous entrions dans le cimetière, j'entendis une auto s'arrêter, puis les pas de quelqu'un qui nous suivait sur le sol détrempé en faisant jaillir des gerbes de boue. Je me retournai. C'était l'homme aux lunettes de hibou que j'avais trouvé une nuit, trois mois auparavant, dans la bibliothèque, s'extasiant sur les livres de Gatsby.

Je ne l'avais plus revu. Je ne sais comment il avait eu vent de la cérémonie, j'ignore jusqu'à son nom. La pluie ruisselait sur ses verres épais ; il les enleva et les essuya pour regarder la toile qu'on déroulait afin de protéger la tombe.

Je m'efforçai alors de penser un peu à Gatsby,

mais il était déjà trop loin et je ne pus que me rappeler, sans ressentiment, que Daisy n'avait envoyé ni un message, ni une fleur. Vaguement j'entendis une voix murmurer : « Bénis les morts sur qui tombe la pluie », et puis l'homme aux yeux de hibou qui, d'une voix assurée, répondait « Amen ».

Nous regagnâmes les autos à pas rapides et en ordre dispersé, à travers la pluie. Yeux-de-hibou me parla près de la grille.

– Je n'ai pas pu venir à la maison, s'excusa-t-il.

– Pas plus que les autres.

Il sursauta :

– Allons donc ! mais, voyons, on y venait par centaines !

Il ôta ses verres et les essuya de nouveau, des deux côtés.

– Le pauv' bougre, fit-il.

Un de mes souvenirs les plus vivants est celui

de mes retours dans l'Ouest au sortir du collège, et plus tard de l'Université, aux vacances de Noël. Ceux qui allaient plus loin que Chicago se rassemblaient dans l'obscure gare de l'Union à six heures, un soir de décembre, avec quelques amis de Chicago, déjà pris par leurs gaietés de fête, pour leur dire un adieu rapide. Je me souviens des fourrures des jeunes filles qui revenaient du pensionnat de Miss une Telle ou de Miss Telle autre, et du bavardage à haleines gelées et des mains qui s'agitaient au-dessus des têtes quand nous apercevions des vieilles connaissances, et des rivalités dans les invitations : « Tu vas chez les Ordways ? Les Herseys ? Les Schultzes ? » et les longs tickets verts que tenaient fermement nos mains gantées. Enfin les wagons jaune sale de la ligne de Chicago, Milwaukee et Saint-Paul, l'air aussi joyeux que Noël lui-même, sur la voie, à côté des portillons.

Quand on démarrait dans la nuit d'hiver et que la vraie neige, notre neige, commençait à s'étendre de part et d'autre et à étinceler contre les vitres, que les faibles lumières des petites

gares du Wisconsin glissaient sur notre route, l'air tout à coup se faisait invigorant. Nous aspirions profondément en rentrant du wagon-restaurant par les froids vestibules à soufflet, sentant inexprimablement notre densité personnelle dans cette contrée pendant une heure, une heure étrange, avant de nous fondre à nouveau en elle, de nous y incorporer.

C'est ça, mon Middle-West – non le blé, ni les savanes, ni les hameaux perdus, peuplés de Suédois, mais les retours émouvants par les trains de ma jeunesse, et les réverbères dans les rues, et les clochettes des traîneaux dans l'obscurité glacée, et les ombres des couronnes de houx projetées sur la neige par les fenêtres illuminées. Je fais partie de tout cela, un peu grave à cause de la sensation que m'ont laissée ces longs hivers, un peu fier d'avoir grandi dans la maison Carraway dans une ville où, à travers les décades, on continue de désigner les demeures par des noms de famille. Je vois bien maintenant que ce récit a été, tout compte fait, une histoire du Middle-West – Tom et Gatsby, Daisy, Jordan et moi, étions tous originaires du Middle-West.

Peut-être chez nous tous un trait faisait défaut, ce qui, subtilement, nous rendait inassimilables à la vie des États de l'Est.

Même quand l'Est m'excitait le plus ; même quand je sentais le plus vivement sa supériorité sur les villes ennuyées, rampantes, gonflées, d'au-delà de la rivière Ohio, avec leurs interminables inquisitions qui n'épargnaient que les plus jeunes et que les plus âgés, même alors il a toujours eu sur moi un pouvoir de déformation. West-Egg, en particulier, figure encore dans mes rêves les plus fantastiques. Je le vois comme une scène nocturne qu'aurait peinte el Greco : cent villas, à la fois conventionnelles et grotesques, accroupies sous un ciel maussade et dépoli. Au premier plan, quatre messieurs très graves, en habit, marchent sur un trottoir avec une civière chargée d'une femme saoule, revêtue d'une robe de soirée blanche. Sa main, qui pend sur le côté, jette de froides lueurs de gemmes. Gravement les messieurs s'avancent vers une maison – elle n'est pas celle qu'ils cherchent. Mais nul ne connaît le nom de la femme et nul n'en a souci.

Après la mort de Gatsby l'Est fut hanté pour moi comme cela, déformé au-delà de la capacité de réglage de mes jumelles. C'est pourquoi, quand la fumée bleue des feuilles cassantes fut dans l'air et que le vent se mit à tendre le linge humide accroché aux ficelles, je pris la décision de rentrer au pays.

Il me restait une chose à faire avant de partir, une corvée difficile et désagréable, que peut-être j'eusse mieux fait de ne pas entreprendre. Mais je voulais laisser tout en bon ordre et ne point compter sur une mer obligeante en son indifférence pour balayer mes ordures. Je vis Jordan Baker et causai avec elle de ce qui nous était arrivé à nous deux, et de ce qui m'était arrivé ensuite, et elle resta étendue, parfaitement immobile, m'écoutant, dans un vaste fauteuil.

Elle était en costume de golf et je pensai, je m'en souviens, qu'elle ressemblait à une illustration réussie, le menton légèrement levé avec impertinence, les cheveux de la couleur d'une feuille d'automne, le visage du même brun que le gant sans doigts qui reposait sur son

genou. Quand j'eus fini, elle m'informa sans commentaires qu'elle était fiancée à un autre homme. J'entendis cela avec scepticisme, bien qu'il y en eût plusieurs qui l'auraient épousée sur un signe de tête. Je n'en feignis pas moins de la croire. Une minute, je me demandai si je ne commettais pas une erreur. Puis je repensai rapidement à tout et me levai pour dire adieu.

– Néanmoins, vous m'avez laissé tomber, dit Jordan tout à coup. Vous m'avez laissé tomber – par téléphone. Je me fiche de vous à présent, mais n'importe, c'était quelque chose qui ne m'était jamais arrivé, et j'en suis restée étourdie quelque temps.

Nous nous serrâmes la main.

– Oh ! et puis, vous rappelez-vous, ajouta-t-elle, cette conversation que nous eûmes une fois en auto ?

– Pas exactement.

– Vous disiez qu'un mauvais chauffeur n'était sûr que jusqu'au moment où il en rencontrait un autre ? Eh bien ! j'ai rencontré un autre

chauffeur, aussi mauvais que moi, pas vrai ? Je veux dire qu'en devinant de travers, j'avais montré de la négligence. Je pensais que vous étiez quelqu'un d'assez honnête, d'assez droit. Je pensais que c'était là votre secrète fierté.

– J'ai trente ans, répondis-je. J'ai cinq ans de trop pour me mentir à moi-même en donnant à cela le nom d'honneur.

Elle ne répondit pas. Furieux, à demi amoureux d'elle, superlativement désolé, je m'éloignai.

Un après-midi, vers la fin du mois d'octobre, je vis Tom Buchanan. Il marchait devant moi de son pas alerte sur la Cinquième Avenue, les mains un peu écartées du corps, agressivement, un peu comme le boxeur à la parade, la tête bougeant vivement de-ci de-là, s'adaptant à ses yeux inquiets. Au moment même où je ralentissais pour ne pas le rattraper, il s'arrêta et se mit à considérer l'étalage d'un bijoutier, en fronçant les sourcils. Soudain il m'aperçut et vint à moi, la main tendue.

– Qu'est-ce qu'il y a, Nick ? Tu ne veux pas me serrer la main ?

– Non. Tu sais ce que je pense de toi.

– Tu es fou, Nick, fit-il très vite. Fou à lier. Je ne sais pas ce qui te possède.

– Tom, lui demandai-je, qu'est-ce que tu as dit à Wilson, l'après-midi que tu sais ?

Il me regarda fixement sans prononcer une parole et je sus que j'avais deviné juste au sujet de l'emploi de ces heures perdues. Je fis un mouvement pour m'éloigner, mais il avança d'un pas et me saisit le bras.

– Je lui ai dit la vérité, fit-il. Il s'était présenté à ma porte au moment où nous allions partir. Quand je lui fis dire que je ne pouvais le voir, il essaya de monter de force. Il était assez affolé pour me tuer si je ne lui disais pas à qui appartenait la voiture. Il garda la main sur le revolver qu'il avait dans sa poche tout le temps qu'il resta à la maison.

Il s'interrompit et d'un air de défi :

– Qu'est-ce que je lui ai dit ? Ce zigoto-là n'a

eu que ce qu'il méritait. Il t'avait jeté de la poudre plein les yeux, exactement comme à Daisy. Mais c'était une crapule. Il a écrasé Myrtle comme on écrase un chien, et n'a même pas arrêté son auto.

Je n'avais rien à répondre, hormis, et cela ne pouvait se dire, que ce n'était pas vrai.

– Et si tu crois que je n'ai pas eu ma part de souffrance – écoute-moi, le jour où je suis allé donner congé de l'appartement, quand j'ai vu cette sacrée boîte de biscuits de chien posée là sur le buffet, je me suis assis et j'ai pleuré comme un gosse. Nom de Dieu, c'était affreux... !

Je ne pouvais ni lui pardonner ni éprouver de la sympathie pour lui, mais je compris que ce qu'il avait fait était justifié à ses propres yeux. Tout cela n'était que négligence et confusion. C'étaient des gens négligents – Tom et Daisy – ils brisaient choses et êtres, pour se mettre, ensuite, à l'abri de leur argent ou de leur vaste négligence, ou, quelle que fût la chose qui les tenait ensemble, en laissant à d'autres le soin de faire le ménage...

Je lui serrai la main : il me parut qu'il aurait été sot de ne point le faire, car j'éprouvais tout d'un coup l'impression que je parlais à un enfant. Puis il pénétra chez le bijoutier pour acheter un collier de perles – ou seulement peut-être une paire de boutons de manchettes – débarrassé à jamais de mes scrupules de provincial.

La maison de Gatsby était encore vide quand je partis – l'herbe de sa pelouse était devenue aussi longue que la mienne. Un des chauffeurs de taxi du village ne passait plus jamais avec des clients devant la grille sans s'arrêter une minute et la montrer du doigt ; peut-être était-ce celui qui avait conduit Daisy et Gatsby à East-Egg la nuit de l'accident et peut-être avait-il imaginé une histoire de toutes pièces. Comme je ne voulais pas l'entendre, j'évitais l'homme en sortant de la gare.

Je passais mes samedis soirs à New-York parce que ces fêtes brillantes, éblouissantes, qu'il avait données demeuraient si vivaces en moi que j'en entendais encore la musique et les rires, à peine distincts, incessants, dans son jardin et les

autos qui allaient et venaient dans son allée. Une nuit j'entendis une auto matérielle et vis ses lanternes stopper devant le perron. Mais je ne m'enquis point. C'était probablement un dernier hôte venu des confins de la terre, qui ignorait que la fête était finie.

La dernière nuit, ma malle faite et ma voiture vendue à l'épicier, j'allai contempler une fois encore cet immense et incohérent ratage de maison. Sur les marches blanches un mot obscène, inscrit par quelque voyou avec un éclat de brique, se détachait au clair de lune. Je l'effaçai en frottant la pierre, de mon soulier, avec un grincement de cuir. Puis je descendis à pas lents sur la plage et me couchai dans le sable.

La plupart des villas du bord de l'eau étaient déjà fermées et il n'y avait guère de lumières que celles, indécises et mouvantes, d'un ferry-boat de l'autre côté du Détroit. Et à mesure que montait la lune, les inutiles villas commencèrent à s'effacer si bien que, par degrés, j'eus l'impression d'être sur l'île antique qui avait fleuri jadis aux yeux des matelots hollandais – le

sein vert et frais d'un monde nouveau, ses arbres disparus, les arbres qui avaient cédé la place au château de Gatsby, avaient un temps flatté de leurs murmures le dernier et le plus grand de tous les rêves humains ; pendant un instant fugitif et enchanté, l'homme retint sans doute son souffle en présence de ce continent, contraint à une contemplation esthétique qu'il ne comprenait ni ne désirait, face à face pour la dernière fois dans l'histoire avec une chose qui égalait sa faculté d'émerveillement.

Et, assis en cet endroit, réfléchissant au vieux monde inconnu, je songeai à l'émerveillement que dut éprouver Gatsby quand il identifia pour la première fois la lumière verte au bout de la jetée de Daisy. Il était venu de bien loin sur cette pelouse bleue, et son rêve devait lui paraître si proche qu'il ne pourrait manquer de le saisir avec sa main. Il ignorait qu'il était déjà derrière lui, quelque part dans cette vaste obscurité au-delà de la ville, où les champs obscurs de la république se déroulaient sous la nuit.

Gatsby croyait en la lumière verte, l’extatique avenir qui d’année en année recule devant nous. Il nous a échappé ? Qu’importe ! Demain nous courrons plus vite, nos bras s’étendront plus loin... Et un beau matin...

C’est ainsi que nous avançons, barques luttant contre un courant qui nous rejette sans cesse vers le passé.

Cet ouvrage est le 180e publié
dans la collection *Classiques du 20e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.